NIUGINI ÉDITION

COLLÈGE • 5e et 3e

LYCÉE • PREMIÈRE HLP

DOCUMENTS
FICHES
AVEC EXERCICES
ET CORRIGÉS

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

REGARDS CROISÉS

par Michèle Delaporte,
Charlotte Horvat
et Hélène Moreau

EXPLOITATION DE L'OUVRAGE *AU PAYS DES HOMMES BLANCS*

du chef papou Mundiya Kepanga



LES AUTRICES DU DOSSIER PÉDAGOGIQUE

MICHÈLE DELAPORTE
Professeure agrégée de lettres modernes.
Ancienne élève de l'ENS de Fontenay-aux-Roses.

CHARLOTTE HORVAT
Professeure certifiée de lettres classiques.
Elle enseigne actuellement au collège Les Fougères à Louviers.

HÉLÈNE MOREAU
Professeure agrégée de lettres modernes.
Elle enseigne actuellement au lycée Camille Saint-Saëns à Rouen.

© Niugini Édition, 2025

Mise en page : Michel Barthelmy
Couverture & photos ouvertures chapitres : © Marc Dozier
sauf pages 56-57 © Bertrand Rieger

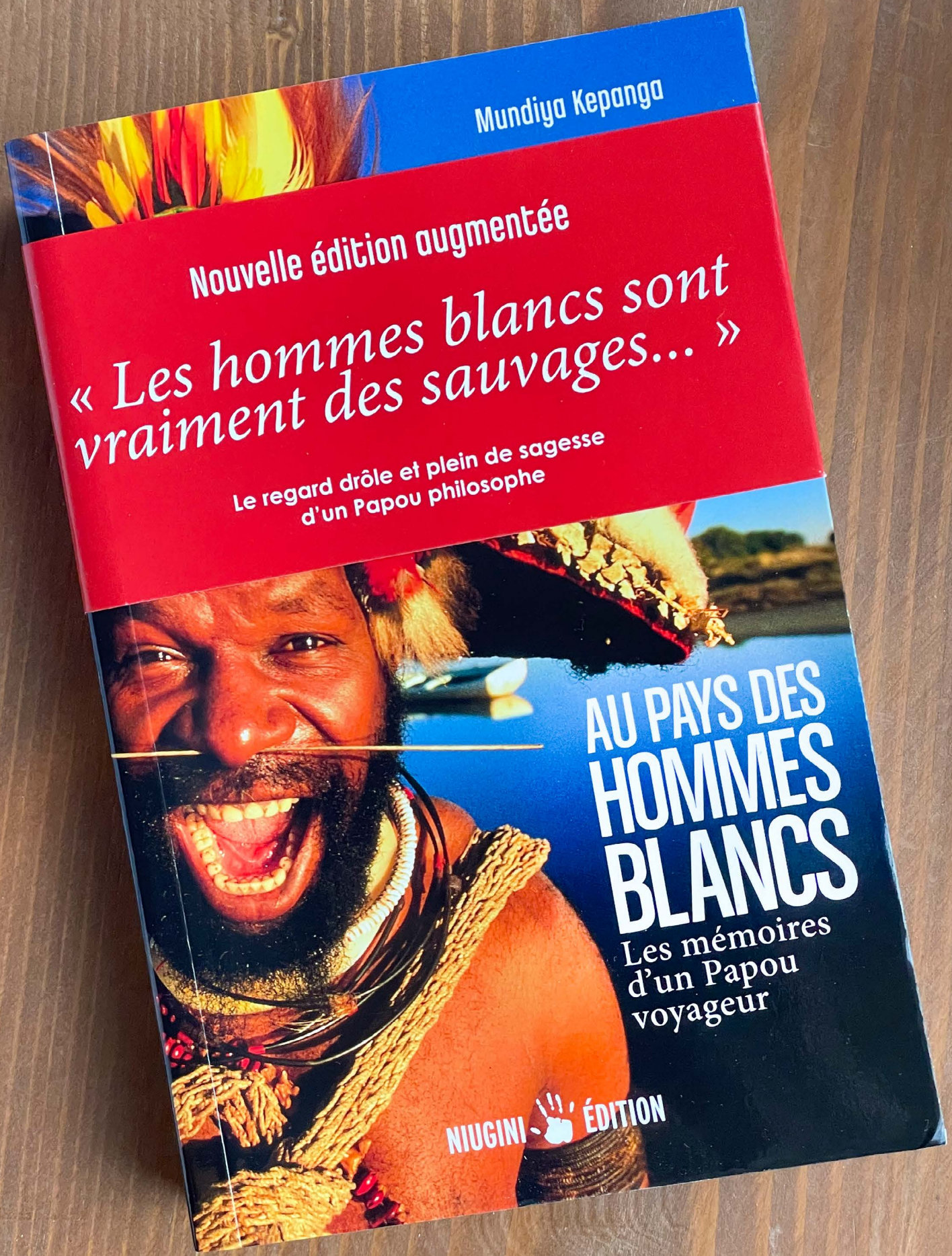
DOSSIER PÉDAGOGIQUE

REGARDS CROISÉS

EXPLOITATION DE L'OUVRAGE
AU PAYS DES HOMMES BLANCS
du chef papou Mundiya Kepanga

par Michèle Delaporte,
Charlotte Horvat
et Hélène Moreau

NIUGINI ÉDITION


Mundiya Kepanga
Nouvelle édition augmentée
« Les hommes blancs sont vraiment des sauvages... »
Le regard drôle et plein de sagesse d'un Papou philosophe
AU PAYS DES HOMMES BLANCS
Les mémoires d'un Papou voyageur
NIUGINI ÉDITION

© Marc Dozier

INTRODUCTION

À la façon des *Lettres persanes* de Montesquieu, l'ouvrage *Au pays des hommes blancs* de Mundiya Kepanga offre une occasion originale d'aborder en classe des thématiques riches et variées pour sensibiliser les élèves aux enjeux culturels, sociaux et environnementaux de notre époque. Retraçant le regard authentique d'un chef papou sur la société occidentale, il constitue en effet un support pédagogique précieux pour les enseignants du secondaire. À travers cette *exploration inversée*, Mundiya Kepanga nous invite à repenser nos modes de vie, nos valeurs et notre rapport aux autres et pose un regard décapant, plein d'humour et de sagesse sur le monde, ses règles, ses excès et ses contradictions. Témoignage à la fois lucide, critique et empreint de philosophie, son récit interpelle et bouscule nos certitudes.

Ce dossier pédagogique propose d'explorer quatre axes majeurs qui structurent l'œuvre et s'inscrivent dans les programmes scolaires du collège et du lycée : la place de l'homme dans la nature, la dénonciation des travers de la société, les pouvoirs de la parole et les représentations du monde. Grâce au prisme d'un regard ethnographique inversé, les élèves pourront interroger les représentations culturelles qui façonnent notre vision du monde et développer des compétences transversales essentielles : esprit critique, ouverture interculturelle, capacité à débattre et à s'engager. Leur réflexion pourra s'enrichir de la confrontation de l'ouvrage de Mundiya Kepanga avec d'autres textes et documents iconographiques, d'époques et d'auteurs différents, qui figurent dans la dernière partie.

Chacun pourra s'approprier les pistes de travail, les activités et les ressources proposées pour exploiter l'œuvre en classe, et s'en inspirer pour créer ses propres parcours ; les possibilités sont nombreuses et modulables selon les objectifs pédagogiques, le niveau et les besoins des classes, l'intérêt manifesté par les élèves pour ces problématiques. Nous espérons que ce dossier vous accompagnera dans l'étude de *Au pays des hommes blancs* et qu'il vous donnera les outils pour encourager en classe un dialogue ouvert et enrichissant.

Bonne lecture et bonne exploration pédagogique !

Michèle Delaporte, Charlotte Horvat et Hélène Moreau

SOMMAIRE

05 INTRODUCTION
07 MODE D'EMPLOI
08 MUNDIYA KEPANGA, BIOGRAPHIE

I - COLLÈGE

12 **L'homme est-il maître de la nature ? / Niveau 5e**
32 **Dénoncer les travers de la société / Niveau 3e**

II - LYCÉE

56 **Les pouvoirs de la parole / Niveau première HLP**
68 **Les représentations du monde / Niveau première HLP**

III - PROLONGEMENTS

90 **Des Océaniens en Europe au siècle des Lumières**
100 **Omai : portraits d'un Océanien du XVIIIe siècle**
108 **Le Papalagui, ce curieux homme blanc**
116 **Exploration inversée et regards étrangers**

127 CONCLUSION
128 BIBLIOGRAPHIE
136 FILMOGRAPHIE

MODE D'EMPLOI

LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT À L'USAGE DES PROFESSEURS DE LETTRES DE COLLÈGE ET DE LYCÉE

Les propositions de travail de ce livret pédagogique s'inscrivent pour le collège dans le programme officiel du cycle 4, en classe de cinquième et de troisième, et pour le lycée dans celui de l'enseignement de spécialité humanités, littérature et philosophie de première. Les thèmes qui ont été choisis sont en lien avec les entrées suivantes :

COLLÈGE

• 5e - L'être humain est-il maître de la nature ?
• 3e - Dénoncer les travers de la société.

LYCÉE HLP 1RE

• Les pouvoirs de la parole : l'autorité de la parole.
• Les représentations du monde : découverte du monde et pluralité des cultures.

Les fiches de travail pour le collège s'organisent de façon thématique :
• un ou plusieurs extraits de l'ouvrage *Au pays des hommes blancs*.
• une exploitation de ce corpus à travers des questions suivies d'éléments de réponse, ainsi que des propositions de travail sur d'autres textes et documents* mis en relation avec ceux de l'ouvrage de Mundiya Kepanga.
• une évaluation finale type DNB pour la classe de 3e.

Les fiches de travail pour le lycée s'organisent de la façon suivante :
• un corpus constitué d'extraits de l'ouvrage *Au pays des hommes blancs*.
• une exploitation de ce corpus à travers des questions suivies d'éléments de réponse, ainsi que des propositions de travail sur d'autres textes et documents* mis en relation avec ceux de l'ouvrage de Mundiya Kepanga.
• une évaluation finale type Bac pour la spécialité en classe de 1re.

PROLONGEMENTS

La dernière partie présente une sélection de textes et de documents iconographiques* qui offrent la possibilité de poursuivre la réflexion et de prolonger l'intérêt pour les thèmes abordés précédemment.
Les ouvrages, les articles et les sites référencés dans la bibliographie permettent de contextualiser les thèmes et de proposer aux élèves des activités de recherche.

* Lorsque les textes et les images ne sont pas libres de droits et que nous n'avons pas obtenu d'autorisation de reproduction à titre gracieux, nous en indiquons les références, ainsi que la délimitation des passages étudiés pour les textes concernés.

MUNDIYA KEPANGA

BIOGRAPHIE



© Marc Dozier

Chef coutumier de la tribu des Hulis en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Mundiya Kepanga est un défenseur de l'environnement engagé pour la protection des forêts primaires. Il est intervenu à de nombreuses reprises lors de colloques internationaux en France (COP21, UNESCO, etc.) et en Angleterre (GEM Report) mais également aux États-Unis, au Brésil, au Maroc, à Hong Kong et en Égypte. À travers ses prises de parole, il invite à réfléchir au regard que nous portons sur la nature, les peuples autochtones et sur nous-mêmes. Il a notamment reçu deux prix Greenpeace pour le documentaire *Frères des arbres* qui retrace son engagement. Afin de partager son appel à protéger les forêts primaires, il a rencontré de nombreuses personnalités telles que le Pape François, l'acteur et activiste américain Robert Redford, le prince Albert II de Monaco, la directrice générale de l'UNESCO, Irina Bokova, ou le président du Sénat français, Gérard Larcher.

Pour couronner son engagement en faveur de l'environnement, l'Université Le Havre Normandie lui a décerné le titre de docteur *honoris causa*. Parmi ses actions en faveur du dialogue entre les cultures, il a remis un ensemble complet des parures de sa tribu au musée de l'Homme à Paris, au musée d'Ethnographie de Genève, au muséum d'histoire naturelle de Rouen ainsi qu'au muséum d'histoire naturelle de Bourges où elles sont présentées dans les collections permanentes. Au cours des vingt dernières années, Mundiya Kepanga a été le personnage de nombreux livres (*Au pays des hommes blancs*, *La tribu des Français*, etc.) et documentaires (*L'Exploration inversée*, *Gardiens de la forêt*, etc.) qui témoignent de ses valeurs de tolérance et de respect. Sa vie a également inspiré plusieurs ouvrages pour enfants, parmi lesquels *Contes des gardiens de la forêt* ou *La Fabuleuse Tribu des Papous*. Aujourd'hui, il est une voix des peuples autochtones et un observateur du monde qu'il commente de façon très personnelle.

DATES-CLÉS

1965 : Naissance à Tari (Papouasie-Nouvelle-Guinée).

2003 : Premier voyage de quatre mois à travers la France.

2008 : Diffusion du documentaire *L'Exploration inversée* en prime time sur Canal+.

2012 : Remise de ses parures *Manda Téné* au muséum d'histoire naturelle de Rouen.

2015 : Intervention à l'UNESCO à l'occasion de la COP21 à l'invitation de l'acteur américain Robert Redford.

2016 : Remise de ses parures *Manda Aré* au musée de l'Homme à Paris.

2016 : Intervention lors du Global Education Monitoring Report (UNESCO) à Londres.

2017 : Diffusion du documentaire *Frères des arbres* en prime time sur Arte. Le film a reçu 15 prix internationaux, dont deux prix Greenpeace.

2022 : Remise de ses parures *Manda Ongolo* au muséum d'histoire naturelle de Bourges et de ses parures *Manda Kindéria* au musée d'Ethnographie de Genève (MEG - Suisse).

2023 : Rencontre avec le Prince Albert II de Monaco.

2023 : Diffusion du documentaire *Gardiens de la forêt, le temps des solutions* sur Arte.

2024 : Audience privée avec le Pape François au Vatican.

2024 : Titre de docteur *honoris causa* décerné par l'Université Le Havre Normandie.

POUR EN SAVOIR PLUS

→ **Page Wikipédia consacrée à Mundiya Kepanga :** *https://fr.wikipedia.org/wiki/Mundiya_Kepanga*

→ **Site Frères des arbres :** *www.freresdesarbres.com*
Le site permet d'en savoir plus sur les films et les rencontres avec Mundiya Kepanga. S'inscrire à la newsletter permet d'être informé des conférences, des rencontres, des projections, des sorties de livres, etc.

→ **Site Drôles de tribus :** *www.drolesdetribus.com*
Le site donne accès aux ressources pédagogiques spécialement mises en ligne autour des livres de la collection *Drôles de tribus*.

→ **Site de Marc Dozier :** *www.marcdozier.com*
Le site du photographe Marc Dozier, à l'origine de l'invitation de Mundiya Kepanga en France. Nombreuses images retraçant son voyage en France, possibilité de commander livres et DVD.

→ **Interview sur Arte dans l'émission** *28'* **:**
http://fr.marcdozier.com/2016/10/interview-mundiya-kepanga-sur-arte/

PROJECTION RENCONTRE AVEC MUNDIYA KEPANGA

Depuis plus de vingt ans, le chef Mundiya Kepanga participe à des rencontres publiques durant lesquelles sont projetés les documentaires dont il est le personnage principal. Il intervient également dans des établissements scolaires afin de partager son message de tolérance et de respect de l'environnement. À travers ses interventions, ses livres et ses films, il invite à rejoindre le mouvement Frères des arbres qui encourage à agir concrètement pour la protection des forêts primaires et la lutte contre le réchauffement climatique.

Plus d'infos, extraits et bande-annonce : freresdesarbres.com

CONTACT
MARC DOZIER

Tél. : 06 25 79 11 64
Whatsapp : +33 6 25 79 11 64
E-mail : marcdozier@free.fr



I - COLLÈGE

12 L'homme est-il maître de la nature ?
Niveau 5e

32 Dénoncer les travers de la société
Niveau 3e





THÈME

L'HOMME EST-IL MAÎTRE DE LA NATURE ?

« L'être humain est-il maître de la nature ? » est un questionnement d'actualité. Chaque année depuis 1992, des COP (conferences of parties) sont organisées afin d'établir différents plans d'action pour limiter le réchauffement climatique. Les mesures prises par les chefs ou les représentants de divers États de l'ONU ont pour volonté de protéger une nature souffrant depuis longtemps de l'action de l'homme. Le projet suivant incite l'élève à se questionner sur la relation qu'entretient l'homme avec la forêt.

OBJECTIFS

Ce questionnement complémentaire du programme de cinquième amène à interroger le rapport de l'être humain à la nature à partir de textes et d'images empruntés aux représentations de la nature à diverses époques, en relation avec l'histoire des arts, et à saisir les retournements amorcés au XIX^{e} siècle et prolongés à notre époque. Il permet également de comprendre et d'anticiper les responsabilités humaines actuelles. L'un des objectifs étant de faire réfléchir sur les risques liés à la dégradation de l'environnement, des récits d'anticipation, des témoignages photographiques sur l'évolution des paysages et des modes de vie pourront également être utilisés.

PROBLÉMATIQUE

Homme et nature : équilibre ou rupture ?

I- UNE PROPHÉTIE

LA PROPHÉTIE DE LA MONTAGNE GIGIRA

Il y a bien longtemps, bien avant l'arrivée des premiers hommes blancs, nos ancêtres nous ont avertis que le réchauffement climatique arriverait. Ils ont fait cette prophétie avec la légende nommée *Gigira Laitebo*[1]. Ils ont prédit qu'un jour, des hommes à la peau blanche viendraient sur nos terres. Que ces hommes seraient gentils et travailleurs. Qu'ils seraient pacifiques et organisés. Les anciens ont ajouté que nous pourrions leur offrir ce que nous avions de plus précieux, nos haches de pierre, nos cochons et nos *kinas*[2]. Ils nous ont dit que nous pourrions travailler avec ces hommes à la peau claire, devenir leurs amis et les inviter à dormir dans nos cases. Mais ils nous ont bien mis en garde : *« Surtout, quoi qu'il arrive, ne donnez jamais le feu aux hommes à la peau claire ! Si vous leur donnez le feu, la terre s'embrasera et ce sera la fin du monde ! »*

Bien des générations plus tard, nous avons vu arriver les premiers hommes blancs. Ils sont venus avec leurs avions, leurs voitures et leurs outils extraordinaires. Ils ont construit des routes, des hôpitaux et des écoles. Grâce à eux, notre vie est devenue plus facile et nous avons commencé à vivre comme eux, à porter des habits, à manger de la viande en boîte et à parler une langue étrange qui n'était pas la nôtre.

C'est quelques dizaines d'années plus tard que le réchauffement climatique a débuté. La pluie a commencé à se faire plus rare, les cours d'eau à s'assécher et les animaux à disparaître. Peu à peu, nous avons réalisé que nous n'avions pas respecté les conseils de nos ancêtres : nous avions donné le feu aux hommes blancs ! Et nous avons enfin compris la signification de leur prophétie. Par « feu », ils voulaient parler du gaz et du pétrole qui se trouvent sous nos pieds. Depuis près de dix ans, non loin du village de Laite, le gaz est exploité au cœur de la montagne Gigira[3]. Nous avons compris qu'en autorisant les hommes blancs à exploiter la mine de Hides[4] et nos ressources naturelles, nous avons participé au réchauffement climatique.

[1] NDT : Selon le mythe fondateur huli, un brasier souterrain perpétuel, nommé *Laitebo* et caché sous la montagne Gigira, serait alimenté par les habitants qui planteraient des bâtons dans le sol pour l'entretenir avant qu'il ne finisse par illuminer le monde.
[2] Huîtres perlières (*Pinctada maxima*) utilisées autrefois comme monnaie d'échange.
[3] Mount Kikiria ou Mount Gigira, 1201 mètres d'altitude, Hela Province.
[4] NDT : Depuis 2014, dans la province de Hela, le projet PNG LNG dirigé par la société américaine ExxonMobil PNG produit 8,3 millions de tonnes de gaz liquéfié par an pour une réserve estimée à 200 milliards de mètres cubes de gaz.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.177-178

EXPLOITATION DU TEXTE : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Que dit la prophétie hulie ?
La prophétie hulie dit qu'un jour des hommes blancs, agréables et amicaux, arriveront en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Les habitants pourront leur offrir ce qu'ils veulent à l'exception du feu, ce qui causerait la fin du monde. Pour Mundiya Kepanga, cette prophétie annonce le réchauffement climatique actuel dû à la déforestation et à l'utilisation du gaz et du pétrole par l'être humain.

b. Comment sont qualifiés les hommes blancs ? Expliquez votre réponse.
Les hommes blancs sont qualifiés de « gentils », « travailleurs », « pacifiques » et « organisés » (l.4). Lorsqu'ils sont arrivés en Papouasie-Nouvelle-Guinée, ils ont aidé les autochtones en leur facilitant la vie grâce à la construction de routes, d'écoles et d'hôpitaux.

c. Quelles sont les causes et les conséquences du réchauffement climatique d'après Mundiya Kepanga ?
D'après Mundiya Kepanga, les causes du réchauffement climatique sont l'utilisation par les Blancs du gaz et des ressources naturelles de Papouasie-Nouvelle-Guinée (équivalent du « feu » de la prophétie). Les conséquences sont que la pluie a commencé à se faire plus rare, les cours d'eau à s'assécher et les animaux à disparaître.

QUESTION LINGUISTIQUE

d. Réécrivez les lignes 5 à 9 en transformant « Les anciens » par « L'ancien » et « nous pourrions » par « je pourrais ». Faites toutes les modifications nécessaires.

> « Les anciens ont ajouté que nous pourrions leur offrir ce que nous avions de plus précieux, nos haches de pierre, nos cochons et nos *kinas*[2]. Ils nous ont dit que nous pourrions travailler avec ces hommes à la peau claire, devenir leurs amis et les inviter à dormir dans nos cases. Mais ils nous ont bien mis en garde : *« Surtout, quoi qu'il arrive, ne donnez jamais le feu aux hommes à la peau claire ! Si vous leur donnez le feu, la terre s'embrasera et ce sera la fin du monde ! »*

« L'ancien a ajouté que je pourrais leur offrir ce que j'avais de plus précieux, mes haches de pierre, mes cochons et mes kinas. Il m'a dit que je pourrais travailler avec ces hommes à la peau claire, devenir leur ami et les inviter dans ma case. Mais il m'a bien mis en garde : « Surtout, quoi qu'il arrive, ne donne jamais le feu aux hommes à la peau claire ! Si tu leur donnes le feu, la terre s'embrasera et ce sera la fin du monde ! »

II- L'HOMME PROTÈGE-T-IL RÉELLEMENT LA NATURE ?

LES ARBRES

Moi, j'ai eu la chance de voyager à travers le monde et de marcher au milieu des forêts d'Europe et d'Amérique, au milieu des grands séquoias, des sapins et des chênes. J'ai découvert que les hommes blancs prennent soin de leurs arbres comme de leurs propres enfants. Ils protègent leurs forêts dans des parcs et des réserves naturelles. Il est interdit d'y faire du feu, de ramasser du bois mort, d'y faire pipi ou d'y jeter des déchets. Les arbres ont même des docteurs pour tailler leurs branches, des médicaments pour soigner leurs maladies et des scientifiques pour mesurer et suivre leur croissance. Les Blancs prennent bien soin de la nature car ils considèrent qu'elle est un monument comme leurs châteaux. Parfois, il faut même payer un ticket d'entrée pour visiter certaines forêts protégées... Je l'ai vu de mes propres yeux. Les lois des hommes blancs protègent leur nature et l'on ne peut pas y faire n'importe quoi. Je trouve que c'est très bien. Je tiens à féliciter les hommes blancs car ils entretiennent vraiment très bien leurs forêts.

Mais je me pose une question. Si les Blancs prennent tant soin de leurs arbres chez eux, pourquoi viennent-ils couper nos arbres chez nous ? Si vous lisez ce livre et que vous pouvez me donner une explication, je serais très content que vous me répondiez. Chez moi, les forestiers viennent couper nos plus beau troncs. Ils détruisent des dizaines d'arbres pour n'en prélever qu'un seul. En les abattant, ils détruisent tout : les animaux disparaissent, les rivières sont détournées et la terre se transforme en poussière. Avec leurs bulldozers, leurs grues et leurs pinces, ils coupent des milliers d'arbres chaque jour sans que nous puissions quoi que ce soit.

Pourquoi les Blancs ne coupent-ils pas leur propre bois ? Ils ont des forêts eux aussi et plantent leurs arbres comme du maïs. Les forêts d'Europe et d'Amérique ressemblent à d'immenses champs de céréales. Les arbres sont alignés et faciles à abattre. Je trouve que c'est très bien car lorsqu'ils coupent le bois, ils abattent tous les arbres en respectant leur environnement. Ils ont des machines aussi puissantes que plus de mille jeunes hommes solides. Mais ils préfèrent couper nos arbres pour garder leurs belles forêts. Est-ce que c'est dans la Bible que vous avez appris à vous comporter de la sorte ? Les Blancs prennent bien soin de la nature chez eux mais viennent jusqu'en Papouasie-Nouvelle-Guinée couper nos grands arbres pour en faire des boiseries, des terrasses ou du plancher. Les Blancs n'aiment pas avoir froid aux fesses, alors ils abattent nos arbres et installent du parquet dans leurs maisons pour pouvoir marcher pieds nus sur notre bois.

Je l'ai dit et je l'ai répété à de nombreuses occasions : les arbres de ma forêt sont aussi vos arbres… s'ils disparaissent, nous disparaîtrons tous avec eux. Je l'ai même dit en face à Robert « Ford[1] » : nous sommes tous les gardiens de la forêt. Nous sommes tous les frères des arbres. Lorsque tous les arbres auront disparu, les hommes disparaîtront à leur tour.

[1] NDT : Mundiya Kepanga fait référence à sa rencontre avec Robert Redford, dont il a du mal à prononcer le nom, à l'occasion de l'événement *Storytelling for Global Climate Action* organisé par l'Unesco, le 5 décembre 2015.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p. 167-169

EXPLOITATION DU TEXTE : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Quel rapport les Blancs ont-ils avec leurs forêts ? Expliquez et citez deux exemples.
Les Blancs prennent soin de leurs forêts en les protégeant dans des parcs ou des réserves naturelles afin que personne ne puisse les détruire : « Il est interdit d'y faire du feu, de ramasser du bois mort, d'y faire pipi ou d'y jeter des déchets. » (l. 4-5). Ainsi, ces forêts deviennent des monuments à part entière. Les Blancs vont même jusqu'à soigner leurs arbres comme s'il s'agissait d'êtres humains : « Les arbres ont même des docteurs pour tailler leurs branches, des médicaments pour soigner leurs maladies et des scientifiques pour mesurer et suivre leur croissance. » (l. 5-7). Cela montre l'importance que les Occidentaux accordent à la préservation de leurs forêts.

b. Quel paradoxe Mundiya Kepanga souligne-t-il dans leur comportement ?
Le paradoxe souligné par Mundiya Kepanga est que les Occidentaux préservent leurs forêts mais détruisent celles de Papouasie-Nouvelle-Guinée afin de se chauffer ou de faire du parquet : « Les Blancs prennent bien soin de la nature chez eux mais viennent jusqu'en Papouasie-Nouvelle-Guinée couper nos grands arbres » (l. 25-26). Ce comportement est paradoxal puisque les Blancs mettent en avant leur volonté de protéger leurs arbres, qu'ils considèrent comme leur patrimoine, tout en en abattant à l'autre bout du monde alors qu'ils ne leur appartiennent pas. Il semble que l'éloignement géographique justifie cet acte, ce qui ne serait pas forcément le cas s'il s'agissait d'une de leurs forêts. Pourtant, couper des arbres est plus facile en Occident qu'en Papouasie-Nouvelle-Guinée étant donné les conditions de gestion de la forêt : « Les arbres sont alignés et faciles à abattre. Je trouve que c'est très bien car lorsqu'ils coupent le bois, ils abattent tous les arbres en respectant leur environnement. » (l. 21-23).

c. Quelles sont les différentes conséquences de cette déforestation ?
La première conséquence de cette déforestation est le gaspillage des ressources forestières : « Ils détruisent des dizaines d'arbres pour n'en prélever qu'un seul. » (l. 15-16). La seconde conséquence est que, sans arbres, aucune vie n'est possible : « En les abattant, ils détruisent tout : les animaux disparaissent, les rivières sont détournées et la terre se transforme en poussière. » (l. 16-17). Or le sort même de l'humanité est lié à celui des arbres : « Lorsque tous les arbres auront disparu, les hommes disparaîtront à leur tour. » (l. 31-33).

QUESTIONS LINGUISTIQUES

d. Quel mot désigne le fait de détruire les forêts ? Expliquez sa formation.
Le mot désignant le fait de détruire les forêts est « déforestation ». Il est composé du préfixe « dé- », du radical « forest » (ancienne forme de « forêt ») et du suffixe « -ation ».

e. Trouvez deux comparaisons dans le texte et expliquez-les.
La première comparaison est « J'ai découvert que les hommes blancs prennent soin de leurs arbres comme de leurs propres enfants » (l. 2-3). Mundiya Kepanga a l'impression que les Blancs mettent sur le même plan la nature et la famille en se comportant avec les forêts comme avec leur progéniture. La deuxième comparaison est « Les Blancs prennent bien soin de la nature car ils considèrent qu'elle est un monument comme leurs châteaux. » (l. 7-8). Elle met en avant les similitudes entre la nature et les châteaux car il est possible de visiter des réserves naturelles tout comme on le fait pour les châteaux en payant un droit d'entrée. Une autre comparaison est également utilisée par l'auteur : « Ils ont des forêts eux aussi et plantent leurs arbres comme du maïs. » (l. 19-20). En rapprochant la plantation des arbres de celle du maïs, Mundiya Kepanga souligne l'aspect structuré et rectiligne de certaines forêts occidentales.

UNE VALLÉE SANS NOM,
AU NORD-EST DU BRÉSIL,
TROIS JOURS PLUS TARD

Franck s'était mis à haïr tout ce qui l'entourait et qu'il aimait tant avant. Mata Densa, cette forêt incroyablement dense, ses arbres gigantesques, le vacarme des animaux, les fougères géantes, les lianes, les hommes qui travaillaient sans relâche, le bruit des tronçonneuses, l'odeur du bois coupé, celui de la cendre chaude et humide, la pluie, la chaleur, les insectes partout, les reptiles, la rivière au lourd débit brun ... Franck s'était mis à haïr le monde entier depuis qu'Alice était malade.

Il vivait comme en transe, écartelé entre son corps et son esprit, ses pieds posés sur le sol brésilien et ses pensées au plus près de son enfant chérie, là-bas, dans cet hôpital parisien. II ne dormait plus, parcourait des kilomètres harassants à travers la forêt primaire1 pour pouvoir téléphoner à sa femme. Hier soir, les nouvelles avaient été mauvaises. Alice réagissait mal à la chimio. Les médecins n'étaient pas encourageants.

Franck avait passé trois jours à Paris un mois plus tôt, une semaine après que le verdict des médecins était tombé. Il avait trouvé bonne mine à sa fille. Bon moral, aussi. À la voir ainsi, il était impossible de se douter qu'elle était rongée de l'intérieur par la leucémie. D'ailleurs, Franck ne voulait pas y croire. Ce n'était pas possible. Pas elle. Pas sa fille. Pas Alice, sa merveille, son souci depuis seize ans, son bonheur, sa fierté. Pas le cancer. Pas Alice.

« Il va falloir vous préparer au pire », avait dit le professeur Le Gall à Nadine. Et cette phrase répétée au téléphone par la voix tremblante de sa femme vint frapper Franck au cœur avec onze heures de retard. Il tomba à genoux, épuisé, terrassé, et leva son visage vers le ciel. Ses larmes se mêlèrent à la pluie tiède. Les hommes les plus proches le regardèrent avec stupéfaction. Qu'arrivait-il donc au patron ces dernières semaines ? Était-il bien en train de pleurer ?

Franck s'en voulait d'être reparti pour l'Amazonie. Bien sûr qu'il ne pouvait laisser les hommes seuls plus de quelques jours dans la forêt ! Évidemment que trop d'argent était en jeu ! ... Mais sa place était auprès de sa fille, pas à des milliers de kilomètres d'elle. Et pourtant, rester aurait été une défaite, une capitulation[2]. Rester aurait été l'aveu qu'effectivement, il se préparait au pire. Rester aurait laissé se glisser entre lui, Nadine et Alice l'ombre du mot qu'il se refusait même à penser. Et pour repousser l'idée de cette mort impensable, il avait dû mettre entre lui et son cœur les milliers de kilomètres qui l'avaient ramené ici, dans cette étroite vallée sans nom dont ses hommes abattaient les arbres, pillaient le bois déjà vendu à prix d'or en France.

Franck se releva et engueula l'homme le plus proche pour se donner une contenance[3].

- Qu'est-ce que tu regardes ? cria-t-il en portugais. Est-ce que je te paye pour faire du tourisme ? Au boulot, nom de Dieu ! Je ne veux plus un arbre debout dans cette vallée à la fin de la semaine ! C'est compris ?

À l'annonce de la maladie d'Alice, Franck avait doublé les salaires des hommes pour qu'ils accélèrent la cadence. Les tronçonneuses hurlaient jour et nuit désormais et, à ce rythme, le travail serait terminé avant le mois d'octobre. Franck pourrait alors rentrer en France pour plusieurs semaines, plusieurs mois s'il le fallait ... Déjà, cette vallée qui, un an plus tôt, n'était que luxuriance[4], ressemblait à un champ de bataille après bombardement.

Franck marcha jusqu'à l'énorme amoncellement de grumes[5] qui se trouvait derrière lui. Du bois que l'on disait exotique, en France, et qui ferait des parquets coûteux, des terrasses somptueuses, des abords de piscines de luxe. Son regard fut attire plus loin par une chose rose au pied de la souche fraîchement tranchée d'un acajou. Franck s'avança et reconnut aussitôt la fleur dont Marc, son frère, avait ramassé plusieurs spécimens pour ramener en France quand, pour la première fois depuis dix ans, il était venu le voir au Brésil. Franck n'en avait plus rencontré depuis des semaines. Il y en avait pourtant partout, neuf mois plus tôt, mais le passage des pelleteuses et la chute des arbres avaient détruit la quasi-totalité des pieds. Franck repensa à Marc, à leurs discussions, ici même, au campement. Marc, son petit frère si différent de lui, ce rêveur, cet utopiste[6] aux yeux de qui son travail l'avait fait passer pour un monstre si longtemps. Franck avait immédiatement constaté un changement en lui quand il était arrivé pour ce court

Suite >>>

séjour dans la forêt primaire. Marc avait une lueur nouvelle dans les yeux, une chaleur en même temps qu'une quiétude[7] qui l'avaient décidé à venir faire la paix, malgré tout. Cela ne pouvait qu'être lié à cette nouvelle fiancée dont il lui avait parlé. Sophie, s'il se rappelait bien. Elle avait l'air d'être une fille bien. Une chercheuse, biologiste ou quelque chose comme ça. C'était pour elle que Marc avait ramassé les pieds de cette plante aux fleurs rosées.

Alice aussi aimait les fleurs. Elles se seraient certainement plu, toutes les deux...

Franck s'immobilisa aussitôt. *Seraient*. Il avait pensé seraient ! Comme si Alice ne devait jamais rencontrer Sophie ! Comme si...

C'était la première fois qu'il se surprenait à intégrer l'éventualité de la mort de sa fille à ses pensées, et cela le plongea dans une rage subite. Fou de douleur, de culpabilité, de haine et d'amour, il piétina la fleur à la base de la souche d'arbre, détruisant ainsi le dernier pied de cette « pervenche d'Amazonie » qui ne poussait que dans cette étroite vallée sans nom de l'est du Brésil.

[1]Forêt primaire : forêt vierge (qui n'a été ni exploitée ni défrichée par les humains). [2]Capitulation : abandon du combat. [3]Se donner une contenance : cacher son trouble. [4]Luxuriance : richesse et beauté. [5]Grumes : troncs d'arbres abattus. [6]Utopiste : idéaliste. [7]Quiétude : grand calme.

Mikaël Ollivier, « Longue vie à monsieur Moustache », in *Nouvelles vertes*, © Éditions Thierry Magnier, 2005

EXPLOITATION DU TEXTE : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Quel sentiment éprouve Franck dans le premier paragraphe ? Identifiez deux figures de style en lien avec ce sentiment.
Franck éprouve un sentiment de haine. On comprend que cette haine prend le dessus grâce à l'emploi de l'antithèse (l.1) « Franck s'était mis à haïr tout ce qui l'entourait et qu'il aimait tant avant » et de l'hyperbole (l. 5-6) « Franck s'était mis à haïr le monde entier depuis qu'Alice était malade. ».

b. Pourquoi ressent-il cela ?
Franck ressent cela car sa fille est hospitalisée à Paris pour une leucémie. Il vient d'apprendre qu'elle va mourir et qu'il ne peut rien faire pour l'aider.

c. Où se trouve Franck ? Citez le texte.
Franck est au Brésil dans la forêt amazonienne : « ses pieds posés sur le sol brésilien » (l. 7-8) et « Franck s'en voulait d'être reparti pour l'Amazonie. » (l. 22).

d. Quel est le « métier » de Franck ? Citez le texte.
Franck est responsable d'un chantier d'abattage puisqu'il donne l'ordre à d'autres hommes de couper les arbres de la forêt amazonienne : « ses hommes abattaient les arbres, pillaient le bois déjà vendu à prix d'or en France. » (l. 29).

e. Comment la vallée est-elle qualifiée avant l'arrivée de Franck ? À quoi est-elle comparée désormais ? Expliquez votre réponse.
Avant l'arrivée de Franck la vallée était luxuriante car il est question de la densité de la végétation et de la taille des arbres et des plantes. Désormais, elle ressemble « à un champ de bataille après bombardement. » (l. 38). Cette comparaison montre que le passage de l'être humain a détruit la vallée au point de la faire ressembler à un terrain de guerre, un champ de désolation et de destruction.

f. À qui et à quoi servira le bois coupé ?
Le bois coupé servira aux Français afin de faire des parquets, des terrasses et des abords de piscines pour les personnes riches.

g. Qu'arrive-t-il à la « pervenche d'Amazonie » ? En quoi est-ce un drame écologique ?
Franck va détruire la dernière « pervenche d'Amazonie » en la piétinant car il est en colère contre lui-même. Il vient de penser à sa fille au passé alors qu'elle n'est pas encore décédée et cela le terrifie. C'est un drame écologique car c'était la dernière fleur de cette espèce présente en Amazonie et les hommes de Franck l'ont détruite en passant avec les bulldozers et en coupant les arbres.

h. Quel lien pouvez-vous faire entre le texte de Mundiya Kepanga et celui de Mikaël Ollivier ?
Le lien qui peut être fait entre le texte de Mundiya Kepanga et celui de Mikaël Ollivier est qu'ils évoquent la déforestation. En effet, les deux auteurs expliquent que les forêts primaires sont détruites par les Occidentaux afin de fabriquer du parquet ou des terrasses en bois exotique : « Les Blancs prennent bien soin de la nature chez eux mais viennent jusqu'en Papouasie-Nouvelle-Guinée couper nos grands arbres pour en faire des boiseries, des terrasses ou du plancher. » (l. 25-27 : Mundiya Kepanga) et « Du bois que l'on disait exotique, en France, et qui ferait des parquets coûteux, des terrasses somptueuses, des abords de piscines de luxe. » (l. 40-41 : Mikaël Ollivier).



© Marc Dozier

ÉCRIT D'INVENTION

Inventez la suite de la nouvelle de Mikaël Ollivier, « Longue vie à monsieur Moustache ».

Franck rentre à Paris pour voir sa fille. Son frère Marc lui explique que sa femme a trouvé un remède à la leucémie grâce à la « pervenche d'Amazonie ».
Vous qui connaissez la fin de la nouvelle, imaginez la réaction de Franck à cette annonce. Vous rédigerez le dialogue entre Marc et Franck.

Critères de réussite
- respecter le contexte de l'histoire
- respecter les règles de composition d'un dialogue
- écrire à la première personne
- utiliser le vocabulaire des sentiments.

III- UNE SYMBIOSE HOMME-NATURE

LES ARBRES

Les hommes sont les frères des arbres. Les arbres veillent sur les hommes et les hommes doivent veiller sur les arbres. Ce sont nos ancêtres qui nous ont appris cela. Dans mon pays, les cocotiers, les ficus, les sagoutiers ou les pandanus font partie de notre famille. Chaque tronc, chaque branche et chaque feuille appartiennent à un propriétaire traditionnel qui en prend soin et dont la survie dépend. Aujourd'hui, avec l'aide de notre gouvernement, de grandes sociétés forestières étrangères ont pris possession de certaines de nos terres. Avec leurs tronçonneuses, ils coupent les troncs aussi facilement que des bananes mûres. En tombant, les arbres poussent un grand cri. Un long *Krrrrrrrraaaaaacckkkk fffrrrrrrrroufff !* qui résonne très loin. On dirait qu'ils disent adieu à leur famille et à la forêt tout entière. Leurs machines coupent tellement d'arbres que nous ne pouvons même pas les compter. Nous ne pouvons rien faire pour empêcher notre forêt de disparaître. Une fois à terre, les arbres ressemblent à de vulgaires allumettes. C'est toujours triste de traverser un cimetière : un cimetière d'hommes comme un cimetière d'arbres.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.165



© Marc Dozier

EXPLOITATION DU TEXTE : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Qui est responsable de la déforestation ?
De grandes sociétés forestières étrangères sont responsables de la déforestation avec l'aide du gouvernement papou.

b. Quelles figures de style trouvez-vous dans le texte de Mundiya Kepanga pour mettre en avant la symbiose homme-nature et pour dénoncer la déforestation ? Citez le texte et expliquez vos réponses.

Citation	Figure de style	Explication
Les hommes sont les frères des arbres.	métaphore	Les hommes et les arbres appartiennent à une même famille.
Les arbres veillent sur les hommes et les hommes doivent veiller sur les arbres.	personnification	Avec le verbe « veiller », les arbres reçoivent une caractéristique humaine.
Dans mon pays, les cocotiers, les ficus, les sagoutiers ou les pandanus font partie de notre famille.	énumération personnification	L'énumération précise la diversité des espèces. Avec la personnification, chacune d'elles semble un membre de la famille humaine.
Chaque tronc, chaque branche et chaque feuille.	énumération rythme ternaire	L'énumération en trois temps donne l'impression de se rapprocher de l'arbre à la manière d'un zoom.
En tombant, les arbres poussent un grand cri. Un long Krrrrrrrraaaaaacckkkk fffrrrrrrrroufff! qui résonne très loin. On dirait qu'ils disent adieu à leur famille et à la forêt tout entière.	personnification	Les arbres sont présentés comme des êtres humains capables de ressentir la douleur, physique comme morale.
Leurs machines coupent tellement d'arbres que nous ne pouvons même pas les compter.	hyperbole	L'exagération renforce la quantité d'arbres coupés.
Une fois à terre, les arbres ressemblent à de vulgaires allumettes.	comparaison	L'assimilation à des allumettes fait perdre aux arbres leur taille originelle. L'adjectif « vulgaire » leur ôte leur splendeur.
C'est toujours triste de traverser un cimetière : un cimetière d'hommes comme un cimetière d'arbres.	comparaison	La comparaison s'établit entre les deux cimetières pour le sentiment qu'ils suscitent en l'homme.

TEXTE

Le questionnaire suivant porte sur trois extraits de *Céleste, ma planète*, de Timothée de Fombelle. La pagination est donnée dans l'édition Gallimard Jeunesse, Folio Junior.

- « J'ai pris une grande inspiration. [...] Alors j'allais trouver. » (p. 59-63)
- « On savait que sa santé [...] si on le décidait » (p. 72)
- « Il me semblait qu'elle allait mieux. [...] « Voici Céleste, ma planète. » (p.84-86)

EXPLOITATION DU TEXTE : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Quel constat est fait par le musicien au début de l'extrait ?
Le constat fait par le musicien est que l'on prend davantage soin des êtres humains que de la planète alors que nous avons besoin de la nature (et par conséquent de la planète) pour vivre. Si cet astre était une personne, nous y ferions plus attention.

b. Quel lien le narrateur fait-il entre la nature et Céleste ? Citez deux éléments du texte.
Le narrateur s'aperçoit que la nature et les problématiques liées à sa destruction sont représentées sur le corps de Céleste : « Sur l'épaule de Céleste, on observait la fonte de la banquise de l'Arctique... [...] La désertification de l'Afrique, l'immersion des côtes indiennes, toutes les catastrophes écologiques du monde apparaissaient sur le corps de Céleste. » (l.54-61, p.61-62). C'est ce qui la rend malade. Ainsi, ces deux éléments sont en symbiose, l'un souffre à cause de l'autre : « Chaque coup porté à notre Terre était reçu par Céleste. » (l.62-63, p.61-62).

c. Selon vous, pourquoi *!ndustry* a-t-elle décidé de cacher le cas de Céleste à la population ?
!ndustry a décidé de cacher le cas de Céleste car si la population savait qu'un être humain, de surcroît une enfant, est gravement malade car elle ressent tous les symptômes que peut ressentir la planète en train de « mourir », elle pourrait se révolter. L'entreprise *!ndustry* étant un grand pollueur de la planète, elle serait contrainte de fermer et cela n'est pas dans son intérêt.

d. Quel est le moyen de sauver Céleste ? Expliquez et citez le texte.
Le moyen de sauver Céleste est que tout le monde (tous les habitants de tous les pays du monde) s'unisse afin de protéger la planète. Si la planète est « soignée » de tous ces maux (pollution, déforestation, réchauffement climatique...), alors Céleste le sera également : « Elle dépendait de tous les actes de la vie quotidienne, de tous les choix faits par les pays, les sociétés, et par chacun sur tous les continents. » (l.2-5, p.72).

e. Quel lien pouvez-vous faire entre le personnage de Céleste et le texte de Mundiya Kepanga (LES ARBRES) ?
Dans le texte de Mundiya Kepanga, on comprend que l'homme et la nature sont en symbiose (c'est-à-dire que l'un ne peut vivre sans l'autre, que l'un a besoin de l'autre et qu'ils doivent se protéger mutuellement) : « Les arbres veillent sur les hommes et les hommes doivent veiller sur les arbres. » (l.1-2). De plus, l'activité humaine a des répercussions sur la nature et la « blesse » : « En tombant, les arbres poussent un grand cri. » (l.7-8). La personnification associe les arbres à des êtres humains qui ressentiraient la douleur. Une autre personnification renforce également l'analogie entre la nature et l'homme, avec l'image de la famille : « On dirait qu'ils disent adieu à leur famille et à la forêt tout entière. » (l.9). Cette analogie se retrouve également dans la nouvelle de De Fombelle puisque Céleste, une jeune fille, tombe malade au fur et à mesure que la planète est détruite par l'homme et son corps enregistre chaque élément de cette destruction : « Sur l'épaule de Céleste, on observait la fonte de la banquise de l'Arctique… » (l.54-55,p.61), « La désertification de l'Afrique, l'immersion des côtes indiennes, toutes les catastrophes écologiques du monde apparaissaient sur le corps de Céleste. » (l.58-61, p.61-62). Ainsi, Céleste et la nature sont en symbiose puisque lorsque la planète est blessée, la jeune fille l'est également. Au fil de l'histoire, le narrateur explique que seule l'intervention de la totalité de la population mondiale pourrait soigner Céleste : « Elle dépendait de tous les actes de la vie quotidienne, de tous les choix faits par les pays, les sociétés, et par chacun sur tous les continents. » (l.2-5, p.72). La fin de la nouvelle est un signe d'espoir car la fillette est en train de guérir, ce qui interpelle son ami « Et le monde? Où en est le monde si Céleste va mieux ? » (l.13-14, p.86). Cela laisse supposer que les gens ont pris conscience de l'importance de sauver la planète afin de sauver la protagoniste.

QUESTIONS LINGUISTIQUES

f. À quel temps et à quel mode est conjugué le verbe « trouverait » (l.5 du texte de De Fombelle) ? Quelle est sa valeur ?
Le verbe « trouverait » est au conditionnel présent. Il met en avant le fait que l'action est possible si et seulement si la condition préalable se réalise. Il s'agit là d'un « potentiel » puisque Céleste est assimilée à la planète.

g. Trouvez un autre verbe conjugué au même mode et au même temps.
Un autre verbe conjugué au même mode et au même temps est « ferait » (l.9).

ÉCRIT D'INVENTION

Imaginez que vous apprenez la situation de Céleste. Faites un discours afin de défendre la planète en utilisant le cas précis de la jeune fille. Votre texte devra concorder avec l'histoire de De Fombelle.

Critères de réussite

- respecter les codes d'un discours
- utiliser des arguments précis qui montrent les effets des activités humaines sur la planète
- mettre en lien avec les effets aperçus sur Céleste
- utiliser des connecteurs logiques
- faire attention à la concordance des temps
- utiliser l'impératif pour donner des conseils, des ordres.

IV- CONTRÔLER LA NATURE ?

LE CHANGEMENT CLIMATIQUE

J'ai entendu dire que les dirigeants du monde allaient donner des ordres à la nature. Qu'ils allaient ordonner au soleil de briller moins fort pour qu'il fasse moins chaud sur Terre[1]. Croient-ils vraiment qu'ils puissent commander aux éléments ? Par essence, la nature n'obéit pas aux hommes. C'est la substance même de l'Univers. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse arrêter la course du soleil ou le souffle du vent ? Connaissez-vous quelqu'un qui puisse lever la main et d'un geste suspendre la pluie qui tombe ou stopper la lune qui se couche ? Moi, au cours de ma vie, je n'ai jamais rencontré une personne qui soit capable de donner des ordres à la nature. Peut-être qu'il en existe, mais je n'en ai jamais rencontré.

Vous qui lisez ce livre, êtes-vous capable de diriger les nuages, le soleil et la mer ? Si vous possédez l'un de ces pouvoirs, vous pouvez sauver le monde. Levez la main et ne tardez pas à vous faire connaître. Je ne comprends pas que les hommes blancs croient que la Terre puisse leur obéir. Les Blancs sont très intelligents, pourtant. Les hommes, quels qu'ils soient, ne peuvent rien exiger des éléments. La seule chose que nous devons faire est de manifester de la considération à leur égard. Si nous respectons la nature, elle nous respectera en retour. Il est inutile d'essayer de la commander car elle ne nous obéira pas.

Le réchauffement climatique ne s'abattra pas uniquement à l'autre bout du monde, bien loin de chez vous. Croyez-vous que, si ma forêt disparaît entièrement, cela n'aura aucune conséquence sur votre pays ? Même si nous habitons loin les uns des autres, nous vivons sur la même planète.

[1] NDT : Mundiya fait référence à l'accord de Paris signé en 2015 par les États du monde pour limiter à +2 °C le réchauffement climatique d'ici à 2100.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.174-175

EXPLOITATION DU TEXTE : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTION DE COMPRÉHENSION

a. D'après Mundiya Kepanga, est-il possible de contrôler la nature ? Citez le texte.
D'après Mundiya Kepanga, l'homme ne peut pas contrôler la nature car elle ne lui obéit pas. On ne peut pas donner d'ordres aux éléments ou aux astres. Pour nous faire comprendre cela, Mundiya Kepanga utilise des questions rhétoriques afin de montrer l'absurdité de cette idée : « Croient-ils vraiment qu'ils puissent commander les éléments ? » (l. 3), « Connaissez-vous quelqu'un qui puisse arrêter la course du soleil ou le souffle du vent ? » (l. 4-5).

QUESTION LINGUISTIQUE

b. « Levez la main et ne tardez pas à vous faire connaître. » (l. 10-11) : À quel temps et à quel mode sont conjugués les verbes ? Expliquez leur utilisation.
Les verbes sont au présent de l'impératif. La phrase prend la forme d'une incitation ironique puisque Mundiya Kepanga sait très bien qu'aucun être humain n'est capable de contrôler les éléments.

V. INTERDISCIPLINARITÉ SVT/ FRANÇAIS

EXPLOITATION DE VIDÉOS ET DE SITES : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

À partir des vidéos et des sites suivants, répondez aux questions.

Lumni : la déforestation et l'agroforesterie

Article Sciences de la vie et de la Terre | Lumni
https://www.lumni.fr/article/la-deforestation

1. A partir de quelle période l'homme pratique-t-il la déforestation ? Quand cela s'est-il accentué ?
L'homme commence à pratiquer la déforestation pendant l'Antiquité (dans l'Empire romain). Cela s'accentue pendant le Moyen-Âge.

2. Pour quelles raisons déforeste-t-il ? Citez trois exemples.
Il déforeste afin d'étendre les surfaces cultivables et constructibles. Cela permet aussi d'alimenter les fours des forgerons en charbon de bois. Enfin, les constructions sont plus gourmandes en bois.

3. Donnez le pourcentage de forêts détruites au XX^{e} siècle.
Le pourcentage de forêts détruites au XX^{e} siècle est de 50 %.

4. Qu'est-ce que la photosynthèse ?
La photosynthèse est la transformation du dioxyde de carbone en sucre sous l'effet de la lumière du soleil, ce qui rejette de l'oxygène dans l'air.

5. Pourquoi les arbres sont-ils utiles à l'homme et à la planète ?
Les arbres sont utiles à l'homme et à la planète car ils rejettent l'oxygène vital pour l'homme et les animaux, ils stockent des polluants et luttent contre le réchauffement.

6. Qu'est-ce que l'agroforesterie ?
L'agroforesterie est le mélange au sein d'une même parcelle agricole d'arbres et de cultures différentes ou le fait de faire pousser des arbres au sein des pâturages.

Lumni : Forêts : comment sont-elles protégées en France ?

Vidéo | Lumni
https://www.lumni.fr/video/forets-comment-sont-elles-protegees-en-france

1. Qu'est-ce que la sylviculture ?
La sylviculture est la gestion des arbres et des forêts pour faire par exemple du bois de chauffage.

2. Quelles sont les deux personnes citées dans la vidéo qui décident de protéger les forêts ? Comment et pourquoi ?
Louis XIV et Colbert décident de protéger les forêts en créant un règlement des eaux et forêts afin de replanter des arbres tout en les exploitant car il ne restait plus au XVII^{e} siècle que 10 % du territoire couvert par les forêts au Moyen-Âge.

3. Qui gère l'ensemble des forêts publiques actuellement ?
L'ONF (Office National des Forêts) gère actuellement les forêts publiques.

Lumni : Les gaz qui augmentent l'effet de serre

C'est pas sorcier | Lumni
https://www.lumni.fr/video/les-gaz-qui-augmentent-l-effet-de-serre

1. Quels gaz émis par l'homme augmentent l'effet de serre ?
Les gaz émis par l'homme qui augmentent l'effet de serre sont le CO_2 (dioxyde de carbone), le CH_4 (méthane), le N_2O (protoxyde d'azote) et les CFC et HFC.

2. Combien de temps chacun des gaz reste-t-il dans l'atmosphère ?
Le CO_2 reste 100 ans, le CH_4 12 ans, le N_2O 120 ans et les CFC et HFC 50 000 ans.

3. Les gaz retiennent dans des proportions différentes les infrarouges : classez-les par ordre croissant.
CO_2 < CH_4 N_2O < CFC et HFC

Lumni : Le climat : enjeu des relations internationales

Vidéo | Lumni
https://www.lumni.fr/video/le-climat-enjeu-des-relations-internationales

1. Quand le GIEC a-t-il été créé ? Quel est son rôle ?
Le GIEC (groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) a été créé en 1988. Son rôle est d'évaluer les risques liés au réchauffement climatique.

2. Quand s'est déroulé le Sommet de la Terre de Rio ? Quel texte y a-t-on adopté ?
Le Sommet de la Terre de Rio s'est déroulé en 1992. On y a adopté la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques.

3. Qu'est-ce que la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques ?
C'est un texte de référence dans lequel chaque pays s'engage à trouver des accords économiques, politiques, sociaux et géopolitiques pour limiter le dérèglement climatique.

4. Combien de pays ont ratifié cet accord ?
197 pays ont ratifié cet accord.

5. Que sont les COP ? Quand sont-elles organisées ? Quel est leur objectif ?
Les COP sont des conférences organisées tous les ans depuis 1995. Leur objectif est de vérifier que les engagements de la convention sont respectés et de négocier de nouveaux objectifs.

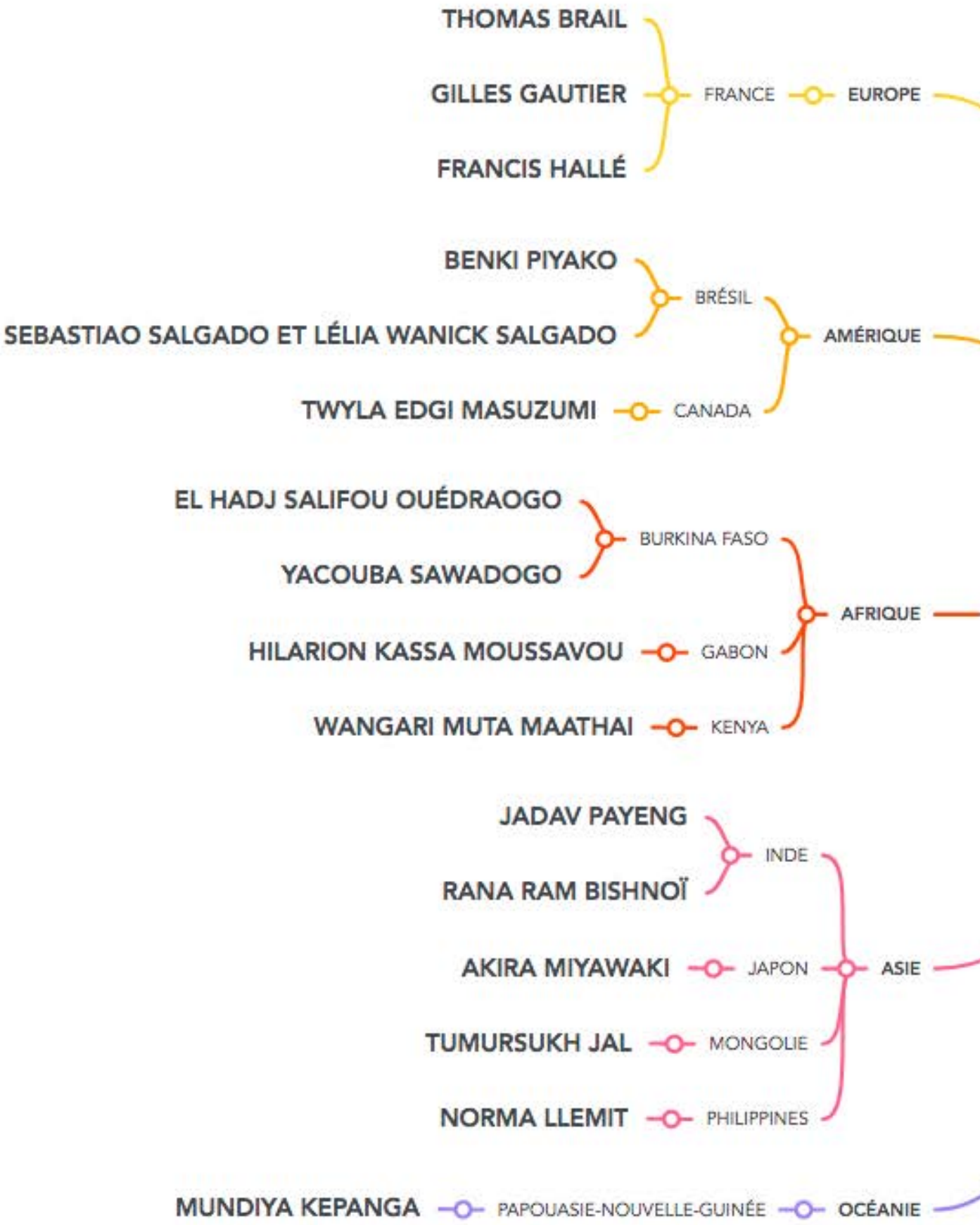
6. Qui sont les plus grands émetteurs de GES ?
Les plus grands émetteurs de GES sont la Chine, les États-Unis, l'Inde et l'Union européenne.

7. Tous les pays jouent-ils le jeu afin de limiter les GES ? Expliquez.
Non, certains pays ne jouent pas le jeu afin de préserver leur économie et de ne pas perdre des entreprises polluantes mais lucratives. C'est le cas des États-Unis qui se sont retirés de l'accord de Paris en 2017 sous la présidence de Trump, du Brésil dont le président Bolsonaro ne respecte pas les engagements pris, ou encore des pays producteurs de pétrole qui minimisent ces derniers. Ainsi, seuls 16 des 197 pays ayant ratifié les accords ont mis en place des politiques alignées sur les objectifs de la COP de 2022.

8. Quels liens pouvez-vous faire entre ce qui est expliqué par Mundiya Kepanga dans l'extrait « LE CHANGEMENT CLIMATIQUE » et vos recherches ?
Mundiya Kepanga explique de manière simple et imagée qu'il a entendu dire que les hommes politiques voulaient diriger la nature et lui donner des ordres afin de limiter le réchauffement climatique, ce qu'il trouve absurde. Or, d'après les recherches effectuées, on comprend que ce n'est pas cela que les hommes veulent faire mais plutôt qu'ils essaient de se donner des objectifs sur le long terme pour réduire les émissions de gaz à effet de serre (GES) qui provoquent ce réchauffement. Ainsi, ils ne vont pas demander au soleil de moins briller, comme le dit Mundiya Kepanga, mais inciter les pays industrialisés, dont les industries produisent énormément de GES, à réduire cette production pour sauver la planète. En outre, le chef papou explique clairement que ce combat est universel car la destruction de sa forêt en Papouasie-Nouvelle-Guinée aura des répercussions à l'autre bout de la planète. Tout le monde doit se mobiliser, or c'est ce qui est fait lors des différentes COP. Néanmoins, cela a ses limites : certains États comme les États-Unis se retirent des accords tandis que d'autres comme le Brésil ne les respectent tout simplement pas.



© Marc Dozier

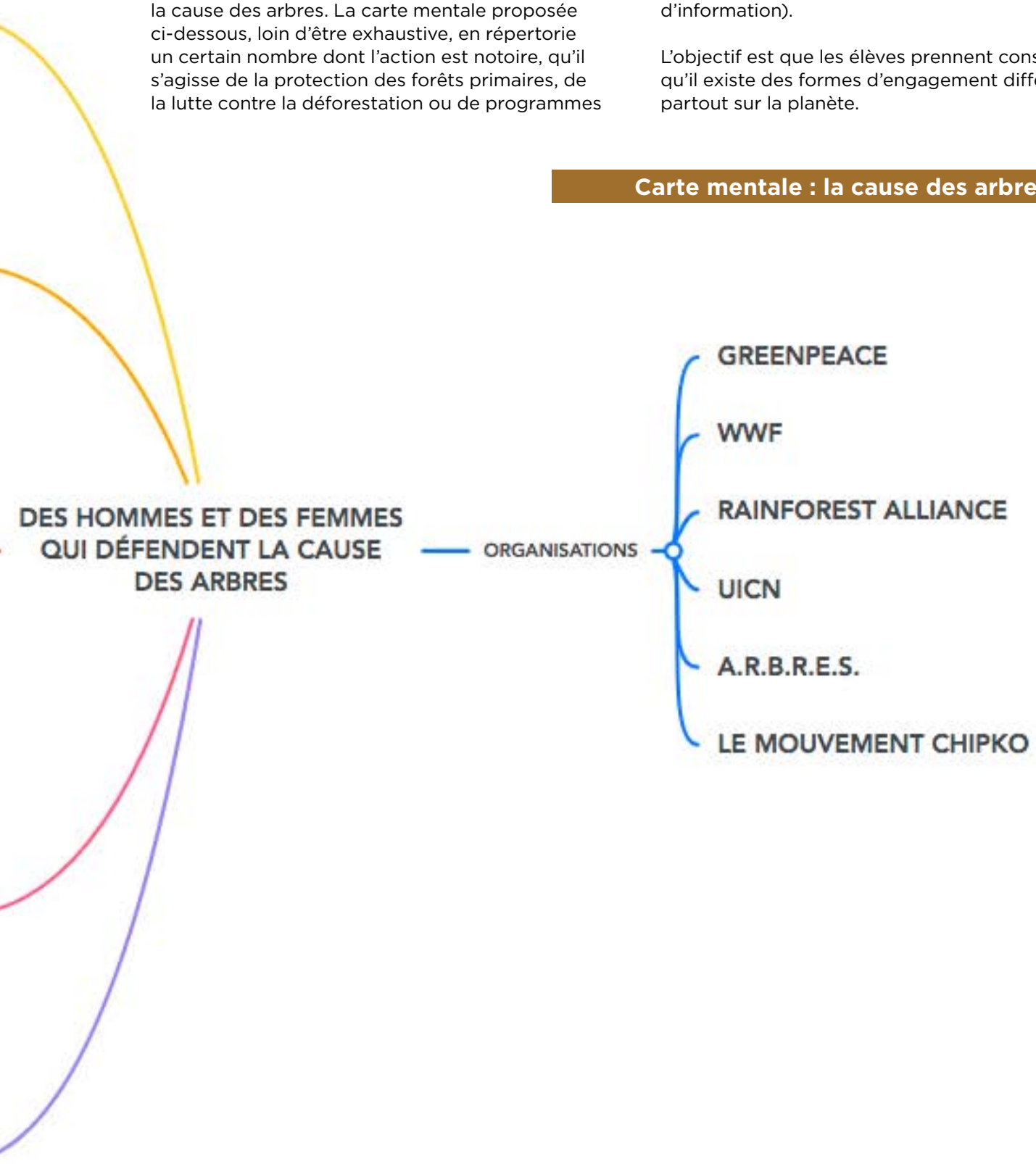

THOMAS BRAIL
GILLES GAUTIER
FRANCIS HALLÉ
FRANCE
EUROPE
BENKI PIYAKO
SEBASTIAO SALGADO ET LÉLIA WANICK SALGADO
BRÉSIL
TWYLA EDGI MASUZUMI
CANADA
AMÉRIQUE
EL HADJ SALIFOU OUÉDRAOGO
YACOUBA SAWADOGO
BURKINA FASO
HILARION KASSA MOUSSAVOU
GABON
WANGARI MUTA MAATHAI
KENYA
AFRIQUE
JADAV PAYENG
RANA RAM BISHNOÏ
INDE
AKIRA MIYAWAKI
JAPON
TUMURSUKH JAL
MONGOLIE
NORMA LLEMIT
PHILIPPINES
ASIE
MUNDIYA KEPANGA
PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE
OCÉANIE

VI. POUR ALLER PLUS LOIN

À l'issue de ce travail, on pourra demander aux élèves de faire des recherches sur des personnalités ou des organisations engagées pour défendre la cause des arbres. La carte mentale proposée ci-dessous, loin d'être exhaustive, en répertorie un certain nombre dont l'action est notoire, qu'il s'agisse de la protection des forêts primaires, de la lutte contre la déforestation ou de programmes de reboisement. Ce travail de recherche peut s'envisager individuellement ou par groupe, avec une restitution orale (exposés) ou écrite (panneaux d'information).

L'objectif est que les élèves prennent conscience qu'il existe des formes d'engagement différentes partout sur la planète.

Carte mentale : la cause des arbres



EXPLOITATION DE LA CARTE MENTALE : ÉLÉMENTS DE PRÉSENTATION DES PERSONNALITÉS ET DES ORGANISATIONS

Personnalités

EUROPE

Thomas Brail, défenseur des arbres, a fondé le GNSA (Groupe national de surveillance des arbres). Il grimpe dans les arbres pour empêcher leur abattage et a déjà fait deux grèves de la faim pour dénoncer l'artificialisation des sols qui participe à l'effondrement du vivant.

Gilles Gautier a fondé l'association Wood en stock qui contribue à la reforestation et au développement communautaire de la vallée du Tsaranoro à Madagascar.

Francis Hallé, botaniste, biologiste et dendrologue, défenseur des forêts primaires travaille au projet d'en faire renaître une en Europe.

AMÉRIQUE

Benki Piyãko, chef spirituel des Ashaninka, lutte au Brésil pour la protection de la forêt primaire d'Amazonie en interpellant les plus grandes instances internationales et en rachetant des terres pour les reboiser. (gardien de la forêt)

Sebastião Salgado, photographe de renommée internationale, et **Lélia Wanick Salgado**, sa femme et collaboratrice, ont fondé au Brésil l'Instituto Terra et œuvrent à la reforestation d'une vallée dans le Minas Gerais.

Twyla Edgi Masuzumi, militante amérindienne, dénonce le rôle des compagnies pétrolières et minières dans la destruction de la forêt boréale canadienne, qui représente la « Terre-Mère » pour le peuple Déné. (gardien de la forêt)

AFRIQUE

El Hadj Salifou Ouédraogo, agriculteur au Burkina Faso, est à l'origine d'une forêt de baobabs qu'il a plantés en dépit des préjugés attachés à cet arbre en Afrique.

Yacouba Sawadogo, agriculteur, a créé une forêt sur des terres arides du Burkina Faso en réhabilitant le zaï, une technique traditionnelle de plantation, et a reçu le Right Livelihood Award, considéré comme le prix Nobel de l'alternative.

Hilarion Kassa Moussavou, chef et guérisseur gabonais, plaide pour le respect de la forêt, de ses vertus médicinales et de ses richesses culturelles. (gardien de la forêt)

Wangari Muta Maathai, biologiste, militante écologiste et des droits humains, prix Nobel de la paix, a lancé avec le Green Belt Movement (Mouvement de la ceinture verte) une action qui a engagé les femmes dans la reforestation du territoire kenyan.

ASIE

Jadav Payeng, travailleur forestier indien, militant environnemental, a créé une forêt sur l'île de Majuli, sur le fleuve Brahmapoutre, enrayant ainsi son érosion.

Rana Ram Bishnoï, habitant du Rajasthan, lutte contre la progression du désert du Thar en plantant inlassablement des arbres autour de son village.

Akira Miyawaki, botaniste japonais expert en biologie végétale, a mis au point une méthode de restauration des forêts et de la végétation sur des sols dégradés.

Tumursukh Jal, nomade mandaté par le ministère de l'environnement de Mongolie, lutte au quotidien pour assurer la protection de la Taïga. (gardien de la forêt)

Norma Llemit, docteur en philosophie et communication du développement, travaille aux Philippines à la reforestation de zones qui redeviennent fertiles grâce à la présence des arbres qui ont été plantés.

OCÉANIE

Mundiya Kepanga, chef papou, alerte depuis plusieurs années sur la déforestation intensive de la Papouasie-Nouvelle-Guinée et évoque les solutions mises en place dans son pays. (gardien de la forêt)

[1]*Les cinq gardiens de la forêt* sont les représentants de communautés autochtones qui, vivant au cœur de forêts primaires, sont les premières touchées par la déforestation. Au-delà de la préservation de leur environnement et de leur culture ancestrale, ils se mobilisent pour la biodiversité et l'avenir de la planète.

Organisations et mouvements

Greenpeace, organisation non gouvernementale internationale, est présente dans plus de 55 pays à travers le monde et œuvre à la protection de l'environnement.

WWF (World Wide Fund for Nature), organisation non-gouvernementale, a pour mission notamment de protéger les forêts tropicales, boréales et tempérées, en luttant contre la déforestation et en promouvant une gestion durable.

Rainforest Alliance, organisation non-gouvernementale, fait la promotion de l'agroforesterie et de l'agriculture régénératrice pour réduire la pression sur les forêts.

UICN (Union internationale pour la conservation de la nature) est une organisation visant à structurer les politiques de conservation à travers des outils comme la Liste rouge des écosystèmes et ou la coordination du Congrès mondial de la nature où sont adoptées des résolutions clés pour les forêts.

A.R.B.R.E.S. (Arbres Remarquables : Bilan, Recherche, Études et Sauvegarde) association française, œuvre à l'inventaire et la sauvegarde d'arbres exceptionnels par leur âge, leur hauteur, leur circonférence… Elle est à l'origine de deux labels, Arbre remarquable de France et Ensemble arboré remarquable.

Le mouvement Chipko, né dans les années 1970 en Inde, lutte contre l'abattage des arbres et l'exploitation commerciale intensive des forêts. Les femmes, majoritaires dans ce mouvement, enlacent les arbres pour les protéger.

En écho à ce travail, on pourra proposer la lecture de *L'Homme qui plantait des arbres*, de Giono, nouvelle publiée en 1953. Au Conservateur des Eaux et Forêts de Digne, le romancier avait écrit au sujet de ce récit : « Navré de vous décevoir, mais Elzéard Bouffier est un personnage inventé. Le but était de faire aimer l'arbre ou plus exactement faire aimer à planter des arbres (ce qui est depuis toujours une de mes idées les plus chères). Or si j'en juge par le résultat, le but a été atteint par ce personnage imaginaire. » Toutes les actions que les élèves auront été amenés à découvrir au cours de leurs recherches confirmeront que la fiction et le réel se rejoignent parfois.

THÈME

DÉNONCER LES TRAVERS DE LA SOCIÉTÉ

Ce thème du programme de troisième amène les élèves à se questionner sur les différents moyens de critiquer la société en étudiant plus précisément les inégalités sociales à partir de textes, d'images et de chroniques radiophoniques de diverses époques. Il permet d'aborder l'implicite et le second degré à travers des problématiques liées au monde contemporain, en les faisant réfléchir en particulier au statut des personnes les plus démunies dans notre société.

OBJECTIFS

Dans le cadre de l'objet d'étude « Dénoncer les travers de la société », les élèves peuvent découvrir des œuvres, des textes et des images à visée satirique, relevant de différents arts, genres et formes ; comprendre les raisons, les visées et les modalités de la satire, les effets d'ironie, de grossissement, de rabaissement ou de déplacement dont elle joue, savoir en apprécier le sel et en saisir la portée et les limites ; s'interroger sur la dimension morale et sociale du comique satirique. Pour cela, différentes œuvres sont étudiées pour que les élèves rencontrent une multitude de genres et de formes littéraires (roman, fable, pamphlet) afin d'en définir les codes. Des dessins de presse, des affiches et des extraits d'émissions radiophoniques pourront être mis en lien afin de diversifier les supports, de travailler l'histoire de l'art et l'oral. Diverses notions sont travaillées dans le but de préparer les élèves aux épreuves du DNB comme la mise en lien de textes et d'images, la méthode des questions de compréhension et de compétences d'interprétation, celle des questions de compétences linguistiques et grammaticales, mais aussi les méthodes de réussite des écrits de réflexion et d'imagination.

PROBLÉMATIQUE

Quels sont les différents moyens pour dénoncer les inégalités sociales ?

I- LA VISION D'UN ÉTRANGER : PREMIER DEGRÉ OU FAUSSE NAÏVETÉ ?

LE CHIEN, ANCÊTRE DE L'HOMME BLANC

[…] Mais j'ai remarqué que les Blancs ont encore plus de respect pour cet animal. Ils prennent soin de lui comme de leur fils aîné. Ces bêtes ont le droit de porter des habits lorsqu'il fait froid ; elles ont des couvertures et des matelas ; on leur donne de bonnes choses à manger et elles vont même chez le coiffeur ! […] Le plus incroyable, c'est que les hommes blancs prennent soin de leurs chiens, mais qu'ils laissent leurs véritables frères et sœurs, d'autres êtres humains, vivre dans la rue. Chez les Blancs, il y a beaucoup d'hommes et de femmes qui n'ont pas de maison, pas d'argent, pas de voiture et qui dorment dehors. À eux, on ne donne pas d'habits ni de nourriture. Pourquoi traitent-ils les chiens beaucoup mieux que les êtres humains ? Franchement, je l'ignore. Dans mon village, nous avons aussi des chiens, mais ils dorment à l'extérieur des maisons. Seuls les hommes dorment dans des cases et les animaux ne sont pas mieux traités que les êtres humains. Je ne vois qu'une seule explication : les Blancs doivent considérer que leurs ancêtres étaient des chiens.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.196-197

LES SUPERMARCHÉS

Lorsque les Blancs ont faim, ils ne vont pas chercher à manger dans leurs jardins, ils vont l'acheter dans des magasins. En Europe, rares sont ceux qui cultivent la terre. Un seul homme jardine pour tous les autres et vend ses produits à toute la communauté. Ceux qui n'ont pas de jardin doivent aller acheter leur nourriture dans des boutiques. Ils appellent ça des supermarchés. C'est un peu comme un grand marché mais enfermé dans une maison immense. Les propriétaires de ces grands magasins sont très malins : pour séduire leurs clients, ils prévoient des places de stationnement afin d'attirer les gens avec leurs véhicules. À l'extérieur, les acheteurs laissent leurs grosses voitures sur le parking et, à l'intérieur, ils se servent d'autres petites voitures, qu'ils appellent caddies, pour mettre leurs achats. Ils sont obligés de les utiliser parce qu'ils achètent beaucoup de choses et qu'ils ne sont pas assez forts pour tout porter. Il faut dire que ces magasins sont tellement grands que l'on peut s'y perdre. On peut y acheter tout ce que l'on veut : du riz, de la viande, du poisson, des légumes, des fruits... On y trouve des centaines de rouleaux de papier toilette de couleurs différentes, des milliers de shampooings, des millions de marques de yaourts, de glaces ou de farines. Il y a tellement à manger que l'on pourrait nourrir tout mon village pendant une année sans manquer de rien. C'est vraiment très pratique. En revanche, il faut beaucoup d'argent. Moi, sur mes terres, je peux manger sans dépenser un centime, simplement en faisant pousser mes patates douces et en élevant mes cochons. Mais les Blancs, eux, ne peuvent rien manger s'ils n'ont pas d'argent.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.213-214

LE TRAVAIL

En France, à Paris, ceux qui n'ont pas de métier doivent vivre dans un endroit qui s'appelle le métro. Voilà pourquoi les hommes blancs courent : parce qu'ils ont peur d'habiter sous terre ! Ils pensent qu'il ne faut pas perdre de temps à discuter parce qu'ils risquent d'arriver en retard et d'être licenciés par leur patron. Les Blancs courent du matin au soir pour gagner de l'argent. Ils savent que l'argent a des jambes et qu'il galope vite. Alors ils marchent à toute vitesse pour en attraper le plus possible.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.226

L'ARGENT

Chez les Blancs, tout est argent. Sans argent, les hommes blancs ne sont rien. C'est pour cette raison qu'ils courent du matin au soir. Ils se dépêchent pour gagner de l'argent. Les maisons, les voitures, même la nourriture et l'eau tombent seulement entre les mains de ceux qui ont les poches pleines. En Papouasie-Nouvelle-Guinée, tout est gratuit... en tout cas, lorsqu'on vit dans un village, comme moi. Sur mes terres, je peux construire ma case avec mes arbres. Je fais pousser mes patates douces, mes salades, mes fruits. J'élève mes cochons. Même si c'est très difficile, je n'ai pas besoin de billets et de pièces pour vivre. Mais les Blancs, eux, en ont toujours besoin, alors ils m'interrogent souvent : *« Est-ce que tu aimes l'argent ? »* Je me demande pourquoi ils me posent une question aussi stupide et je leur réponds inlassablement : *« Un homme reste toujours un homme, qu'il soit blanc ou noir. Nous sommes les mêmes. Si vous aimez quelque chose, nous l'aimerons aussi... Pourquoi serions-nous différents ? »* Bien sûr que j'aime l'argent. Pourquoi pas ? C'est pratique et très utile pour acheter des produits que l'on ne peut pas fabriquer soi-même : du sucre, de l'huile, du savon, des casseroles, des habits... Pour nous, les hommes papous, je crois que les deux choses les plus importantes sont les femmes et l'argent. Souvent, je demande aux Blancs : *« Y a-t-il des hommes qui mettent les billets de banque à la poubelle chez vous ? Non... Alors pourquoi nous, les Papous, jetterions-nous l'argent à la poubelle ? Le fou est-il celui qui le jette ou celui qui le ramasse ? »* Tous les hommes aiment le bruit des billets dans la main et le poids des pièces dans la poche. Lorsque quelqu'un me demande si j'aime l'argent, je crois que c'est parce qu'il veut m'en donner un peu. À chaque fois, je me dis : *« Si je réponds oui, il va m'offrir une poignée de billets ! »* Mais on ne m'en a jamais donné. Je trouve que ce n'est vraiment pas une question intelligente. Les Blancs sont riches, mais ils disent souvent que l'argent ne fait pas le bonheur. S'ils n'aiment pas l'argent, ils n'ont qu'à me le donner !

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.227-228

LES RICHES ET LES PAUVRES

Avant de venir en Europe, je croyais que tous les Blancs étaient très riches, qu'ils avaient tous leur propre voiture, leur avion personnel et même leur train privé... En réalité, j'ai découvert que, partout autour du monde, il y a des riches et des pauvres exactement comme chez moi. Mais moi, je crois qu'au pays des hommes blancs, même les pauvres sont riches. J'en ai déjà parlé un peu plus tôt dans ce livre lorsque j'ai évoqué les agriculteurs. Un jour, j'ai rencontré un éleveur qui possède des poules, des vaches, des cochons, une grande maison, deux tracteurs, trois granges et cinq fusils... mais il m'a confié qu'il n'était pas riche ! C'est à n'y rien comprendre. Il y a des agriculteurs qui ont tellement de terres que, chez moi, les femmes se battraient pour se marier avec eux. Mais chez les Blancs, personne ne veut les épouser parce qu'ils sont soi-disant trop pauvres.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.233

LES SDF

Lorsque j'ai voyagé en Europe et en Amérique, ce qui m'a le plus choqué est que les hommes blancs laissent des hommes et des femmes vivre dans la rue. Qu'il fasse froid, qu'il pleuve ou qu'il neige, ils vivent dans la rue, dehors, sans abri pour se protéger. Je suis désolé de vous dire ça. Je ne critique pas vos façons de faire mais je trouve cela très étonnant. Au cours de mes voyages, je me suis demandé pourquoi les Blancs laissent ainsi les miséreux dehors. J'y ai beaucoup réfléchi et je crois que j'ai compris. En fait, ce sont les professeurs et les parents des enfants qui ont décidé de laisser les plus pauvres dehors. Comme ça, ils peuvent dire à leurs enfants et à leurs élèves : *« Vous voyez les gens qui vivent dehors ? Eh bien, si vous ne travaillez pas bien à l'école, vous finirez comme eux... Si tu n'apprends pas ta leçon, tu dormiras dehors ! »* Je crois qu'ils n'aident pas les gens qui vivent dehors pour qu'ils soient un exemple pour leurs enfants. Chez moi, si on ne va pas à l'école, on peut vivre en faisant pousser son jardin et en construisant soi-même sa maison. Mais chez les hommes blancs, si on ne travaille pas à l'école, on ne trouve pas de travail et on meurt de faim. Les SDF sont donc sacrifiés pour en faire des exemples à ne pas suivre. Je ne vois pas d'autre explication.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.234-235

LE PARTAGE

Les Blancs ne sont pas partageurs. J'ai beaucoup de respect pour les coutumes des Occidentaux et je regrette de devoir dire cela. Chez moi, la compassion est quelque chose de très important. Si quelqu'un n'a pas de nourriture, nous lui en donnons. S'il lui manque un pantalon, nous lui en cédons un. Les Blancs, eux, n'ont aucune pitié et laissent leurs frères dormir dehors. On dirait qu'ils n'ont pas de cœur. La religion des Blancs ne dit-elle pas qu'il faut partager avec les siens ? C'est écrit dans la Bible. Matthieu 22, verset 39 [1] : *« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »* Les missionnaires blancs nous le répètent souvent dans mon village. Ce n'est pas un Papou qui a écrit la Bible. Alors je ne comprends pas pourquoi les Blancs ne respectent pas leur propre dieu. Leurs coutumes ne sont pas très logiques. D'un côté, ils sont très charitables : ils donnent de l'argent pour aider d'autres pays très éloignés lorsqu'il y a des catastrophes comme des tremblements de terre, des tsunamis et des tornades. Je l'ai vu à la télévision. D'un autre côté, ils laissent les gens pauvres de leur propre pays dehors. *« Si tu ne vas pas à l'école, tu finiras comme ça ! »* Je suppose que c'est ce que les parents disent lorsqu'ils passent devant un mendiant qui leur tend la main. Voilà pourquoi ils n'aident pas les pauvres chez eux. C'est pour donner une leçon à leurs enfants.

[1] NDT : Contre toute attente, Mundiya Kepanga est bien capable de citer avec précision ce passage de l'Évangile.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, p.384

EXPLOITATION DES TEXTES : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS / TRAVAIL EN GROUPE

Dans un premier paragraphe argumenté, expliquez quelles inégalités sociales occidentales Mundiya Kepanga met en avant dans ces différents extraits. Citez le texte.

Dans les différents extraits, Mundiya Kepanga met en avant les inégalités de richesse et de traitement des êtres humains. En effet, il est surpris de constater que les Blancs ont du respect pour les chiens au point de leur donner de la bonne nourriture, des habits ou des matelas alors qu'ils laissent des personnes pauvres dormir dehors, dans le froid ou mourir de faim : « Le plus incroyable, c'est que les hommes blancs prennent soin de leurs chiens, mais qu'ils laissent leurs véritables frères et sœurs, d'autres êtres humains, vivre dans la rue. » (l. 3-5 : LE CHIEN, ANCÊTRE DE L'HOMME BLANC). De plus, le Papou explique que les Blancs ne sont rien sans argent car ils ne peuvent pas se nourrir ou avoir une habitation : « Mais les Blancs, eux, ne peuvent rien manger s'ils n'ont pas d'argent. » (l. 15-16 : LES SUPERMARCHÉS). Or, d'après lui, cela est fait exprès, afin que les professeurs et les parents obligent les enfants à travailler « Les SDF sont donc sacrifiés pour en faire des exemples à ne pas suivre. » (l. 15 : LES SDF). Enfin, dans l'extrait « LE PARTAGE », Kepanga met en lumière une contradiction propre aux Occidentaux, capables de venir en aide aux pays lointains lors de catastrophes naturelles mais pas aux pauvres qui sont juste devant leurs yeux, dans leur propre pays.

Dans un second paragraphe argumenté, trouvez les points communs et les différences entre les Occidentaux et les Papous. En quoi le mode de vie des Papous limite-t-il les inégalités sociales dans leur tribu ? Expliquez vos réponses en citant le texte.

Les points communs entre les deux peuples sont qu'il existe des pauvres dans chacune des sociétés : « En réalité, j'ai découvert que, partout autour du monde, il y a des riches et des pauvres exactement comme chez moi. » (l. 3-4 : LES RICHES ET LES PAUVRES).

Les Papous sont différents des Occidentaux car ils ne laissent pas les gens de leur communauté dans le besoin et s'occupent de leurs concitoyens par compassion : « Si quelqu'un n'a pas de nourriture, nous lui en donnons » (l. 3-4 : LE PARTAGE). Cela peut s'expliquer par le fait qu'ils n'aient pas besoin d'argent pour vivre contrairement aux Occidentaux qui n'ont plus de lien avec la Nature et ne cultivent plus les champs : « Moi, sur mes terres, je peux manger sans dépenser un centime, simplement en faisant pousser mes patates douces et en élevant mes cochons » (l. 14-15 : LES SUPERMARCHÉS) ; « En Papouasie-Nouvelle-Guinée, tout est gratuit… en tout cas, lorsqu'on vit dans un village, comme moi. » (l. 4-5 : L'ARGENT). Le mode de vie des Papous limite les inégalités sociales. Ils sont autonomes, jardinent, élèvent leurs cochons afin de manger et sont capables de construire leur propre maison en limitant les échanges d'argent et au moyen de ce qu'ils trouvent sur leurs terres.

Dans un troisième paragraphe, expliquez quels sont les moyens utilisés par Mundiya Kepanga pour faire la critique des inégalités sociales. Citez le texte.

Afin de critiquer les inégalités sociales, on pourrait croire que Mundiya Kepanga fait preuve de fausse naïveté en expliquant que la seule raison pour laquelle l'homme traite mieux les chiens que ses congénères est qu'il considère que son ancêtre est le chien : « Je ne vois qu'une seule explication : les Blancs doivent considérer que leurs ancêtres étaient des chiens. » (l. 9-10 : LE CHIEN, ANCÊTRE DE L'HOMME). Le lecteur ne sait pas si le Papou croit réellement à son explication ou s'il fait preuve d'ironie lorsqu'il dit cela. De plus, Mundiya Kepanga utilise des hyperboles lorsqu'il exagère sur les quantités de produits que l'on peut trouver dans les supermarchés afin de montrer que l'homme consomme beaucoup trop et qu'il pourrait réduire les inégalités en partageant : « On y trouve des centaines de rouleaux de papier toilette de couleurs différentes, des milliers de shampooings, des millions de marques de yaourts, de glaces ou de farines. » (l. 11-12 : LES SUPERMARCHÉS). L'ironie passe également par l'utilisation de la personnification « Ils savent que l'argent a des jambes et qu'il galope vite. » (l. 8-12 : LE TRAVAIL). Ce procédé permet à Mundiya Kepanga de mettre en avant que les Blancs « courent » derrière l'argent pour l'attraper et donc qu'ils ne prennent pas le temps de se soucier des autres. Enfin, le Papou pousse les Blancs à réfléchir à leur propre parole car il leur renvoie ce qu'ils lui ont appris. En effet, les missionnaires lui ont enseigné les versets de la Bible et qu'il devait aimer et aider son prochain or les Occidentaux ne respectent pas leurs propres idées : « Matthieu 22, verset 39 : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Les missionnaires blancs nous le répètent souvent dans mon village. Ce n'est pas un Papou qui a écrit la Bible. Alors je ne comprends pas pourquoi les Blancs ne respectent pas leur propre dieu. » (l. 6-8 : LE PARTAGE).



© Marc Dozier

II- S'INDIGNER DANS UN PAMPHLET

Restif de La Bretonne imagine un singe ayant appris à parler et à écrire en vivant auprès d'hommes. Sa domestication lui permet d'observer la société humaine. Il émet des critiques sur ce qu'il voit, en particulier sur les inégalités sociales, afin d'informer les autres singes de la nature de l'Homme.

Depuis que ma raison est développée, je n'ai encore pu m'accoutumer[1] à voir des pauvres parmi les hommes. Qu'est-ce qu'un pauvre ? C'est un être dénué[2], infiniment au-dessous des insectes et des oiseaux, des souris et des rats. C'est un être isolé qui n'a droit à rien sur la Terre ; qui, privé de richesses sociales, n'a plus celles de la Nature qu'il a sacrifiées originairement pour posséder les premières. Voilà donc cet être dominateur, doué de raison ! Le voilà donc, ce fier animal qui, devenu plus vil[3] que le dernier des animaux, n'a pas la liberté de pêcher sa nourriture dans la rivière qui abonde en poissons, de la chercher dans les forêts et les campagnes ! Le voilà, au milieu des biens dont regorgent ses pareils, qui languit[4] de faim et de misère ! Il ne peut, il n'ose porter la main aux fruits des vignes ou des vergers, pour donner un peu de rafraîchissement à sa bouche altérée[5], à sa poitrine haletante[6] ! [...] Pauvres ! ô fous qui méritez votre sort, levez, levez la main sur vos tyrans ! Assemblez-vous, soutenez-vous, prenez le poisson des rivières, le fruit des vergers, l'herbe des champs et mangez votre suffisance. Mais ne massacrez pas le riche, humiliez-le seulement et l'empêchez de vous affamer ! ... Je crois, mes Frères, que cela ne manquera pas d'arriver quelque jour, car les abus que je vois me paraissent si peu tolérables, qu'il est impossible que des êtres doués de raison les supportent à jamais.

[1] avoir l'habitude de.
[2] dépouillé des choses essentielles.
[3] qui occupe le dernier degré dans la hiérarchie.
[4] ici, meurt de faim.
[5] détériorée.
[6] qui est essoufflée.

Restif de La Bretonne, *Lettre d'un singe aux êtres de son espèce,* 1781.

EXPLOITATION DES TEXTES : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Qui est le narrateur du texte ?
Le narrateur du texte est César-Singe, un singe apprivoisé par les hommes. Il sait écrire et parler.

b. Quelle place le pauvre occupe-t-il dans la hiérarchie des êtres vivants ? Justifiez votre réponse.
Le pauvre est tout en bas de la hiérarchie des êtres vivants comme le suggèrent les passages suivants « infiniment en-dessous des insectes et des oiseaux, des souris et des rats » (l. 3-4) et « devenu plus vil que le dernier des animaux » (l. 8-9). En effet, contrairement aux animaux, il ne sait plus chercher sa nourriture dans la nature et ne faire qu'un avec celle-ci. Il est subordonné à une personne riche et devient impuissant « Le voilà, au milieu des biens dont regorgent ses pareils, qui se languit de faim et de misère ! » (l. 11-12).

c. Quel(s) liens pouvez-vous faire entre les lignes 8 à 14 du texte de Restif de la Bretonne et le passage sur les supermarchés de Mundiya Kepanga ?
Les deux extraits expliquent que l'homme n'est plus en contact avec la nature. Par le passé, tous les hommes cherchaient leur nourriture dans la nature (soit en chassant ou en cueillant, soit en cultivant), or ce n'est plus le cas actuellement puisqu'ils vont dans des supermarchés acheter ce dont ils ont besoin. Restif de la Bretonne suggère que l'homme est inférieur aux animaux qui, eux, ont gardé leur instinct primaire et se nourrissent naturellement : « Le voilà donc, ce fier animal qui, devenu plus vil que le dernier des animaux, n'a pas la liberté de pêcher sa nourriture dans la rivière qui abonde de poissons, de la chercher dans les forêts et les campagnes ! » (l. 8-10). En effet, comme l'explique Mundiya Kepanga, une seule personne cultive pour les autres et vend sa production. Ainsi, l'homme devient dépendant d'un autre car il ne prend plus le temps de cultiver et doit posséder de l'argent afin d'acheter de la nourriture : « Un seul homme jardine pour tous les autres et vend ses produits à toute la communauté » (l. 2-3) et « Mais les Blancs, eux, ne peuvent rien manger s'ils n'ont pas d'argent. » (l. 15-16). Les deux extraits semblent critiquer le manque de réflexion de l'homme, qui, pourtant doué de raison, n'est plus capable de se tourner vers la nature afin d'obtenir ce dont il a besoin pour vivre et s'appauvrit en étant dépendant des autres.

NB/ La vie et les lois de Papouasie-Nouvelle-Guinée sont en partie différentes de celles de la France. Ainsi, un Papou, souhaitant manger, ne peut pas simplement se servir dans la nature car des lois s'y opposent.

QUESTIONS LINGUISTIQUES

d. L. 7-8 : Quel est le sujet du verbe « languit » ? Quelle manipulation avez-vous réalisée afin de trouver la réponse ?
Le sujet de « languit » est le pronom relatif sujet « qui » reprenant « Le voilà » (l.11) qui lui-même reprend « ce fier animal » (l.8). On utilise l'emphase « c'est … que » afin de trouver le sujet : « C'est lui qui languit de faim et de misère ». On peut également dire « C'est ce fier animal qui languit de faim et de misère ».

e. L. 15-19 : Quel est le mode dominant dans ce passage ? Expliquez son utilisation.
Le mode dominant dans ce passage est l'impératif car César-Singe exhorte les pauvres à se rebeller et à se tourner vers la nature pour assouvir leurs besoins. Il ne veut plus qu'ils soient dépendants des riches : « Mais ne massacrez pas le riche, humiliez-le seulement et l'empêchez de vous affamer » (l. 17-19).

III- DÉNONCER DANS UN ROMAN

Lou Bertignac, une adolescente surdouée, doit faire un exposé sur les SDF. Ses recherches changeront son regard sur la société. Elle évoque ici Mouloud, l'un de ses « voisins », sans-abri, qui vient de mourir.

Il y a quelques jours, Mouloud est mort. Depuis dix ans il vivait dehors, dans notre quartier. […] Les élèves le connaissaient bien. Au début, on avait peur de lui. Et puis on s'était habitué. On le saluait. On s'arrêtait pour discuter. Il refusait d'aller dans des foyers parce qu'ils refusaient son chien. Même quand il faisait très froid. Les gens lui donnaient des couvertures, des vêtements, de la nourriture. Il avait ses habitudes au café d'en face, il buvait du vin dans des bouteilles en plastique. Pour Noël, on lui offrait des cadeaux. Mouloud était kabyle[1], il avait les yeux bleus. II était beau. On racontait qu'il avait été ouvrier chez Renault pendant dix ans, et puis un jour sa femme était partie.

Mouloud a eu un malaise, on l'a emmené à l'hôpital, et le lendemain on a su qu'il était mort d'une embolie pulmonaire. Mon père a appris la nouvelle par les propriétaires du café. Là où Mouloud s'était installé, les gens ont commencé à coller des affiches, des lettres, des hommages, et même une photo de lui. Ils ont allumé des bougies et déposé des fleurs. Le vendredi suivant il y a eu un rassemblement, une trentaine de personnes sont venues autour de sa tente qui était restée là, personne n'avait voulu y toucher. Le lendemain *Le Parisien* a publié un article sur Mouloud, avec une photo de son coin transformé en autel.

La dame du bar d'en face a recueilli le chien de Mouloud. Les chiens on peut les prendre chez soi, mais pas les SDF. Moi je me suis dit que si chacun d'entre nous accueillait un sans-abri, si chacun décidait de s'occuper d'une personne, une seule, de l'aider, de l'accompagner, peut-être qu'il y en aurait moins dans la rue. Mon père m'a répondu que ce n'était pas possible. Les choses sont beaucoup plus compliquées qu'il y paraît. *Les choses sont ce qu'elles sont*, et il y en a beaucoup contre lesquelles on ne peut rien. Voilà sans doute ce qu'il faut admettre pour devenir adulte.

On est capable d'envoyer des avions supersoniques et des fusées dans l'espace, d'identifier un criminel à partir d'un cheveu ou d'une minuscule particule de peau, de créer une tomate qui reste trois semaines au réfrigérateur sans prendre une ride, de faire tenir dans une puce microscopique des milliards d'informations. On est capable de laisser mourir les gens dans la rue.

Delphine de Vigan, *No et moi*, © Éditions Jean-Claude Lattès, 2007.

[1] Kabyle : personne habitant la Kabylie, région de l'Algérie.

EXPLOITATION DES TEXTES : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Qui est Mouloud ? Pourquoi vivait-il dans la rue ? Citez le texte.
Mouloud est un sans-abri vivant dans le même quartier que Lou : « Depuis dix ans il vivait dehors, dans notre quartier. » (l. 1-2). Il vit dans la rue car sa femme l'a quitté. Il pourrait se réfugier dans un foyer qui accueille les SDF mais les chiens ne sont pas acceptés. Il devrait donc se séparer de son fidèle compagnon, ce qu'il refuse : « Il refusait d'aller dans des foyers parce qu'ils refusaient son chien. » (l. 3-4).

b. Quelles sont les réactions des habitants après la mort de Mouloud ?
Après la mort de Mouloud, les habitants sont tristes et lui rendent hommage en collant des affiches, des lettres et même une photographie de lui. Ils font une sorte de cérémonie en déposant des fleurs et en allumant des bougies. Puis, un rassemblement a lieu autour de sa tente, restée intacte. Ceci montre que les habitants aimaient beaucoup le sans-abri. Enfin, un journal publie un article sur Mouloud et les différents hommages réalisés, ce qui montre l'impact de sa mort sur le quartier.

c. Que dénonce la narratrice dans les deux derniers paragraphes ? Quels procédés utilise-t-elle ?
La narratrice dénonce l'inaction de la population face à la situation des sans-abris. Elle met en avant qu'il est facile pour les gens de s'occuper d'un animal de compagnie, comme le chien de Mouloud qui sera adopté par « la dame du bar d'en face », mais que personne ne prend chez soi un SDF afin de l'aider. Pour elle, il suffirait que chacun accueille un sans-abri chez soi et s'en occupe pour que le problème soit résolu. Sa réflexion semble a priori naïve, comme celle que pourrait avoir une enfant, cependant son parallèle avec l'animal domestique permet de faire réagir et réfléchir le lecteur. De plus, dans le dernier paragraphe, la narratrice utilise l'ironie du monde actuel en expliquant tout ce que l'homme est capable de faire ou de créer, comme l'identification d' « un criminel à partir d'un cheveu » (l. 27) ou « de faire tenir dans une puce microscopique des milliards d'informations » (l. 29) mais aussi de « laisser mourir les gens dans la rue » (l. 30). Ainsi, le lecteur comprend que même si des prouesses scientifiques sont réalisées quotidiennement, la simple action de réduire les inégalités sociales en ne laissant personne dormir dehors n'est pas une priorité.

d. Quels liens pouvez-vous établir entre ce texte et les extraits suivants d'*Au pays des hommes blancs* de Mundiya Kepanga ? (LES SDF ; LE CHIEN, ANCÊTRE DE L'HOMME BLANC ; LE PARTAGE)
Dans l'extrait « LE CHIEN, ANCÊTRE DE L'HOMME BLANC », Mundiya Kepanga explique que les hommes considèrent davantage leurs chiens que les êtres humains au point de leur acheter des vêtements, de la bonne nourriture, des matelas, … Cela fait écho à ce qu'explique la narratrice de *No et moi* puisque « la dame du bar d'en face » va accueillir chez elle le chien de Mouloud et s'en occuper alors qu'elle ne l'a jamais fait pour le sans-abri. De plus, Mouloud « préfère » vivre dans la rue plutôt que d'aller dans un foyer qui refuse son chien. On peut se demander si cela signifie que le SDF considère son fidèle compagnon comme plus important que lui. Mundiya Kepanga met également en avant que les hommes et les femmes peuvent dormir dehors par n'importe quel temps car personne ne prend soin d'eux « Qu'il fasse froid, qu'il pleuve ou qu'il neige, ils vivent dans la rue, dehors, sans abri pour se protéger » (l. 3-4 LES SDF)). Or, c'est le cas de Mouloud : « Il refusait d'aller dans des foyers parce qu'ils refusaient son chien. Même quand il faisait très froid. » (l. 3-5). Enfin, dans le dernier extrait, Mundiya Kepanga rappelle que les Blancs sont très partageurs puisqu'ils envoient de l'argent pour aider les autres pays mais qu'ils n'aident pas les habitants de leur propre pays. La même idée est dénoncée par Delphine de Vigan dans le dernier paragraphe de *No et moi*. À travers la réflexion de Lou, les multiples créations de l'homme et l'investissement de ce dernier dans les diverses technologies sont mises en lumière. Cependant, la chute de l'extrait met en évidence que même si les hommes sont capables de réaliser « l'impossible », ils sont aussi capables de laisser mourir leurs semblables dans la rue.

QUESTION LINGUISTIQUE

e. Réécrivez la phrase suivante et mettez entre crochets les différentes propositions. Donnez leur nature.

« Le vendredi suivant il y a eu un rassemblement, une trentaine de personnes sont venues autour de sa tente qui était restée là, personne n'avait voulu y toucher. »

« [Le vendredi suivant il y a eu un rassemblement], [une trentaine de personnes sont venues autour de sa tente] [qui était restée là], [personne n'avait voulu y toucher.] »

[Le vendredi suivant il y a eu un rassemblement]
→ proposition indépendante juxtaposée, séparée par une virgule

[une trentaine de personnes sont venues autour de sa tente]
→ proposition principale

[qui était restée là]
→ proposition subordonnée relative introduite par le pronom relatif « qui »

[personne n'avait voulu y toucher.]
→ proposition indépendante juxtaposée, séparée par une virgule



© Marc Dozier



© Marc Dozier



© Marc Dozier

IV- LES SOUS-ENTENDUS DES CHRONIQUES RADIOPHONIQUES

Voici trois chroniques radiophoniques qui portent toutes sur la notion de richesse.

A. Défendons les riches, taxons les pauvres

Les riches font rêver les pauvres et que serait la vie des pauvres s'ils ne pouvaient rêver ? Les riches quelquefois au cinéma se déguisent en pauvres. Ils montrent qu'ils ont bon cœur, que la misère les concerne, que le malheur des autres les intéresse. Ils se griment[1] en clochards, en nécessiteux, ils prennent la démarche lourde de celui qui n'a plus d'espoir. Les riches, contre un contrat en or, sont même capables d'avoir l'indigence[2] photogénique. Parfois aussi, ils participent à des galas de charité toujours en faveur des pauvres, pour qui l'on fait tout et qui n'en ont jamais assez. Notons que les pauvres, ces ingrats[3], ne participent jamais à des galas de charité en faveur des riches !

Le billet de François Morel, chronique du 28 décembre 2012, France Inter, archive INA

[1] se maquillent/se déguisent. [2] la pauvreté. [3] qui ne savent pas être reconnaissants.

France Inter : Le billet de François Morel - Podcast
https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-billet-de-francois-morel/defendons-les-riches-taxons-les-pauvres-5021933

B. Riches pauvres, pauvres riches

En France, si tu veux être riche, il vaut mieux être riche au départ. Voilà. Parce que si tu es pauvre, c'est mal barré. Disons que si tu n'es pas riche au départ, il faut avoir des amis riches et leur faire croire que tu l'es, comme ça ils te prennent pour l'un d'entre eux et du coup ils t'aident, parce que c'est connu, on ne prête qu'aux riches. J'en ai parlé avec un ami qui est un ancien pauvre, et pour autant pas un nouveau riche, et je lui ai dit : « c'est fou parce que j'ai l'impression que les pauvres, en fait, sont beaucoup plus généreux que les riches ». Et il m'a dit : « bah dis-donc, ça c'est bien une phrase de riche ».

Olivia Moore, chronique du 23 décembre 2016, Europe 1

Europe 1 : Chronique Olivia Moore - Podcast
https://www.youtube.com/watch?v=UY--RA-vwBg

C. Quand on n'est rien, on peut avoir tout !

C'est pas parce qu'on a tout qu'on est quelque chose. Beaucoup de gens ont le cœur bien plus grand que leur compte en banque. Et puis il y a « réussir sa vie » et « réussir dans la vie ». Je connais des gens qui ont tout mais qui ont l'impression de n'avoir rien car ils sont seuls. Je connais des gens pauvres qui sont riches de l'amour qu'ils donnent autour d'eux. Et il y a des gens qui ont tout et qui n'aiment rien, et d'autres qui n'ont rien mais qui donneraient tout. [...] Il ne faut pas confondre l'être et l'avoir. Vaut-il mieux « avoir » sans « être » ou « être » sans « avoir » ?

Anne Roumanoff, chronique du 3 juillet 2017, Europe 1

Europe 1 : Chronique Olivia Moore - Podcast
https://www.youtube.com/watch?v=nsOWF4CB9Kc

EXPLOITATION DES TEXTES : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Que dénoncent ces trois chroniques ?
Ces trois chroniques dénoncent les inégalités sociales et en particulier le fait que seuls les riches peuvent s'enrichir.

b. Quels procédés sont utilisés afin de faire réfléchir l'auditeur ?
Dans sa chronique, Anne Roumanoff utilise le jeu sur les mots afin de faire réfléchir l'auditeur. La tournure de ses phrases peut embrouiller celui qui l'écoute. Cela l'oblige à réécouter et à ré-examiner ce qui a été dit comme lorsqu'elle parle de « réussir sa vie » et de « réussir dans la vie » ou encore « Et il y a des gens qui ont tout et qui n'aiment rien, et d'autres qui n'ont rien mais qui donneraient tout ». Cette construction proche du parallélisme permet de critiquer les inégalités sociales tout en plaisantant. Enfin, sa dernière phrase interroge l'homme et ses valeurs, ce qui le pousse à repenser sa vision du monde et sa vision de lui-même « Vaut-il mieux « avoir » sans « être » ou « être » sans « avoir » ? ». De son côté François Morel utilise l'ironie afin de montrer l'absurdité de la représentation des pauvres au cinéma : ce sont des riches payés de manière indécente qui jouent le rôle des pauvres et qui en tirent toute la gloire : « Les riches, contre un contrat en or, sont même capables d'avoir l'indigence photogénique ». L'humoriste va jusqu'à « insulter » (pour se moquer) les pauvres en les traitant d' « ingrats » car ils ne font rien pour les riches. Cette antiphrase a pour but de choquer l'auditeur. Enfin, Olivia Moore utilise également l'ironie qui permet à l'auditeur de réfléchir sur la notion de générosité quand elle dit que les pauvres sont plus généreux que les riches, ce à quoi son ami lui répond que seuls les riches peuvent dire cette phrase.

ÉCRIT D'IMAGINATION

À votre tour, rédigez une chronique afin de dénoncer une situation de la vie quotidienne qui vous choque. Afin d'enrichir votre texte, réutilisez les différents procédés employés par les auteurs des textes étudiés.

Critères de réussite

- utilisation de l'ironie, de l'antiphrase, de la périphrase, des jeux de mots ou de sonorités
- utilisation de la première personne pour donner son opinion
- utilisation du présent de l'indicatif, du passé composé ou du futur
- court paragraphe écrit avec des phrases simples
- une phrase d'accroche qui donne directement le sujet de la chronique
- une chute
- utilisation de la ponctuation afin de respirer, de laisser du suspens, de jouer sur le rythme
- les répétitions ne sont pas interdites, au contraire.

V- UNE IMAGE VAUT PLUS QU'UN MOT

SKID ROBOT

SkidRobotestungraffeuraméricaincélèbrepouravoirpeintsurlesmursdeLosAngeleslesrêves d'un avenir meilleur des sans-abris qu'il rencontre.



© Skid Robot

Skid Robot, J.W, Los Angeles, 2015

CAMPAGNE 2015 DE L'ASSOCIATION AURORE

Créée en 1871, l'association Aurore accueille et accompagne vers l'autonomie des personnes en situation de précarité ou d'exclusion via l'hébergement, les soins, l'insertion sociale et professionnelle. Voici comment sont présentés dans le communiqué de presse d'alors les objectifs de la campagne de sensibilisation de 2015, dont la création a été offerte à l'association par Rémi Noël.

A travers cette campagne, l'association Aurore, acteur historique de la lutte contre l'exclusion et la précarité, veut sensibiliser l'opinion publique sur cette grande cause, rappeler que la solidarité est l'affaire de tous et que pour réduire le nombre de personnes à la rue, c'est d'abord la crise du logement qu'il faut résoudre. […]
« Ayons l'élégance d'aider ceux qui n'ont rien » : Aurore a choisi de communiquer auprès du grand public, par le biais de l'affichage urbain libre, sur les conditions de vie des personnes sans abri. L'ambition de l'association est de débanaliser le phénomène en rappelant l'humanité des personnes à la rue, et en jouant du contraste entre l'univers du luxe et de la mode et celui de la rue. [...]
Trois hommes, Jean Paul Galère, Yves Sans Logement et Christian Dehors, incarnent métaphoriquement cette campagne de communication, qui interpelle l'opinion sans injonction : capitalisant sur la notoriété de trois marques de luxe détournées avec humour, le message – « Ayons l'élégance d'aider ceux qui n'ont rien » – ne cherche pas la culpabilité, mais la reconnaissance. [...]
Les trois affiches visent à attirer l'attention, en créant la surprise par le décalage ainsi obtenu, sur ceux qu'on ne voit plus, les voyant tous les jours – et acceptant ainsi, de fait, l'inacceptable : que des personnes puissent vivre dans la rue.

© Association Aurore

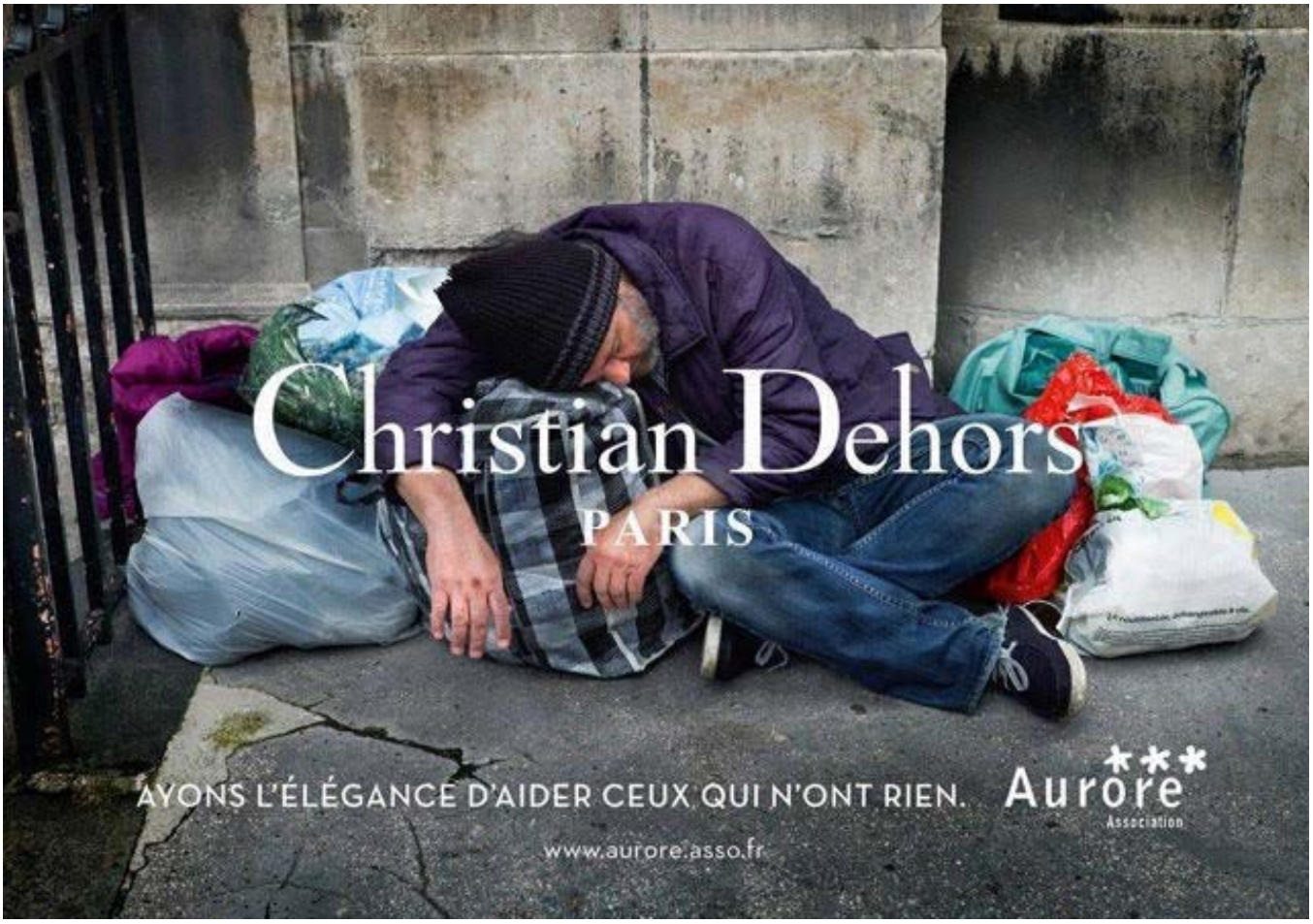
L'association Aurore souligne que le propos n'était pas de stigmatiser les marques de luxe ni leurs clients, mais, en jouant sur le mot « élégance », d'interpeller les passants sur cette forme d'élégance morale qu'est l'attention aux plus démunis, quand généralement on passe devant ceux qui sont couchés par terre sans même les regarder. Elle rappelle qu'aucune des trois marques n'avait réagi négativement à ces affiches.



© Association Aurore



© Association Aurore



© Association Aurore

EXPLOITATION DES DOCUMENTS : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

ANALYSE D'IMAGE / QUESTIONS

a. Les affiches de l'association Aurore illustrent-elles le texte de Delphine de Vigan, *No et moi* ? Vous développerez votre réponse en vous appuyant sur deux arguments. Chaque argument doit être justifié par une citation du texte.
Les affiches de l'association Aurore illustrent le texte de Delphine de Vigan car nous pouvons observer deux hommes qui vivent dans la rue. Or, *No et moi* traite du sujet des SDF et l'extrait étudié fait mention de l'un d'eux, Mouloud, vivant dans les rues du quartier de Lou : « Il y a quelques jours, Mouloud est mort. Depuis dix ans il vivait dehors, dans notre quartier. » (l. 1-2). On voit que ces personnes possèdent peu de biens (quelques vêtements ou sacs plastiques). De son côté, l'autrice met aussi cet élément en avant lorsqu'elle précise que les habitants du quartier donnaient des habits ou de la nourriture : « Les gens lui donnaient des couvertures, des vêtements, de la nourriture » (l. 5).

b. Quel lien pouvez-vous établir entre le graff de Skid Robot et la chronique A de François Morel ?
Dans sa chronique François Morel explique que les riches font rêver les pauvres et que le rêve est le seul « bien » qui leur reste. Or, Skid Robot fait des graffs représentant les rêves des SDF. Ils imaginent leur avenir et ce qu'ils aimeraient avoir.

c. Que dénonce chaque image ? Quels procédés les artistes utilisent-ils afin d'attirer le regard du spectateur ?
Les trois affiches de l'association Aurore dénoncent le fait que nous laissons des gens pauvres dormir dehors alors qu'à côté il existe des personnes dépensant énormément d'argent dans les marques de luxe. Nous comprenons cela grâce à l'utilisation du nom de personnalités du monde du luxe « Jean Paul Gaultier », « Yves Saint Laurent » et « Christian Dior ». Même s'ils sont détournés, sous l'effet de la paronomase, les noms de ces grands couturiers et la typographie reprise aux marques permettent aux spectateurs d'être attirés par ces affiches. En effet, chaque fois, le prénom du SDF est celui d'un créateur et le nom de famille, calqué sur celui de la marque (« Gaultier » devient « Galère », « Saint Laurent » devient « Sans Logement », et « Dior » devient « Dehors ») identifie clairement le problème de la personne sans-abri.
Le graff de Skid Robot souligne le fait que les SDF sont des personnes comme les autres, qui ont elles aussi des rêves et des envies, et qu'il ne faut pas délaisser car elles ont besoin d'aide. Sa méthode (dessiner sur les murs en grandeur nature) permet aux passants de s'imaginer à la place du sans-abri et de prendre conscience de sa condition. En effet, voir que le seul rêve de quelqu'un est d'avoir un lit, d'être au chaud dans une maison, nous fait comprendre que tout le monde n'a pas cette chance.

ÉCRIT D'INVENTION

En vous aidant de l'image de Skid Robot, imaginez qu'un SDF vous raconte ses rêves afin que vous puissiez les dessiner.

Critères de réussite

- utilisation de la première personne
- utilisation du conditionnel
- mention de rêves simples qu'une personne ne possédant plus rien pourrait avoir
- utilisation des expansions du nom afin de pouvoir représenter le dessin de manière fidèle
- ressentis, émotions du SDF face à la réalisation de ses rêves.

VI- L'IRONIE D'UNE FABLE

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR

L'usage[1] seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène[2] là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux[3].
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.
Ce malheureux attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie ;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit[4]
Que d'y ruminer[5] jour et nuit,
Et rendre sa chevance[6] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât[7]
À l'endroit où gisait[8] cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur[9] le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare, un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
« C'est mon trésor que l'on m'a pris.
- Votre trésor ? où pris ? - Tout joignant[10] cette pierre.
- Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
- À toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchais jamais. - Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent :
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

Jean de La Fontaine, *Fables*, IV, 20, 1668.

[1] fait d'utiliser son argent. [2] philosophe grec vivant dans la pauvreté. [3] pauvre.
[4] plaisir, amusement. [5] penser sans arrêt. [6] bien possédé, richesse. [7] pensât. [8] reposait.
[9] celui qui creuse les fosses dans un cimetière. [10] à côté de.

EXPLOITATION DES TEXTES : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

a. Qu'arrive-t-il à l'avare ? Quelle est sa réaction ? Citez le texte.
L'avare se fait voler le trésor (l'argent) qu'il avait caché dans un trou car à force de faire la ronde autour, quelqu'un l'a vu : « Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit, Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire. » (v. 19-20). Après la perte de son trésor l'homme est désespéré : « Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire, Il se tourmente, il se déchire. » (v. 22-23).

b. Où se situe la morale de ce texte ? Expliquez-la avec vos propres mots.
La morale de ce texte se situe au début : « L'usage seulement fait la possession. » (v. 1). Cela signifie que l'on ne possède une chose qu'à condition de s'en servir.

c. Expliquez pourquoi le dialogue avec le passant est ironique. Quel est l'effet produit ?
Le dialogue avec le passant est ironique car l'avare lui explique qu'il ne se servait pas de cet argent mais qu'il est quand même triste de l'avoir perdu. Alors le passant, qui ne comprend pas l'utilité d'avoir un trésor caché si l'on ne s'en sert pas, lui répond qu'il n'a qu'à mettre une pierre à la place car cela ne changera rien pour lui. Ainsi, le passant devient le double du fabuliste qui dénonce le fait que l'avarice gâche la vie du personnage. Cela tourne en ridicule l'avare et permet au lecteur de réfléchir à sa propre situation.

d. Quel lien pouvez-vous établir entre cette fable, la chronique radiophonique d'Anne Roumanoff et l'extrait sur l'argent de Mundiya Kepanga ?
Dans sa chronique radiophonique, Anne Roumanoff explique que certaines personnes sont riches mais ne se sentent pas heureuses car elles sont seules alors que d'autres sont pauvres mais ne le ressentent pas car elles possèdent l'amour. On peut mettre en lien cette idée avec ce qu'explique Jean de La Fontaine dans sa fable « L'Avare qui a perdu son trésor » puisqu'il représente un avare ayant un trésor caché loin de chez lui. Il refuse de dépenser son argent, c'est pourquoi l'homme vit tel un miséreux. Ainsi, cela ne fait pas son bonheur. De plus, lorsqu'il se fait voler son trésor, il devient malheureux. Ce passage peut également être mis en lien avec l'extrait sur l'argent de Mundiya Kepanga. Le Papou fait référence à l'adage « l'argent ne fait pas le bonheur ». Il explique que les Blancs lui répètent cette phrase mais que lui ne comprend pas car cela pourrait faire son bonheur. Alors que Anne Roumanoff et La Fontaine évoquent deux personnes qui sont malheureuses malgré les biens qu'elles possèdent, Mundiya Kepanga, lui, qui est pauvre, dit que sa vie s'en trouverait améliorée s'il avait plus d'argent.

ÉCRIT DE RÉFLEXION

Pensez-vous que l'utilisation des affiches est la meilleure méthode pour dénoncer les inégalités sociales ?
L'élève doit donner son avis de manière précise, en utilisant les différents textes et images étudiés en classe ou à la maison. Deux plans s'offrent à lui : dire que c'est la meilleure méthode en donnant trois éléments de réponses avec arguments et exemples ; ou dire que c'est une méthode mais que d'autres peuvent être utilisées selon les personnes que l'on veut sensibiliser, comme la fable ou le roman (pour l'écrit) ou la chronique radiophonique (pour l'oral).

VII- SUJET DNB

– Lily, Pierre Perret
Paroles et musique : Pierre Perret (1977)
Les paroles de la chanson figurent sur de nombreux sites dont celui de l'Académie de Poitiers.

– Campagne « Hearts » de Benetton pour le printemps-été 1996, par Oliviero Toscani.
On peut trouver cette affiche sur différents sites. Celui de Pubenstock permet un affichage plein écran si on souhaite l'exploiter en classe.

QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Première partie (40 points)

COMPRÉHENSION ET INTERPRÉTATION (16 POINTS)

1. Qui est Lily ? Vous citerez les éléments qui présentent le personnage dans les vers 1 à 5. (2 points)
Lily est une jolie jeune fille qui émigre des Somalies (Afrique). « Elle arrivait des Somalies Lily /Dans un bateau plein d'émigrés » (v. 2-3).

2.a. Quelles sont les trois valeurs évoquant la République française que Lily s'attend à trouver à son arrivée ? Citez un mot pour chaque valeur. (1,5 point)
Les valeurs de la République française sont l'égalité, la liberté et la fraternité « égaux » (v. 6), « la liberté » (v. 11) et « fraternité » (v. 12).

b. A votre avis, Lily les a-t-elle trouvées ? Expliquez (2 points)
Lily ne les a pas trouvées car l'auteur utilise l'imparfait et le verbe modalisateur « croyait » (v. 6) afin d'expliquer ce à quoi elle pensait en émigrant. De plus, l'utilisation de la conjonction de coordination « Mais » (v. 8) suggère qu'il y a un renversement de situation et qu'elle n'obtient pas ce qu'elle était venue chercher en France. Cependant, elle trouvera cela aux États-Unis en rencontrant Angela Davis.

3. Quels sont les trois éléments qui permettent d'identifier ce texte comme un texte poétique ? (1,5 point)
Les trois éléments qui permettent d'identifier ce texte comme poétique sont les strophes, les rimes et les majuscules en début de vers.

4. Vers 4 et 5 : « Qui venaient tous de leur plein gré/ Vider les poubelles à Paris » : que semblent dire ces deux vers ? Que veut dire l'auteur en réalité ? (2 points)
Ils semblent dire que les personnes qui émigrent ont choisi de venir à Paris vider les poubelles. En fait, l'auteur veut dire qu'elles viennent chercher une vie meilleure et que vider les poubelles n'est pas un choix. C'est une antiphrase.

5. Selon vous, que dénonce cette chanson ? Vous développerez votre réponse en citant le texte. (2 points)
Cette chanson dénonce le racisme rencontré par Lily lors de son arrivée en France puis aux États-Unis. En effet, la métaphore musicale expliquant qu'« Il faut deux noires pour une blanche » (v. 9) met en lumière qu'une personne noire n'est pas considérée comme l'égale d'une personne blanche. De plus, elle est rejetée à deux reprises : dans un hôtel « Qu'on ne recevait que des Blancs » (v. 15) et dans une famille « Ne sommes pas racistes pour deux sous/ Mais on veut pas de ça chez nous » (v. 29-30).

6.a. Selon Angela Davis, quel est l'intérêt de s'unir ? Quelle image l'auteur utilise-t-il pour évoquer cela ? (vers 31 à 45). (2 points)
Selon Angela Davis, l'intérêt de s'unir est d'avoir moins peur de l'autre. L'auteur utilise l'image des loups guettant le trappeur.

b. De quelle action contre la discrimination Lily est-elle témoin ? (1 point)
Lily est témoin de l'incendie d'autobus interdits aux gens de couleur.

7. En quoi les vers 46 à 49 sont-ils différents du reste du texte ? Quel message portent-ils ? (2 points)
Les vers 46 à 49 sont différents du reste du texte car ils sont écrits au futur et envisagent avec confiance un avenir meilleur où Lily trouvera un mari et aura un enfant qui « Aura la couleur de l'amour/ Contre laquelle on ne peut rien » (v. 48-49). Pierre Perret croit à la force de l'amour car si le racisme existe, tous les individus en revanche ne sont pas racistes.

GRAMMAIRE ET COMPÉTENCES LINGUISTIQUES (8 POINTS)

8. Quels sont les deux niveaux de langue employés dans ce texte ? Donnez au moins deux exemples pour chacun d'eux. (4 points)
Les deux niveaux de langue employés dans ce texte sont le langage courant « guettent » (v. 29), « quotidien » (v. 36) et le langage familier « gugus » (v. 33), « foutent » (v. 34).

9. Quelle est la nature des groupes « qui venaient tous leur plein gré » (v. 4) et « de couleur » (v. 19) ? De quels noms sont-ils les expansions ? (4 points)
Le groupe « qui venaient tous de leur plein gré » est une proposition subordonnée relative, expansion du nom « émigrés ». Le groupe « de couleur » est un groupe prépositionnel, expansion de « ses frères ».

RÉÉCRITURE (10 POINTS)

Réécrivez ce passage en remplaçant « Lily » par « Lily et sa sœur » et en faisant toutes les modifications qui s'imposent.

« Mais dans un meeting à Memphis Lily
Elle a vu Angela Davis Lily
Qui lui dit viens ma petite sœur
En s'unissant on a moins peur »

« Mais dans un meeting à Memphis Lily et sa sœur
Elles ont vu Angela Davis Lily et sa sœur
Qui leur dit venez mes petites sœurs
En s'unissant on a moins peur »

ANALYSE DE L'IMAGE (6 POINTS)

Quel lien établissez-vous entre la chanson de Pierre Perret et l'affiche de Oliviero Toscani ? (vous citerez deux réponses)
Cette affiche est une publicité pour la marque Benetton qui représente sur fond blanc trois cœurs semblables de même couleur. Sur chacun d'eux, est inscrit en anglais le nom d'une couleur : blanc sur celui de gauche, noir sur celui du milieu et jaune sur celui de droite, renvoyant à la couleur de peau d'un individu. La chanson et l'affiche dénoncent toutes les deux le racisme. Pierre Perret s'élève contre le préjugé raciste « Il faut deux noires pour une blanche » (v. 9) et montre la force de l'amour contre la discrimination lorsqu'il dit « Et l'enfant qui naîtra un jour / Aura la couleur de l'amour / Contre laquelle on ne peut rien » (v. 47-49). Oliviero Toscani le rejoint dans cette dénonciation en suggérant que ce n'est pas la couleur de la peau qui fait ou non l'être humain.

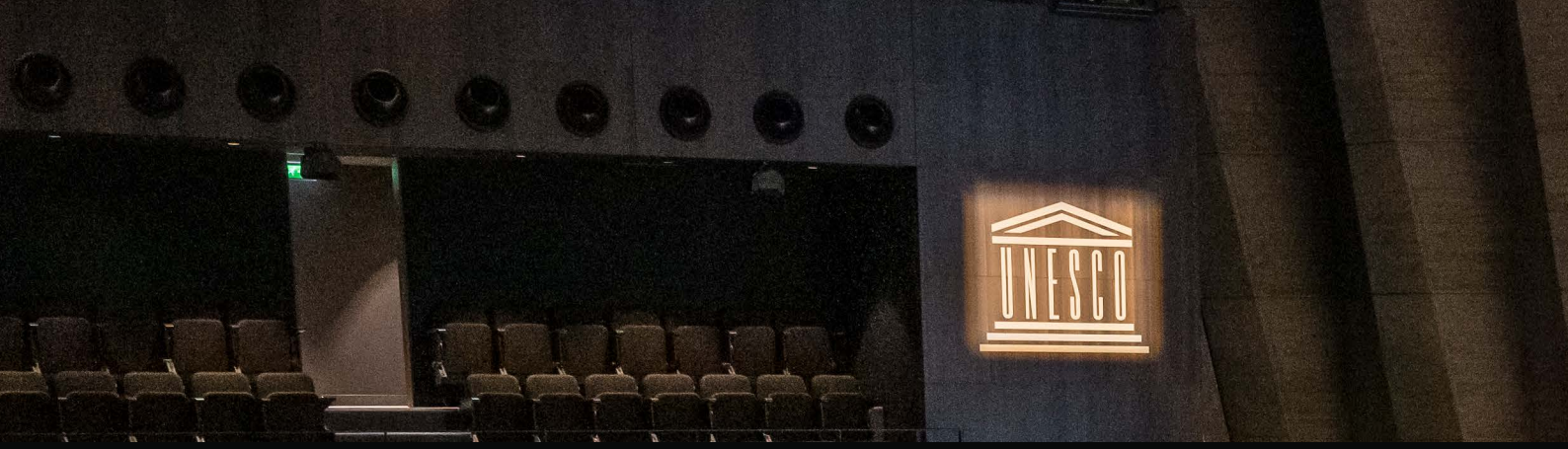
Deuxième partie : dictée sur 10 points

« Chaque visage est un miracle » de Tahar Ben Jelloun, XX^{e} siècle

Le poème de Tahar Ben Jelloun figure entre autres sur le site de l'Académie de Besançon.

Extrait pour la dictée :
« Un enfant noir, à la peau noire, aux yeux noirs » … « La vie est justement ce miracle. »

On pourra aménager le texte de cette dictée en proposant un texte à trous où l'élève aura à écrire les mots manquants lorsqu'il les entendra lors de la dictée.



II - LYCÉE

56 Les pouvoirs de la parole
Niveau première HLP

68 Les représentations du monde
Niveau première HLP





THÈME

LES POUVOIRS DE LA PAROLE

Dans le chapitre « L'autorité de la parole », on définit l'autorité. Terme provenant du latin auctoritas, il renvoie à la force, au poids de la parole. Les trois critères essentiels sont la légitimité, l'acceptation et la hiérarchie. On peut alors s'appuyer sur ce corpus et se poser les questions suivantes : l'autorité de la parole peut-elle se partager ou se transmettre ? Est-elle alors aussi forte que celle d'une parole directe ?

OBJECTIFS

Rappelons d'abord le texte du BO pour le programme du semestre 1 sur les pouvoirs de la parole.

Les formes d'autorité associées à l'exercice de la parole constituent le deuxième axe de ce thème.
En Grèce ancienne, le poète invoquant la Muse apparaît comme premier maître de vérité et garant de la mémoire.
Sont également étudiées les autres formes de la parole autorisée qui se sont développées dans la période de référence : parole politique, religieuse, savante, didactique...
L'attention est portée sur la façon dont chacune établit et manifeste la forme d'autorité qu'elle revendique, sur les principes et les valeurs qu'elle invoque pour ce faire, et sur les stratégies qu'elle privilégie.
Au-delà du cadre antique, médiéval et classique, cette étude peut se prolonger dans une réflexion sur les règles auxquelles est soumise la parole publique sous ses diverses formes, sur les codes sociaux qui régissent les différentes sortes de communication, et sur les rapports entre la parole et l'action.

TEXTES

Grâce au corpus proposé ci-dessous, nous allons pouvoir observer comment Mundiya rend sa parole publique alors même qu'il ne maîtrise ni l'écriture ni la langue de ses interlocuteurs et qu'il répond à des codes différents des leurs. Cette particularité renforce-t-elle l'autorité de sa parole ou la met-elle en péril ?

Extrait n°1 : la préface de Marc Dozier pages 7-8 et 29

Bien qu'il m'en coûte de voler à Mundiya les premiers mots de son livre, il me semble indispensable d'apporter quelques clefs à ce récit en guise de préambule, afin que chacun puisse en saisir la dimension. Contrairement aux héros des *Lettres persanes*[1] ou du *Papalagui*[2], Mundiya Kepanga est un véritable être de chair et de sang. Un Papou des Hautes-Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée, originaire de la tribu des Hulis et du village de Kobe Tumbiali, non loin de Tari à l'ouest du pays. Malgré une évidente parenté symbolique, Usbek et Rica, les deux Perses, ainsi que Touiavii le Samoan, ne sont que des personnages de papier, inventés afin de faire passer en leur temps les critiques sociales et politiques de leurs créateurs. Avec beaucoup moins d'ambition, Mundiya Kepanga pose, quant à lui, un regard authentique et sincère sur le monde et la société occidentale en particulier.

C'est avec un plaisir non dissimulé que je me suis fait le nègre d'un Papou et que j'ai mis ma plume au service des siennes. J'ai coutume de dire que le charismatique chef traditionnel est devenu ma « muse » au fil des décennies. Loin d'être une simple figure de style, l'image ne manque pas d'une certaine vérité. Au photographe et documentariste que je suis, Mundiya a inspiré nombre de mes livres et a été le personnage principal de la plupart de mes films. Comme peu d'autres, nos deux destins ont été scellés en une étonnante destinée commune. Sans moi, Mundiya n'aurait probablement jamais quitté son village isolé des Hautes-Terres de Papouasie. Et, sans lui, je n'aurais jamais vécu autant d'aventures prodigieuses. Aucune péripétie n'aurait été possible à l'un sans l'autre.

[…]

Au fil des films et des années, Mundiya a rencontré de nombreuses personnalités afin de plaider la cause des forêts primaires : Irina Bokova, la directrice de l'Unesco, le prince Albert II de Monaco ou le pape François à l'occasion d'une audience privée au Vatican.

Pour couronner son engagement en faveur de l'environnement, l'université Le Havre Normandie lui a décerné le 17 juin 2024 le titre de docteur *honoris causa*. Une distinction remise à d'illustres personnalités avant lui telles qu'Indira Gandhi, Mikhaïl Gorbatchev et Albert Ier, le roi des Belges. « *Une cérémonie de doctorat* honoris causa, *c'est mettre à l'honneur quelqu'un qui a rendu des services éminents à la France* », a rappelé Pedro Lages Dos Santos, le président de l'université, à l'ouverture de la cérémonie. « *Mundiya Kepanga a décidé de vouer sa vie à la préservation des forêts et c'est à ce titre qu'il mérite d'être gratifié.* » Considéré comme l'une des plus prestigieuses distinctions décernées par les universités françaises, ce titre de docteur a particulièrement ému Mundiya Kepanga, car il restera probablement son unique diplôme et constitue très certainement le premier titre de docteur *honoris causa* décerné à un citoyen papou « *ne sachant ni lire ni écrire* », comme il a pris soin de le préciser dans son discours de remerciement.

[1] Récit épistolaire satirique rédigé par Montesquieu au XVIIIe siècle.

[2] Fable écrite par Erich Scheurmann en 1920 et présentée comme un recueil d'observations d'un chef des îles Samoa.



© Marc Dozier

Extrait n°2 : « Le début de mon livre » pages 57 à 59

C'est vous, les Blancs, qui avez inventé les livres. Moi, je ne sais ni lire ni écrire et je dois avouer que je n'ai pas rédigé le texte que vous êtes en train de lire. C'est un de mes amis français, Marc Dozier, qui écrit ces lignes à ma place. Je me contente de lui parler et il retranscrit mes paroles sur son ordinateur. Je n'ai aucune idée de la façon dont on fabrique un livre, mais nos ancêtres nous ont appris qu'il faut toujours tout essayer. Alors j'ai suivi leurs conseils et décidé de vous raconter mon histoire. Honnêtement, ce n'est pas facile : c'est vraiment long et ennuyeux d'écrire un livre, mais j'espère qu'il vous plaira.

Je m'appelle Mundiya Kepanga et je suis un Papou de la tribu des Hulis. Je suis né en Papouasie-Nouvelle-Guinée, une île qui se trouve au nord de l'Australie. C'est aussi vous, les Blancs, qui avez inventé les cartes, alors vous pouvez regarder dans vos atlas pour découvrir où se situe mon pays. Vous verrez, la Papouasie-Nouvelle-Guinée se trouve tout en bas à droite dans l'océan Pacifique. Je viens de très loin, mais j'ai eu la chance de voyager à de nombreuses reprises en Europe et en Amérique. Du nord au sud et d'est en ouest. En voiture, en train, en avion et à pied. J'ai exploré la France, l'Angleterre, la Suisse, la Belgique, le Luxembourg, l'Autriche, l'Égypte, le Maroc, le Cambodge et le Brésil. J'ai aussi traversé les États-Unis, visité New York et beaucoup d'autres villes dont je ne me souviens plus du nom. J'ai rencontré des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants et de chiens. Partout où je suis allé, j'ai été bien accueilli et j'ai remarqué que les Blancs sont extrêmement curieux. Pourquoi me posent-ils toujours des questions ? Je n'en ai aucune idée ! Je ne suis ni un professeur, ni un scientifique, ni un roi, ni un grand chef. Je ne suis jamais allé à l'école. Chez moi, on dit même que je suis un sauvage. Je ne suis qu'un simple agriculteur qui vit dans une case avec ses cochons. Je suis un primitif[1] et je n'ai rien à apprendre aux Blancs. Ce sont eux qui savent tout.

Pourtant, dans chaque pays où je me suis rendu, tous les hommes, même les chefs, se taisaient lorsque j'ouvrais la bouche. Tout le monde m'écoutait en silence en hochant la tête, comme si mes paroles étaient très importantes. Au cours de mes voyages, j'ai donné de nombreuses conférences. À chaque fois, j'étais en hauteur sur une estrade face au public pour répondre aux questions. C'était impressionnant. Il y avait deux cents, trois cents et parfois même plus de deux mille personnes qui m'écoutaient sans m'interrompre. Celles qui voulaient me poser une question levaient le doigt comme de petits enfants sages. J'avais vraiment l'impression que les Blancs étaient mes élèves et que j'étais leur professeur !

[1] NDT : Les Papous utilisent volontiers, pour se désigner eux-mêmes, le terme péjoratif de *bush kanaka* en pidgin qui peut être traduit par *primitif*.



© Marc Dozier

Extrait n°3 : « La polygamie » pages 148 et 149

Les Blancs me demandent toujours si nous pouvons nous marier avec plusieurs épouses dans mon pays. C'est une véritable obsession pour eux. À chaque fois, je leur explique qu'en Papouasie-Nouvelle-Guinée coexistent huit cents tribus différentes et que chacune a ses propres usages. Dans certaines, les hommes sont polygames alors que dans d'autres, ils sont monogames. En ce qui concerne ma communauté, les Hulis, nous avons le droit de nous marier avec plusieurs femmes. Honnêtement, je ne sais pas pourquoi. Nos ancêtres faisaient ainsi et nous perpétuons cette tradition.

Lorsque je raconte cela en France, les gens réagissent souvent de façon surprenante : certains, surtout les hommes, ont l'air envieux alors que d'autres, souvent les femmes, ont l'air très fâché. En ce qui me concerne, je dois vous avouer que je n'aime pas évoquer ce sujet en public. Je ne voudrais surtout pas que les femmes pensent que je souhaite importer cette coutume en Occident, influencer leur mari et changer votre mode de vie. Chacun doit conserver ses coutumes. Je pense d'ailleurs que la polygamie va disparaître de mon pays car avec l'influence du monde occidental et des réseaux sociaux, aujourd'hui, les femmes de ma tribu ne veulent plus vivre comme autrefois.

Ce que les hommes blancs ne savent pas, c'est qu'être marié à plusieurs femmes n'est pas de tout repos. Cela demande beaucoup d'attention. Il faut prendre soin de contenter toutes nos femmes de façon équitable pour éviter les jalousies. Si je suis marié à trois femmes et que je souhaite offrir une robe à l'une d'entre elles, je devrai offrir une robe aux trois. Sinon, les deux autres seront mécontentes. Mais je ne pourrai pas offrir une robe rouge à l'une, une verte à l'autre et une jaune à la troisième. Il faudra prendre soin d'offrir trois robes parfaitement identiques. Sinon, l'une d'entre elles se plaindra et cela donnera lieu à une scène de ménage !

Les hommes blancs aussi vivent avec plusieurs épouses mais pas en même temps : l'une après l'autre. Ils se marient avec une femme, puis ils divorcent, puis ils se marient avec une nouvelle femme, puis ils divorcent… Finalement, je trouve que cela revient au même. Ce qui me semble très frappant, c'est qu'à l'église, les époux unissent leurs mains, échangent des anneaux, se promettent fidélité et jurent de prendre soin l'un de l'autre et de ne jamais se séparer. Pourtant, ils divorcent très souvent, changent régulièrement de femme ou de mari et ont même des maîtresses ou des amants ! Je ne comprends pas pourquoi les Blancs ont des coutumes qu'ils ne respectent pas eux-mêmes.

EXPLOITATION DES DOCUMENTS

QUESTIONNEMENT PRÉALABLE

Avant la lecture du corpus, on peut partir :

- des connaissances, idées et préjugés des élèves :
  - Que savez-vous sur la Papouasie-Nouvelle-Guinée ? Où se situe-t-elle ?
  - Comment pourrions-nous avoir accès à des connaissances sur ce pays ? Sur ses habitants ?
  - Comment pourrions-nous recueillir le témoignage d'un habitant ?

- de la définition du verbe « témoigner » sur le site du CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales) : https://www.cnrtl.fr/definition/temoigner
Cette définition permet de mettre en évidence la notion de témoin : celui qui détient une certaine connaissance, qui la partage avec honnêteté et qui s'inscrit dans une démarche collective.

Extrait n°1 : La préface de Marc Dozier

QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Qu'est-ce qui fait de Mundiya Kepanga un témoin de la culture papoue ?
- Il est « un véritable être de chair et de sang » et non un personnage de fiction. Son origine géographique et culturelle nous est d'ailleurs clairement donnée dans les lignes 4 et 5.
- Il porte « un regard authentique et sincère sur le monde et la société occidentale en particulier » : on retrouve une démarche honnête et intègre avec un souci de vérité.
- Il a également un statut de « chef traditionnel », ce qui instaure un rapport hiérarchique intéressant.
- Enfin, il est témoin car son discours peut éclairer et rendre service puisqu'il veut « plaider la cause des forêts primaires et [...] faire résonner son appel à les protéger ».

Qu'est-ce qui fait la particularité de ce témoignage ?
- Celui qui parle en premier est Marc Dozier et non le témoin direct « voler à Mundiya les premiers mots de son livre ». Les connotations péjoratives du verbe « voler » soulignent l'aspect inattendu de cette démarche.
- Celui qui écrit n'est pas Mundiya Kepanga car ce dernier ne sait « ni lire ni écrire » : on a donc entre les mains un livre « écrit » à deux, alliant le témoignage de Mundiya Kepanga et sa traduction/transcription par Marc Dozier.
- On pourrait se dire que tout intermédiaire peut induire une erreur ou une interprétation. Mais on peut apporter plusieurs réponses à cela : « je me suis fait le nègre d'un Papou et [...] j'ai mis ma plume au service des siennes ». Après avoir attiré l'attention des élèves sur l'expression « le nègre d'un Papou » qui joue sur la polysémie du mot « nègre », on montrera l'honnêteté de la démarche. D'une part, Marc Dozier souligne la notion de « service » qui est déterminante. En effet, en tant que « nègre » littéraire, il est seulement la plume. Il rend accessible la pensée de Mundiya Kepanga mais il ne donne pas son avis. Il traduit le plus fidèlement possible, même lorsqu'il n'est pas tout à fait d'accord. D'autre part, c'est un travail qui se fait sur une longue période, plusieurs années, et cela permet au traducteur d'affiner sa perception et sa compréhension du discours. Enfin, la multiplicité des rencontres et des autorités vient également renforcer ce témoignage et le légitimer.

Quelles sont donc les autorités qui viennent légitimer ce témoignage ?
- On remarque dans les paragraphes 3 et 4 que de nombreuses personnalités internationales ont partagé et validé ce travail. On repère des références à des autorités éducatives mondiales, politiques et religieuses : « Irina Bokova, la directrice générale de l'UNESCO, le prince Albert II de Monaco ou le Pape François à l'occasion d'une audience privée au Vatican »
- Mundiya Kepanga a également reçu le titre de docteur *honoris causa*, c'est donc une reconnaissance de son engagement et de son intégrité.
- Cela nous permet de réfléchir à la transmission de l'autorité : cette reconnaissance internationale par des organismes tels que l'UNESCO vient légitimer celle de Mundiya Kepanga lui-même.



© Marc Dozier

AUTEURS EN LIEN AVEC LA PÉRIODE AU PROGRAMME

Montaigne, « Des Cannibales », *Essais*, 1588.
Montaigne relate la visite de trois Indiens à Rouen et montre les limites de l'échange, qui dépend de la compétence du traducteur et de sa connaissance de l'autre. En l'occurrence, Montaigne semble dire que ces conditions ne sont pas réunies.

Je parlay à l'un d'eux fort long temps ; mais j'avois un truchement qui me suyvoit si mal, et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise, que je n'en peus tirer guiere de plaisir.

Livre I Chap. XXXI. « Des Cannibales ».

J'ai parlé à l'un d'entre eux très longtemps ; mais j'avais un interprète qui me suivait si mal, et que sa bêtise empêchait tant de comprendre mes idées, que je ne pus guère en tirer de plaisir.

Texte adapté en français moderne de la collection Étonnants Classiques des éditions Flammarion.

ROGER BACON

Moyen-Âge
1214-1292

[1] À tort.
[2] *Éthique à Nicomaque*, 1, 4, 1096 a.
[3] Les Pères de l'Église, les évêques, les théologiens.
[4] Propositions placées au début d'un raisonnement.
[5] Convaincant.

On appelle *« argument d'autorité »* l'argument qui consiste à invoquer une autorité (scientifique, philosophique...) afin de valider une proposition. Celle-ci n'est pas examinée rationnellement, mais validée telle quelle en raison de son origine. L'argument d'autorité ne relève pas d'une argumentation rationnelle.

L'importance de la méthode
Roger Bacon expose ici trois causes générales de l'erreur. La raison doit nous prémunir contre ces trois causes.

Je dirai qu'il y a trois causes qui font obstacle à ce que devrait être la vision du vrai : les exemples dont l'autorité est fragile ou s'indigne de ce nom ; le poids des habitudes, le gros bon sens des foules sans expérience. Le premier (obstacle) conduit à l'erreur ; le deuxième paralyse ; le troisième rassure indûment[1].

L'autorité ne doit jamais être prise sans examen ni discernement. Aristote lui-même nous incite (à la critique) quand il écrit dans l'*Éthique* : « Vérité et amitié nous sont chères l'une et l'autre, mais c'est pour nous un devoir sacré d'accorder la préférence à la vérité »[2]. [...]

En fait, quand je considère tous les témoignages contre les trois causes de l'erreur, rendus aussi bien par les sages que par les Pères[3], je suis absolument stupéfait de voir que, pour arriver à une même conclusion, tout le monde utilise trois arguments aussi pervers que : « Il y a de cela des exemples », « c'est l'habitude » ou « c'est l'opinion courante, donc c'est ce qu'il faut penser». Car on sait bien qu'avec de telles prémisses[4] on peut aussi bien établir une conclusion que son contraire, et même prouver directement n'importe quoi - chacun sait cela d'expérience, et peut le vérifier sur un cas précis comme sur beaucoup d'autres. D'ailleurs, nous savons tous que, de l'enfance jusqu'à la fin de notre vie, pour un exemple probant[5], vérace et adapté, nos parents, nos maîtres, nos amis et bien d'autres encore nous abreuvent d'un nombre quasi infini d'exemples imparfaits, faux et vides, qui nous causent un tort impossible à dire, tant dans nos études que dans notre vie. Nous savons aussi que nous retenons plus facilement ce que l'habitude nous a inculqué dans notre jeune âge, et plus volontiers ce qui est mauvais, faux et vain, et nous savons que, la plupart du temps, cela nous amène à négliger ce qui est bien, vrai et utile.

Roger Bacon, *Compendium studii theologiae*, 12, traduction de A. de Libera, in *Philosophes et philosophie*, Nathan, 1992, p 239-240.

QUESTIONS

1. Quelles sont les trois causes de l'erreur, selon Roger Bacon ?
2. Pour chacune d'elle, expliquez en quoi elle est un obstacle à la connaissance du vrai.
3. Dessinez une carte mentale qui synthétiserait les réponses aux questions précédentes.
4.Comment la raison peut-elle nous protéger contre ces trois causes de l'erreur ?
5.Expliquez pourquoi le discours rationnel est toujours un discours méthodique.

Textes issus du Manuel HLP 1re, page 103 © Nathan, 2019 - Avec l'aimable autorisation des éditions Nathan.

Extrait n°2 : « Le début de mon livre »

QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Quels sont les deux types de savoirs qui sont opposés dans le deuxième paragraphe ?
- le savoir théorique et livresque
- le savoir empirique
Mundiya Kepanga précise qu'il n'est « jamais allé à l'école », il a voyagé et est « simple agriculteur », à la différence des Blancs qui ont « inventé les livres » et « inventé des cartes », comme si l'on pouvait distinguer l'action de la démarche intellectuelle.

Pourquoi Mundiya Kepanga emploie-t-il le mot « sauvage » pour parler de lui ?
- On a le mot « sauvage » dans cette citation : « Chez moi, on dit même que je suis un sauvage. Je ne suis qu'un simple agriculteur qui vit dans une case avec ses cochons. Je suis un primitif et je n'ai rien à apprendre aux Blancs. C'est eux qui savent tout. »
- Il l'emploie car il se place en opposition avec les Blancs. Selon lui, il ne sait rien alors que les Blancs savent tout. L'utilisation du chiasme - je n'ai rien à apprendre aux Blancs. C'est eux qui savent tout. - amplifie cette opposition.
- Il convient de remarquer le paradoxe, ce ne sont pas les Blancs qui utilisent ce mot, mais les Papous eux-mêmes : « Chez moi »
- Le mot sauvage est alors synonyme d'une vie simple et très modeste. Est sauvage celui qui vit dans la nature, ce qui n'est pas synonyme de barbare. On peut se référer pour cette notion à la définition de Montaigne dans « Des Cannibales » qui distingue les différents sens du mot « sauvage ».

Qu'est-ce qui confère l'autorité à la parole de Mundiya Kepanga ? Qu'est-ce qui symbolise cette autorité ?
- On repère deux éléments essentiels : il sait de quoi il parle et cette autorité est légitime puisqu'elle est reconnue par tous : « tous les hommes, même les chefs, se taisaient lorsque j'ouvrais la bouche. Tout le monde m'écoutait en silence en hochant la tête ». L'unanimité de cet accord entraîne le fait que sa parole fait autorité.
- Elle est symbolisée par l'image plutôt amusante du professeur. Cette métaphore, pour un homme qui n'est jamais allé à l'école, est intéressante. A ce moment précis (les conférences) et sur ce sujet (les différences entre la Papouasie et le monde occidental), c'est bien Mundiya Kepanga qui a la connaissance et le public qui devient « des petits enfants sages ».
- Mundiya Kepanga ne recherche pas cette autorité et ne comprend pas qu'on la lui donne : « Pourquoi me posent-ils toujours des questions ? Je n'en ai aucune idée ! ». Cet étonnement et cette spontanéité témoignent d'une réelle honnêteté dans la démarche car il est évident que cette dernière n'est pas guidée par une quête de gloire personnelle. Ainsi, ce qui confère de l'autorité à la parole de Mundiya Kepanga, c'est l'écoute volontaire et sincère des autres.

Comment transmet-il son témoignage ?
- Il répond aux questions et s'inscrit dans un dialogue. Il en pose donc en retour (comme le prouve la ponctuation) : technique qui fait émerger le savoir (on pourra ensuite faire le lien avec le texte de Platon et la maïeutique).
- Il parle : son discours est oral et traduit ensuite (oralement puis de manière écrite). Il touche ainsi et des auditeurs et des lecteurs.

QUESTION D'INTERPRÉTATION (VERS L'EXERCICE TYPE BAC)

D'après vos réponses, sur quoi repose la légitimité du discours de Mundiya Kepanga ?
La réponse à cet exercice peut être soit nuancée et questionner la notion de légitimité soit développée avec des arguments qui affirmeront cette légitimité. C'est ce dernier choix que nous faisons ici.
- Mundiya Kepanga sait de quoi il parle : « ... je suis un Papou de la tribu des Hulis. Je suis né en Papouasie-Nouvelle-Guinée ».
- Il souligne à plusieurs reprises son honnêteté, et sa modestie semble confirmer ce trait de caractère : « je dois avouer que », « Je me contente de lui parler », « Je n'ai aucune idée de la façon dont on fabrique un livre », « Honnêtement ».
- Son expérience fondée sur les voyages et son sens de l'observation lui permettent de s'adresser à tous les publics : « j'ai eu la chance de voyager à de nombreuses reprises en Europe et en Amérique. (...) Partout où je suis allé, j'ai été bien accueilli et j'ai remarqué que les Blancs sont extrêmement curieux ».
- La relation avec son auditoire semble propice à la transmission : « Il y avait deux cents, trois cents et parfois même plus de deux mille personnes qui m'écoutaient sans m'interrompre ».

PLATON

Antiquité

427-347 av. J.-C.

AUTEUR EN LIEN AVEC LA PÉRIODE AU PROGRAMME

Accoucher de la vérité

Socrate dialogue avec Théétète, un talentueux mathématicien. Il se compare à une sage-femme qui accouche les esprits et fait naître la vérité, grâce au dialogue.

SOCRATE. Mon art d'accoucheur comprend donc toutes les fonctions que remplissent les sages-femmes ; mais il diffère du leur en ce qu'il délivre des hommes et non des femmes et qu'il surveille leurs âmes en travail et non leurs corps. Mais le principal avantage de mon art, c'est qu'il rend capable de discerner à coup sûr si l'esprit du jeune homme enfante une chimère[1] et une fausseté, ou un fruit réel et vrai. [...]

Si je me suis ainsi étendu là-dessus, excellent Théétète, c'est que je soupçonne, comme tu t'en doutes toi-même, que ton âme est grosse[2] et que tu es en travail d'enfantement. Confie-toi donc à moi comme au fils d'une accoucheuse qui est accoucheur lui aussi, et quand je te poserai des questions, applique-toi à y répondre de ton mieux. Et si, en examinant telle ou telle des choses que tu diras, je juge que ce n'est qu'un fantôme sans réalité, et qu'alors je te l'arrache et la rejette, ne te chagrine pas comme le font au sujet de leurs enfants les femmes qui sont mères pour la première fois. J'en ai vu plusieurs, mon admirable ami, tellement fâchés contre moi qu'ils étaient véritablement prêts à me mordre, pour leur avoir ôté quelque opinion extravagante. Ils ne croient pas que c'est par bienveillance que je le fais. Ils sont loin de savoir qu'aucune divinité ne veut du mal aux hommes et que, moi non plus, ce n'est point par malveillance que j'agis comme je le fais, mais qu'il ne m'est permis en aucune manière ni d'acquiescer[3] à ce qui est faux ni de cacher ce qui est vrai.

PLATON, *Théétète*, 150-151, traduction É. Chambry, © Flammarion, 1967, p. 71-72.

[1] Ici, vaine imagination de l'esprit.
[2] Prête à enfanter.
[3] Approuver, consentir.

DU CÔTÉ DE LA PHILO

La maïeutique est l'art d'accoucher les esprits (voir encadré p.35). De même que les sages-femmes devaient être stériles pour exercer leur art, Socrate, fils d'une sage-femme, se dit *« stérile en matière de sagesse »* : *« je sais que je ne sais rien »*. La conscience de notre ignorance est précieuse, elle nous permet de désirer la vérité.

QUESTIONS

1. Pourquoi les interlocuteurs de Socrate sont-il parfois fâchés contre lui ?
2. Pourquoi l'idée fausse est-elle comparée à une chimère ?
3. Comment le dialogue peut-il faire advenir la vérité ?
Aidez-vous du focus sur « L'avertissement de Socrate», p. 55.

Textes issus du Manuel HLP 1re, page 99 © Nathan, 2019 - Avec l'aimable autorisation des éditions Nathan.

Extrait n°3 : « La polygamie »

QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Qu'est-ce qui prouve que les Blancs se réfèrent à des préjugés et non à des connaissances ?
Plusieurs éléments le prouvent :
- Les Blancs généralisent en parlant de « mon pays ». Or, Mundiya Kepanga précise qu'il y a environ huit cents tribus et qu'il faut prendre en compte cette diversité. Sinon, on fait des remarques approximatives voire fausses.
- Les Blancs sont dans une posture de jugement fondée sur des sentiments plutôt que sur la raison : « C'est une véritable obsession pour eux », « j'ai l'impression que les Blancs sont envieux », « un drôle de sourire ». Ces trois expressions soulignent une ambivalence qui semble être un jugement moral négatif et en même temps l'indice d'une certaine jalousie.

Comparez la dernière phrase du premier et du dernier paragraphe :
« Nos ancêtres faisaient ainsi et nous perpétuons nos traditions. »
« Je ne comprends pas pourquoi les Blancs ont des coutumes qu'ils ne respectent pas eux-mêmes. »
Que remarquez-vous ?
Les deux phrases font référence aux traditions, celles des Papous et celles des Blancs. Elles montrent que chaque peuple souhaite s'inscrire dans les traditions de ses ancêtres. Néanmoins, les Papous les respectent alors que les Blancs les transgressent. L'antithèse entre les deux verbes (perpétuons / ne respectent pas) souligne cette différence d'attitude.

Quelles critiques implicites relevez-vous dans le dernier paragraphe ?
- L'hypocrisie : les Blancs critiquent un comportement, qu'ils adoptent également d'une certaine façon (le fait d'avoir plusieurs femmes).
- Le mensonge : ils s'engagent devant Dieu (Mundiya Kepanga parle ici des mariages religieux) mais renient ensuite ce sacrement.



© Marc Dozier

ÉVALUATION BILAN

QUESTION DE RÉFLEXION PORTANT SUR LES TROIS EXTRAITS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

D'après les trois extraits et vos connaissances personnelles, sur quoi repose l'autorité de la parole de Mundiya Kepanga ?

- Son autorité repose avant tout sur son expérience de terrain : né en Papouasie-Nouvelle-Guinée et grand voyageur, il peut nous faire part de ses observations.
- Il n'est pas chef d'État ou professeur, mais impose par son charisme les mêmes réactions que s'il l'était. Le public écoute volontiers, sans contrainte, et pose des questions, ce qui instaure un rapport hiérarchique naturel.
- L'oralité de son témoignage entraîne aussi une remise en question implicite du destinataire. Par une technique proche de la maïeutique, au sens platonicien, il permet à celui qui écoute d'apprendre, de modifier sa perception et certainement d'abandonner certains préjugés, au profit d'une quête de vérité.
- Le fait que ce travail passe par la transcription de Marc Dozier permet une certaine prise de distance et un effort de rationalisation du discours. Cela est important pour éviter des erreurs et des effets de généralisation. On peut faire le lien avec la méthode proposée par le philosophe Bacon.
- Mundiya Kepanga témoigne : il rend compte de ce qu'il sait, il prouve que l'altérité est bénéfique, il s'engage personnellement mais aussi politiquement pour faire passer un message. En effet, si on revient sur les différents sens du mot témoigner, il témoigne DE sa vie donc c'est une démarche personnelle car il livre une expérience subjective et individuelle ; mais il témoigne également POUR les autres en apportant des preuves de ce qu'il dit, c'est donc une démarche politique qui vise à améliorer la société.

Question d'interprétation littéraire
Le maître d'école a-t-il l'autorité de la parole ?

Question de réflexion philosophique
Un discours doit-il toujours être utile ?

SUJET TYPE POUR L'ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ AU BACCALAURÉAT

Banque des sujets indexés Humanités, Littérature, Philosophie
https://ww2.ac-poitiers.fr/philosophie/sites/philosophie/IMG/pdf/sujetshlp2.pdf

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain Sot la remontrance vaine[1].
Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant[2] sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un Maître d'école ;
L'enfant lui crie : Au secours, je péris.
Le Magister[3], se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contretemps s'avise
De le tancer[4] : « Ah le petit Babouin[5]!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ! »
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur[6], tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé mon ami, tire-moi de danger ;
Tu feras après ta harangue[7].

Jean de La Fontaine, *Fables*, Livre I, 19 (1688).

[1] Il est inutile de disputer le sot à ce moment.
[2] En jouant.
[3] Il s'agit d'un maître d'école qui enseigne aux jeunes paysans.
[4] Le gronder.
[5] Garnement, enfant qui fait des bêtises.
[6] Celui qui critique, qui reprend sévèrement et sans bienveillance.
[7] Ton discours.

PROPOSITION DE CORRIGÉ RÉDIGÉ POUR LA QUESTION LITTÉRAIRE

Hannah Arendt définit l'autorité comme l'exercice d'une parole légitime qui ne repose ni sur la force ni sur l'argumentation et qui suppose une hiérarchie acceptée entre deux personnes. En ayant cette définition en tête, je vais analyser le texte de Jean de La Fontaine « L'enfant et le maître d'école ». Dans cette fable, l'anecdote repose sur la bêtise d'un enfant qui, tombé à l'eau, subit les remontrances du maître. Ce dernier possède-t-il alors l'autorité de la parole ?

Dans un premier temps, le maître incarne bien cette autorité, de par son statut. La hiérarchie le place au-dessus de l'élève et je le repère dans le texte aux appellations qui sont utilisées : « le Maître » vers 8 et « le Magister » vers 10. D'autre part, alors que l'enfant n'a la parole que sur six syllabes, le maître, lui, développe son discours sur six vers (vers 12 à 17), ce qui donne de l'importance à sa parole. Cette autorité semble d'ailleurs admise par l'enfant qui l'a appelé à l'aide. Néanmoins, la parole du maître, à ce moment-là, est-elle légitime ? Se met-elle au service de la vérité et du bien ?

Il semble que le maître, détenteur d'une autorité naturelle, ne l'exerce pas dans ce cas précis. En effet, dès le vers 2, La Fontaine parle de paroles « vaines » donc inutiles. Puis il dit que le maître s'exprime « à contretemps » donc son discours est en décalage avec les faits. Une parole autoritaire est une parole performative : elle remplace un acte. C'est loin d'être le cas ici. On observe l'absence de lien logique entre « Au secours ! Je péris » qui nécessite une opération de sauvetage immédiate et « tancer » qui se résume à une leçon de morale ! Cela paraît dérisoire. D'ailleurs au vers 20, on a une énumération de termes péjoratifs qui décrédibilisent ce genre d'orateur « Tout babillard, tout censeur, tout pédant ». Ici le maître parle donc pour rien... C'est bien ce que rappellent également les deux derniers vers qui opposent l'action et la parole.

Je peux alors dire que cette parole du maître ne fait pas autorité car il ne se met pas au service de l'autre mais veut se mettre en valeur « exercer sa langue ». On voit son orgueil aux insultes dont il abreuve l'enfant « petit Babouin » v.12, « fripons » v.14 et « canaille » v.16. Le maître n'inspire donc pas le respect, mais il a l'écoute et la soumission de l'enfant grâce à un rapport de force et une forme de violence. Il a oublié la modestie qui doit être la sienne « après Dieu » v.6 et le « Créateur » v.23 car l'orateur, qui ne doit être qu'un porte-parole, n'est plus digne ici de l'art de la parole.

En réalité, selon moi, c'est La Fontaine qui possède l'autorité de la parole. D'abord à l'arrière-plan de ses personnages pour nous faire passer un message, il est ensuite présent dans son texte avec le pronom « je » v.1, 7, 19... Il est un observateur et il nous transmet son savoir « je prétends faire voir ». Par l'exemple, par son récit, il va nous enseigner une morale à laquelle le lecteur adhère. Le mot auteur a d'ailleurs la même racine que le mot autorité. Auteur vient de auctor « celui qui accroît, qui fait pousser » : il élève le lecteur en favorisant dans son esprit la connaissance.

L'intérêt de ce texte est de nous mettre en présence d'une figure d'autorité, celle du maître. Mais paradoxalement cette figure ne remplit pas ou remplit mal son rôle lors de cet incident. On a donc une sorte d'égalité entre l'élève et le maître : le premier est sot car il a agi de manière irréfléchie et dangereuse ; le second est sot car il s'écoute parler et livre un discours creux et inutile. L'autorité de la parole implique évidemment de parler à bon escient, et seul La Fontaine le fait dans ce cas précis.

THÈME

LES REPRÉSENTATIONS DU MONDE

Dans la partie du programme « Découverte du monde et rencontre des cultures », on s'intéresse à la notion d'altérité et à celle de « sauvage », notamment avec les définitions de Montaigne. L'ouvrage de Mundiya Kepanga *Au pays des hommes blancs* permet d'enrichir ce travail. En quoi le regard de l'autre est-il nécessaire à la compréhension d'une culture différente ? En quoi peut-il entraîner une remise en question des stéréotypes ? Enfin, n'est-il pas le moyen d'apprendre à mieux se connaître soi-même ?

OBJECTIFS

Rappelons d'abord le texte du BO pour le programme du semestre 2 sur les représentations du monde.

Découverte du monde et pluralité des cultures. Avec la redécouverte de la culture antique et la crise religieuse, deux sortes de bouleversements ont marqué la culture européenne dans la période de référence : la découverte de nouvelles terres ; le changement des dimensions du monde, lié à la révolution astronomique et à l'invention des instruments d'optique. (…) Les échos de ces mutations ont été démultipliés par la nouvelle production et diffusion d'ouvrages imprimés, et portés par toute une variété de textes et d'œuvres : mémoires sur les conquêtes et les colonisations, récits de voyages, fictions d'îles désertes ou de voyages intersidéraux, introduction de l'exotisme dans l'art, mises en scène de la rencontre avec des représentants de cultures lointaines, traités sur les mœurs des peuples et sur l'histoire du genre humain, essais de critique sociale et politique. C'est dans ce répertoire que les professeurs choisissent les textes à étudier, en ménageant à la fois la relation et la distance entre les interrogations de cette période et celles d'aujourd'hui.

TEXTES

S'inscrire dans le temps et l'espace

Extrait n°1 : Le temps p.382

Ce sont les Blancs qui ont inventé le temps. Toute leur vie est réglée par le temps... Il faut toujours arriver à l'heure au travail, partir à l'heure, revenir à l'heure, manger à l'heure. Lorsque les Blancs sont venus dans mon pays, ils ont apporté leur vision du temps. Mes parents, mes grands-parents, mes ancêtres et tous ceux de ma lignée n'avaient pas l'habitude de compter les années. Ils comptaient seulement les lunes. Pour eux, l'apparition et la disparition d'une lune correspondaient à un cycle. Ce sont les Blancs qui ont inventé les jours, les semaines, les mois et les années. Pour eux, c'est très important. Pourquoi les hommes blancs mesurent-ils le temps ? Je n'en ai aucune idée. Je crois que leurs ancêtres avaient l'habitude de compter les années, alors ils continuent de faire pareil.

Les Blancs me demandent régulièrement mon âge et cela me gêne toujours un peu car je suis obligé de leur répondre : *« Je suis désolé, je ne sais pas. »* Je pense que j'ai environ soixante ans. Je dois avouer que, lorsque j'ai demandé mon passeport pour venir en Europe la première fois, j'ai inventé ma date de naissance : le 10 juillet 1965. J'ai eu le privilège de choisir le jour où je suis venu au monde. Maintenant, je fais semblant de croire que c'est la date officielle. Chez moi, l'âge n'est pas aussi important qu'en Occident.

Extrait n°2 : Les musées p.339

Les Blancs aiment vraiment tout collectionner. C'est votre coutume, je la respecte et je ne la critique pas. Mais je ne comprends pas très bien le sens de cette habitude. Tout garder, tout ranger, tout numéroter et tout étudier. Les hommes blancs aiment réunir toutes sortes d'objets pour les présenter dans de *grandes cases de la culture*[1]. […] Le plus étonnant, c'est que les Blancs aiment beaucoup les cultures et les objets des autres pays. En France, à Paris, il y a même une *case avec des objets qui viennent du bout du monde*[2]. A l'intérieur, on trouve un grand nombre de sculptures, d'armes et de parures présentées dans de belles vitrines. C'est très beau. Ce musée a beaucoup de succès et tout le monde paie pour venir le visiter ! C'est incroyable : ce sont les Blancs qui ont détruit notre culture et maintenant, ce sont eux qui en prennent soin ! Parmi toutes les pièces exposées, j'ai vu des masques, les *mallangans*, qui proviennent de la région de Nouvelle-Irlande en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Dans mon pays, plus personne ne sait sculpter ces masques et je crois que les jeunes des villages de cette région ne sauraient pas en prendre soin. Ils les brûleraient ou les laisseraient pourrir. C'est très bien que les Blancs collectionnent les objets qui viennent de loin, mais c'est un peu grâce à nous s'ils ont autant de succès ! Alors ils devraient nous remercier... et nous donner un peu d'argent.

A l'occasion de mes voyages, j'ai remis un ensemble complet de mes parures à de grands musées en France, à Rouen[3], Paris[4] et Bourges[5] et en Suisse à Genève[6]. Je sais que les hommes Blancs sont très consciencieux avec ce qu'ils conservent dans leurs musées, alors je suis fier qu'elles soient exposées dans leurs vitrines.

[1] Musées [2] Le musée du quai Branly [3] Remise au Muséum d'histoire naturelle de Rouen, le 20 avril 2012.
[4] Remise au Musée de l'Homme à Paris, le 13 octobre 2016. [5] Remise au Muséum d'histoire naturelle de Bourges, le 23 mai 2022. [6] Remise au Musée d'ethnographie de Genève, le 18 juin 2022.

Extrait n°3 : Les hommes p.115

Les hommes blancs ressemblent beaucoup à ceux de mon village, sauf qu'ils sont blancs et que leurs coutumes sont très différentes des nôtres. Chez eux, tout est réglé, rangé, aligné et classé. C'est une façon de penser particulière mais elle ne me déplaît pas. Les Blancs aiment réfléchir et étudier. Ils font des listes, calculent et mesurent tout. Ils connaissent le nombre d'habitants de tous les pays du monde, la distance entre toutes les villes, le poids de toutes les montagnes. Ils étudient les animaux, les pierres, les rivières, les étoiles, les arbres et tout ce qui existe. Ils font toutes sortes de calculs scientifiques pour deviner le futur, notent le temps qu'il a fait et prédisent le temps qu'il fera. Je crois que les Blancs aiment savoir et que rien ne les agace plus que de ne pas tout comprendre.

En revanche, je trouve étonnant qu'ils ne sachent pas lire sur les visages. Nous, nous observons ceux qui nous entourent et sommes capables de discerner si ce que nous faisons les rend contents, jaloux ou tristes. Nous pouvons deviner leurs pensées en étudiant le plissement de leurs yeux, le changement de couleur de leur nez ou de leurs joues. On dirait que les Blancs ne savent pas faire cela. Ils parlent et agissent mais ne se soucient jamais de ce que pensent les autres et n'observent pas leurs réactions.



© Marc Dozier

Extrait n°4 : Les arbres p.164

Moi, je vis au cœur de l'une des dernières grandes forêts primaires du monde. Nos arbres sont tombés sur la Terre lorsque le monde est né. Depuis toujours, nous habitons au milieu de la nature, des rivières, des animaux et de la forêt. Comme un supermarché, elle nous offre tout ce dont nous avons besoin pour vivre. Des plantes et des animaux à manger, mais aussi du bois pour construire nos maisons et faire du feu. Moi, c'est mon père qui m'a appris à planter des arbres. C'est très important pour nous. Avec les arbres qu'il a plantés il y a longtemps, je vais pouvoir construire une nouvelle maison. Et aujourd'hui, je repique des arbres qui pourront être coupés par mes enfants. Pour nous, planter un arbre est un investissement pour le futur... Les arbres sont des fruits que l'on plante mais que l'on ne mangera que dans trente ans.

Les hommes sont les frères des arbres. Les arbres veillent sur les hommes et les hommes doivent veiller sur les arbres. Ce sont nos ancêtres qui nous ont appris cela. [...] Aujourd'hui, avec l'aide de notre gouvernement, de grandes sociétés forestières étrangères ont pris possession de certaines de nos terres. Avec leurs tronçonneuses, ils coupent les troncs aussi facilement que des bananes mûres. En tombant, les arbres poussent un grand cri. [...] Leurs machines coupent tellement d'arbres que nous ne pouvons même pas les compter. Nous ne pouvons rien faire pour empêcher notre forêt de disparaître. Une fois à terre, les arbres ressemblent à de vulgaires allumettes. C'est toujours triste de traverser un cimetière : un cimetière d'hommes comme un cimetière d'arbres. [...]

Moi, j'ai eu la chance de voyager à travers le monde et de marcher au milieu des forêts d'Europe et d'Amérique, au milieu des grands séquoias, des sapins et des chênes. J'ai découvert que les hommes blancs prennent soin de leurs arbres comme de leurs propres enfants. Ils protègent leurs forêts dans des parcs et des réserves naturelles. Il est interdit d'y faire du feu, de ramasser du bois mort, d'y faire pipi ou d'y jeter des déchets. Les arbres ont même des docteurs pour tailler leurs branches, des médicaments pour soigner leurs maladies et des scientifiques pour mesurer et suivre leur croissance. Les Blancs prennent bien soin de la nature car ils considèrent qu'elle est un monument comme leurs châteaux. […]

Mais je me pose une question. Si les Blancs prennent tant soin de leurs arbres chez eux, pourquoi viennent-ils couper nos arbres chez nous ? Si vous lisez ce livre et que vous pouvez me donner une explication, je serais très content que vous me répondiez. [...]

[…] Les Blancs prennent bien soin de la nature chez eux mais viennent jusqu'en Papouasie-Nouvelle-Guinée couper nos grands arbres pour en faire des boiseries, des terrasses ou du plancher. Les Blancs n'aiment pas avoir froid aux fesses, alors ils abattent nos arbres et installent du parquet dans leurs maisons pour pouvoir marcher pieds nus sur notre bois.

Je l'ai dit et je l'ai répété à de nombreuses occasions : les arbres de ma forêt sont aussi vos arbres... s'ils disparaissent, nous disparaîtrons tous avec eux. Je l'ai même dit en face à Robert « Ford »[1] : nous sommes tous les gardiens de la forêt. Nous sommes tous les frères des arbres. Lorsque tous les arbres auront disparu, les hommes disparaîtront à leur tour.

[1]NDT : Mundiya Kepanga fait référence à sa rencontre avec Robert Redford, dont il a du mal à prononcer le nom, à l'occasion de l'événement *Storytelling for Global Climate Action* organisé par l'Unesco, le 5 décembre 2015.

Extrait n°5 : Le changement climatique p.169

Autrefois, plusieurs types de nuages venaient arroser nos terres. Ceux que nous appelons *pipiré* et *kalopé* apportaient de petites pluies fines. D'autres que nous nommons *kinu* et *popo* nous apportaient de grosses averses qui permettaient à nos récoltes de pousser. Aujourd'hui, tous ces nuages ont disparu. Ils ne viennent plus arroser nos plantations. Des nuages aux noms inconnus passent mais ne donnent pas d'eau. Je ne sais pas quel jour et en quelle année vous lirez ce livre mais à l'heure où je dicte ces lignes, cela fait huit mois qu'il n'a pas plu sur mes terres. C'est la première fois que cela arrive depuis que je suis né et aucun des anciens du village ne se souvient d'une pareille sécheresse.[...]

A l'occasion de la grande rencontre qui a eu lieu à Paris[1], tous les grands chefs du monde se sont réunis pour débattre du réchauffement climatique. Ils ont parlé et palabré, encore et encore... mais je crois qu'ils n'ont rien fait. Après la COP21, il y a eu la COP22, 23, 24, 25, 26 et 27... Ils ont encore beaucoup disserté mais les paroles n'ont jamais sauvé le monde. Seules les actions ont un pouvoir. Moi, je suis déjà vieux. Je mourrai bientôt. Je ne suis pas inquiet pour moi. Je m'inquiète pour mes enfants, les vôtres et ceux qui viendront après eux. Si les hommes politiques pensaient à leurs enfants lorsqu'ils font quelque chose, ils prendraient plus soin de la planète.

J'ai entendu dire que les dirigeants du monde allaient donner des ordres à la nature. Qu'ils allaient ordonner au soleil de briller moins fort pour qu'il fasse moins chaud sur Terre[2]. Croient-ils vraiment qu'ils puissent commander aux éléments ? Par essence, la nature n'obéit pas aux hommes. C'est la substance même de l'Univers. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse arrêter la course du soleil ou le souffle du vent ? Connaissez-vous quelqu'un qui puisse lever la main et d'un geste suspendre la pluie qui tombe ou stopper la lune qui se couche ? Moi, au cours de ma vie, je n'ai jamais rencontré une personne qui soit capable de donner des ordres à la nature. Peut-être qu'il en existe, mais je n'en ai jamais rencontré.

[…] Je ne comprends pas que les hommes blancs croient que la Terre puisse leur obéir. Les Blancs sont très intelligents, pourtant. Les hommes, quels qu'ils soient, ne peuvent rien exiger des éléments. La seule chose que nous devons faire est de manifester de la considération à leur égard. Si nous respectons la nature, elle nous respectera en retour. Il est inutile d'essayer de la commander car elle ne nous obéira pas.

Le réchauffement climatique ne s'abattra pas uniquement à l'autre bout du monde, bien loin de chez vous. Croyez-vous que, si ma forêt disparaît entièrement, cela n'aura aucune conséquence sur votre pays ? Même si nous habitons loin les uns des autres, nous vivons sur la même planète.

[1]COP21.

[2]NDT : Mundiya Kepanga fait référence à l'accord de Paris signé en 2015 par les États du monde pour limiter à +2°C le réchauffement climatique d'ici à 2100.

Extrait n°6 : Les sauvages p.332

Je sais très bien que certains Blancs pensent que les hommes qui portent des plumes, comme moi, sont des sauvages, des primitifs, voire des sous-hommes. Ma peau est noire mais j'ai autant de doigts qu'un homme blanc. J'ai autant de narines au nez, d'yeux au visage, de pieds, de jambes et d'oreilles. Noir, blanc, rouge, jaune... il y a des gens de toutes les couleurs sur cette planète. Mais ce sont tous des êtres humains même s'ils ont des coutumes et des cultures différentes. Que ce soit en Papouasie, en Afrique, en Asie ou en Amérique, toutes les cultures du monde ont des traditions qui méritent d'être respectées. Pour notre tribu des Hulis comme pour ces autres peuples, porter des plumes ou des coiffes a un sens profond ! Nos parures ne sont pas le symbole de sauvages mais d'hommes sages. Il faut être minutieux, patient et sérieux pour en prendre soin. Ce sont des objets fragiles qui coûtent cher et qui demandent de l'attention et de l'expérience. Nos coiffes de plumes sont comme la couronne d'un roi ou d'une reine. Ce ne sont pas de simples déguisements de carnaval qui n'auraient aucun sens. Je ne connais pas la signification des costumes de chaque tribu du monde, mais je sais que je dois tous les respecter car ils constituent un message pour ceux qui les portent. Ces parures de plumes, de fourrure, de feuilles ou de terre ont une signification, exactement comme la robe d'un prêtre ou d'un avocat, comme l'uniforme d'un policier ou d'un pompier. Pour nous, les coiffes de plumes signifient que nous sommes des hommes, que nous avons été initiés dans la forêt et que nous saurons être les gardiens de nos terres.

Un jour, une journaliste blanche m'a demandé : *« Que pouvons-nous faire pour aider les peuples comme le vôtre ? »* Je lui ai répondu : *« Il suffit simplement de nous considérer comme des êtres humains, comme des hommes normaux exactement comme vous. Nous ne sommes pas des sauvages, des idiots, des cannibales ou des brutes, mais simplement des hommes qui portent des plumes en signe de respect pour nos traditions. Ce n'est pas parce que nous avons un bâtonnet dans le nez, des tatouages sur le visage ou la peau scarifiée que nous ne sommes pas vos semblables. »*



© Marc Dozier

EXPLOITATION DES DOCUMENTS : QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

QUESTIONNEMENT PRÉALABLE

Sans attendre de réponse-type, l'objectif est de partir des remarques orales des élèves.
- Donnez toutes les acceptions du mot temps que vous connaissez.
- Justifiez le titre choisi pour ce corpus.
- Pour commencer le travail, observez et commentez les deux illustrations suivantes.



Mundiya Kepanga et Marc Dozier, *La fabuleuse tribu des Papous*, Éditions Plume de carotte, 2012



Mundiya Kepanga et Marc Dozier, *L'étrange tribu des Français*, Éditions Plume de carotte, 2012

LECTURE ET ANALYSE

Extrait n°1 : Le temps

QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Expliquez le paradoxe de la première phrase « Ce sont les Blancs qui ont inventé le temps ». Que veut dire par là Mundiya Kepanga ?
– On peut parler de paradoxe car de fait, le temps existe indépendamment de toute création humaine. La définition du Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales est la suivante : « Milieu indéfini et homogène dans lequel se situent les êtres et les choses et qui est caractérisé par sa double nature, à la fois continuité et succession. » On comprend alors que Mundiya Kepanga parle ici de la mesure du temps avec une succession de repères.
– Pour lui, les Blancs ont inventé le temps car ils ont inventé des moyens de s'y référer qui sont artificiels et une multiplicité de découpages qui ne font pas sens pour lui : les heures, les jours, les mois, les années.

Quelles sont les deux mesures du temps qui s'opposent dans cet extrait ?
– La mesure des Blancs est artificielle : elle repose sur des repères qui rythment la journée et qui obligent à s'y conformer. On observe dans le texte les nombreuses occurrences de l'expression « à l'heure ». Elle fait référence à un « temps de la frénésie », où on est toujours pressé, à une vie à cent à l'heure où il faut accomplir mille tâches dans une journée.
– La mesure des Papous repose sur les cycles de la nature, ici la prise en compte de la lune. C'est un cycle naturel, qu'il n'est pas besoin de nommer. Il n'implique pas un repère figé. Elle fait référence à un « temps lent », où l'on n'est pas pressé, à une vie où l'on prend le temps de vivre, sans urgence.

En quoi cette différence engendre-t-elle deux visions du monde ?
– Cela donne l'impression d'une volonté de maîtrise de la part des Blancs : comme s'ils pouvaient décider à la place de la nature. Cela implique également une uniformité, le calcul de l'heure est exact et on peut donc fixer des rendez-vous, exiger des horaires précis pour le travail ou les différentes activités des hommes. La mesure du temps permet de donner un âge. L'homme s'extrait de la nature et fixe ses propres règles.
– La vision des Papous est différente et s'inscrit davantage dans une adaptation à l'environnement. Ils agissent en fonction du passage naturel du temps, c'est la « lune » qui décidera des moments consacrés au travail ou non. Il n'est pas utile de donner un âge, le chiffre ne change rien à la réalité du corps et de la santé des hommes.

Ce premier texte nous montre que les hommes partagent le même espace-temps mais ils ne le vivent pas de la même façon. Cette distinction entraîne d'autres questionnements sur la mémoire et la préservation du passé et du présent.

AUTEUR EN LIEN AVEC LA PÉRIODE AU PROGRAMME

Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre XXIV, 1721
On peut lire cette lettre pour illustrer la mesure du temps. Cela permet également de faire le lien avec un autre chapitre de *Au pays des hommes blancs*, « Le travail » dans lequel Mundiya Kepanga observe avec fascination le rythme de vie des Blancs qui courent en permanence (p.225 et 226).

LETTRE XXIV.
RICA À IBBEN.
À Smyrne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois. [...]
Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français ; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour ; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Extraits n°2 et 3 : La mémoire du temps

QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Comment les Blancs et les Papous prennent-ils respectivement en compte le passé ?
– Chez les Blancs, il y a une volonté de collectionner : garder un maximum d'objets et les nommer, les étiqueter. Dans les deux textes, on repère des énumérations : « Tout garder, tout ranger, tout numéroter et tout étudier » ou encore « Chez eux, tout est réglé, rangé, aligné et classé. » La connaissance passe par les objets dans une démarche la plus exhaustive possible. Les Blancs s'intéressent donc aux objets du monde entier, y compris ceux de Papouasie-Nouvelle-Guinée.
– Chez les Papous, on n'observe pas la même démarche. Néanmoins une grande attention est portée aux traditions. Mais c'est dans le partage et la volonté de les faire connaître aux autres qu'elle s'exprime. Ainsi Mundiya Kepanga a fait don de certaines de ses parures à des musées.
– A la logique conservatrice et explicative répond une logique du partage et de la diffusion.

Quels sentiments positifs l'attitude des Blancs provoque-t-elle ?
– On peut repérer un sentiment de surprise : « C'est une façon de penser particulière » ou « je trouve étonnant ».
– On note également une certaine admiration liée à l'abondance des objets, à la beauté du résultat (extrait 2) et à la recherche du savoir (extrait n°3).
– Mundiya Kepanga relève aussi l'utilité d'une telle démarche avec l'exemple des masques mallangans : dans son pays, on ne sait plus les fabriquer, et on méconnaît leur importance puisqu'on les laisserait se détériorer. Le musée et la démarche de conservation des Blancs permettent de ne pas perdre ce patrimoine.
– Enfin il fait part de sa « fierté » : c'est un honneur de voir ses parures dans de prestigieux musées. C'est une reconnaissance et une diffusion de sa culture.

Quelles critiques implicites sont présentes dans ces deux extraits ?
– La première critique renvoie au paradoxe de la présence même de ces objets dans des musées occidentaux « C'est incroyable : ce sont les Blancs qui ont détruit notre culture et maintenant, ce sont eux qui en prennent soin ! » L'hommage culturel est louable mais ne doit pas faire oublier qu'à l'origine, ces objets ont été détournés et que les Papous en ont été privés. Il serait donc d'autant plus légitime qu'aujourd'hui les Papous bénéficient économiquement de la diffusion de leur culture « C'est très bien que les Blancs collectionnent les objets qui viennent de loin, mais c'est un peu grâce à nous s'ils ont autant de succès ! Alors ils devraient nous remercier... et nous donner un peu d'argent. »
– La seconde critique porte sur un autre paradoxe. Les Blancs développent des compétences très fines pour comprendre et analyser le monde mais se montrent démunis pour avoir une démarche équivalente à l'égard des humains, au contraire des Papous « je trouve étonnant qu'ils ne sachent pas lire sur les visages. Nous, nous observons ceux qui nous entourent et sommes capables de discerner si ce que nous faisons les rend contents, jaloux ou tristes. »

En complément de ce travail, on peut proposer une visite virtuelle du musée du quai Branly dont il est question dans l'extrait 2 sur le site google art project.
https://artsandculture.google.com/partner/musee-du-quai-branly

On peut également proposer un parcours dans les collections du musée qui permettra de consulter des photos d'objets de la culture hulie, ou des photos de personnes dont certaines ont été prises à Tari en 1978 par le photographe Bernard Juillerat.
https://collections.quaibranly.fr/

Cliquer sur les onglets suivants : Cultures / Océanie ; puis taper Huli dans la barre de recherche. On obtient alors 20 résultats.

Extraits n°4 et 5 : Une urgence climatique

QUESTIONS ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Quelles différences peut-on relever entre les Blancs et les Papous dans leur manière de préserver et d'utiliser la forêt ?

– Les Papous se décrivent comme vivant « au cœur de la forêt », ils en font partie intégrante. On relève par exemple : « Les arbres veillent sur les hommes et les hommes doivent veiller sur les arbres ». Le chiasme montre le lien indéfectible entre la forêt et les hommes, dans une sorte d'équilibre nécessaire. D'autre part, on repère également un lien générationnel : les ancêtres ont appris le respect des arbres aux hommes. Ils en prennent soin et plantent des arbres qui offriront des fruits aux générations futures. Toute la vie des Papous est bien liée à celle des arbres. La forêt a presque un rôle maternel : « elle nous offre tout ce dont nous avons besoin pour vivre. Des plantes et des animaux à manger, mais aussi du bois pour construire nos maisons et faire du feu ».

– Les Blancs ne vivent pas dans la forêt, mais à côté : « Ils protègent leurs forêts dans des parcs et des réserves naturelles ». On retrouve toujours cette volonté de maîtrise. Ils ne vivent pas dans la forêt en la respectant, ils vivent autour en l'entourant de règles et d'interdits. Il y a donc un aspect figé, du respect certes, mais aussi une négation de la vie. La phrase suivante « Les Blancs prennent bien soin de la nature car ils considèrent qu'elle est un monument comme leurs châteaux » est à la fois valorisante car elle montre la volonté de préserver mais elle est aussi inquiétante car elle semble mettre de côté l'aspect vivant de la forêt. Enfin, nous avons souligné le rôle maternel de la forêt pour les Papous, ici le rôle semble s'inverser « les hommes blancs prennent soin de leurs arbres comme de leurs propres enfants ». Les Blancs se donnent donc toujours le rôle de ceux qui guident et ont autorité sur ce qui les entoure.

En quoi le comportement des Blancs est-il irresponsable ?

– Ils préservent la nature chez eux mais exploitent la nature en Papouasie-Nouvelle-Guinée. « Si les Blancs prennent tant de soin de leurs arbres chez eux, pourquoi viennent-ils couper nos arbres chez nous ? » C'est un comportement irrespectueux et irresponsable. Non seulement ils ne comprennent pas que cela aura des conséquences chez eux, car la nature ne connaît pas de frontière. Mais en plus, ils l'exploitent pour des raisons parfois futiles : un confort superficiel ou un souci esthétique, Mundiya Kepanga parle de l'envie de marcher pieds nus sur le parquet…

– Chacun des deux extraits se termine par un avertissement : « Lorsque tous les arbres auront disparu, les hommes disparaîtront à leur tour » et « Croyez-vous que, si ma forêt disparaît entièrement, cela n'aura aucune conséquence sur votre pays ? Même si nous habitons loin les uns des autres, nous vivons sur la même planète ». La vision restrictive des hommes blancs met en péril la vie humaine.

– Les Papous pensent au futur, quand les Blancs font passer le profit présent avant la prise en compte de l'avenir. Mundiya Kepanga souligne l'inefficacité de la COP 21….27 « ils ont parlé et palabré, encore et encore…mais je crois qu'ils n'ont rien fait ». Mundiya Kepanga s'inquiète donc des conséquences morbides que cela peut avoir : « C'est toujours triste de traverser un cimetière : un cimetière d'hommes comme un cimetière d'arbres ».

D'après les extraits précédents, que pouvez-vous dire du rapport à la nature et au temps de Mundiya Kepanga ? des Blancs ?

– Mundiya Kepanga considère la nature comme supérieure à l'homme. « Nos arbres sont tombés sur la Terre lorsque le monde est né » et « Moi je suis déjà vieux. Je mourrai bientôt » On comprend que la vie d'un homme est brève par rapport à la vie de la forêt. En ce qui concerne l'espace, il considère le lieu à l'échelle de la planète. Il ne respecte pas seulement « sa » forêt mais la forêt en général.

– Les Blancs considèrent la nature avec un instinct de propriété qui semble les empêcher d'avoir du recul « ils ont pris possession » et « coupent » avec frénésie tellement d'arbres qu'on ne peut pas les compter. Malgré leur grande intelligence et leurs innovations techniques, ils ne semblent pas intégrer l'urgence de la situation. « Je ne comprends pas que les hommes blancs croient que la Terre puisse leur obéir ». Mundiya Kepanga souligne une certaine naïveté chez les Blancs, qui pensent pouvoir agir presque « magiquement » sur les éléments.

AUTEUR EN LIEN AVEC LA PÉRIODE AU PROGRAMME

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XIII, 1578

Au reste, parce que nos Toüoupinambaoults sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir leur Arabotan, c'est-à-dire, bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui sur cela me fit telle demande : Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin quérir du bois pour vous chauffer ? n'en y a-t-il point en votre pays ? A quoi lui ayant répondu que oui, et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, mais (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain : Voire, mais vous en faut-il tant ?



© Marc Dozier

Extrait n°6 : Les sauvages

QUESTION D'INTERPRÉTATION (VERS L'EXERCICE TYPE BAC) ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Quelle réalité recouvre le mot « sauvage » selon Mundiya Kepanga ?
La réponse attendue doit faire environ une page, les élèves utilisent la 1re personne et citent régulièrement le texte support.

Dans ce texte, Mundiya Kepanga utilise le mot « sauvage » et le redéfinit. Il part du préjugé qui va opposer le sauvage à l'homme civilisé et montre qu'on se trompe souvent sur le sens de ce mot. Quelle réalité recouvre-t-il vraiment ?

Dans un premier temps, je vois le rejet d'un préjugé « certains Blancs pensent que les hommes qui portent des plumes, comme moi, sont des sauvages, des primitifs ». Sans faire de généralités, Mundiya Kepanga aborde le sujet du racisme : pour certains il est basé sur une méconnaissance culturelle. En effet, des Blancs vont associer le port des plumes au statut de sauvage. Sauvage est alors une insulte et le synonyme de « primitif », au sens de celui qui n'est pas assez évolué, qui est barbare ou non civilisé. Mundiya Kepanga rétablit la vérité en montrant que chaque peuple a ses traditions, et que leur diversité ne doit pas être liée à un jugement.

Pour illustrer son propos, il fait une comparaison intéressante entre les uniformes que l'on utilise en Europe pour le policier, le pompier, le religieux et les différentes parures de plumes. Chaque pays a ses repères et ses habitudes. Les respecter c'est faire preuve de civisme et permettre de mieux vivre ensemble. Au mot « sauvage », Mundiya Kepanga va opposer par un effet d'antithèse le mot « sagesse » : « Nos parures ne sont pas le symbole de sauvages mais d'hommes sages ».

A la lecture de ce texte, je peux dire que la parure de plumes revêt plusieurs valeurs : esthétique, économique, sociale et presque sacrée. La dimension esthétique est présente dans le mot « parure », dans la métaphore des « objets fragiles » et dans l'énumération des matériaux « de plumes, de fourrure, de feuilles ou de terre ». L'aspect financier est souligné par le fait qu'elles « coûtent cher » et sont comparées à « la couronne d'un roi ou d'une reine ». Dans cette comparaison, je peux également faire le lien avec un rôle social, car les parures peuvent signfier une place hiérarchique dans la société. Enfin, je remarque que Mundiya Kepanga répète souvent les mots « sens » et « significations », il explique également que la parure délivre « un message ». Cela semble conférer une valeur presque sacrée car celui qui la porte a une mission : il est le « gardien de la forêt ».

Mundiya Kepanga termine sa réflexion sur la transcription d'un court dialogue avec une journaliste blanche. Il met en lumière que la seule chose à faire est de prendre conscience de nos similitudes « des hommes normaux exactement comme vous », « des semblables ». Cela m'amène à reprendre cette opposition entre sauvages et sages. Les hommes blancs et papous sont sages de respecter et leurs traditions et celles des autres. Ils sont sages de comprendre le lien qui les unit les uns aux autres malgré des différences apparentes. Certains Blancs, au contraire, sont sauvages, au sens de barbares, en niant la diversité culturelle. Les hommes doivent respecter l'aspect sauvage de la nature en évitant de trop la corrompre voire la détruire.

Le mot « sauvage » est employé d'abord pour rejeter et dénigrer une culture que l'on ne comprend pas. C'est celui qui se comporte ainsi qui devrait être qualifié de sauvage. Mundiya Kepanga nous invite dans ce texte à plus d'ouverture. On peut alors faire le lien avec les réflexions de Montaigne dans le texte ci-dessous.

AUTEUR EN LIEN AVEC LA PÉRIODE AU PROGRAMME

Montaigne, « Des Cannibales », *Essais*, I, 31, 1588

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur quiétude et à leur bonheur la connaissance des corruptions de ce côté-ci de l'océan, et que de cette fréquentation naîtra leur ruine (comme je présuppose qu'elle est déjà avancée, bien malheureux qu'ils sont de s'être laissé tromper par le désir de la nouveauté et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre), se trouvèrent à Rouen au moment où le feu roi Charles IX y était. Le roi leur parla longtemps ; on leur fit voir nos manières, notre faste, l'aspect extérieur d'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur demanda ce qu'ils en pensaient et voulut savoir d'eux ce qu'ils avaient trouvé de plus surprenant : ils répondirent trois choses dont j'ai oublié la troisième — j'en suis bien marri[1] —, mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant d'hommes grands, portant la barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), consentissent à obéir à un enfant[2] et qu'on ne choisît pas plutôt l'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une expression de leur langage qui consiste à appeler les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient remarqué qu'il y avait parmi nous des hommes remplis et gorgés de toutes sortes de bonnes choses et que leurs « moitiés » étaient mendiants à leurs portes, décharnés par la faim et la pauvreté ; et ils trouvaient étrange que ces « moitiés »-ci, nécessiteuses, pussent supporter une telle injustice sans prendre les autres à la gorge ou mettre le feu à leur maison.

[1] Marri : contrarié.
[2] Charles IX est alors âgé de 12 ans.



© Marc Dozier

SUJET TYPE POUR L'ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ AU BACCALAURÉAT

Banque des sujets indexés Humanités, Littérature, Philosophie
https://ww2.ac-poitiers.fr/philosophie/sites/philosophie/IMG/pdf/sujetshlp2.pdf

Dans cet extrait de *Émile ou De l'éducation*, publié en 1762, Rousseau expose et défend l'utilité des voyages.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connaître les hommes ne connaît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre manière de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connaisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connaître les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la manière de la poser !

Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entière ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connaître l'espèce, faut-il connaître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix Français les a vus tous ; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglais et de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique, qui se tire par induction[1], non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connaît les hommes, comme celui qui a vu dix Français connaît les Français.

Il ne suffit pas pour s'instruire de courir les pays. Il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, et les tourner vers l'objet qu'on veut connaître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres ; parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'auteur, et que dans leurs voyages ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe guère ; c'est grand hasard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder.

[1] Induction : raisonnement qui consiste à déduire un principe général à partir d'observations.

Question d'interprétation philosophique
D'après Rousseau, à quelles conditions le voyage est-il source de savoir ?

Question de réflexion littéraire
Un récit de voyage doit-il être objectif pour être intéressant ?

Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

PROPOSITION DE CORRIGÉ RÉDIGÉ POUR LA QUESTION LITTÉRAIRE

Dans ce court extrait, le philosophe Rousseau aborde la question du voyage et sa place dans le parcours éducatif qu'il propose à son élève, Émile. Il attire notre attention sur l'importance de « savoir voyager », c'est-à-dire savoir regarder, comparer et apprendre. Celui qui nous rend compte de son voyage saura-t-il nous donner réellement à voir sans partager ses jugements et ses croyances ? Un récit de voyage doit-il être objectif pour être intéressant ?

Une certaine objectivité semble nécessaire pour transmettre des connaissances. Le récit de voyage vise à faire connaître un lieu et un peuple. Il faut pour que je puisse l'imaginer, que le narrateur s'efface et mette en valeur le sujet de l'étude. Par une description précise, mais aussi par des discours rapportés et des données chiffrées, je peux ainsi me faire une idée de cet ailleurs, aller à la rencontre de l'autre. L'auteur est un passeur mais interfère le moins possible entre le lecteur et l'étranger. On retrouve ce souci d'objectivité dans *Au pays des hommes blancs*. Marc Dozier transcrit mais s'efface pour donner à voir la vision de Mundiya Kepanga « Durant deux décennies, j'ai eu le privilège de partager son engagement pour les forêts primaires, ses rencontres avec de nombreuses personnalités illustres mais également son étonnante conception du monde et les réflexions auxquelles elle invite sur la nature et sur nous-mêmes. Le texte qui suit a ainsi pour ambition de révéler son parcours extraordinaire et l'originalité de son regard ».

Mais en dehors du cadre documentaire, un récit peut-il être tout à fait objectif ? Le voyageur qui me raconte son parcours a nécessairement fait des choix. Il a sélectionné ce qu'il allait raconter, il a organisé un propos, il a créé une œuvre. Même si le voyage est réel, son récit ne peut être tout à fait neutre. D'ailleurs cette objectivité est-elle souhaitable ? Il est intéressant de mêler aux informations des émotions et des réflexions personnelles. Je citerai par exemple *Dans les forêts de Sibérie* de Sylvain Tesson. Il relate son voyage, donne à voir la beauté des paysages enneigés mais il en profite pour partager son expérience de la solitude et ses pensées plus intimes. Cet essai obtiendra le prix Médicis en 2011, un prix littéraire, ce qui témoigne de la qualité de l'ouvrage aussi bien didactique que stylistique. Ce qui est intéressant c'est qu'on a alors une double information : celle qui consiste à découvrir la Sibérie et dans le même temps celle qui porte sur l'auteur lui-même.

Il convient également de distinguer les récits de voyage réels, comme c'est le cas pour les deux premiers exemples que j'ai cités, des récits fictifs. En effet, dans ce dernier cas, l'auteur n'est pas objectif puisque son récit vise à transmettre un message au lecteur. Les récits de voyage, très nombreux au XVIII^{e} siècle, sont à lire dans cette perspective. Les philosophes en profitent pour illustrer leurs idées et essayer de faire évoluer les mentalités. Dans les *Lettres persanes*, Montesquieu défend clairement la thèse de l'altérité et utilise le regard de l'autre pour nous faire réfléchir à nos propres valeurs.

Je pense qu'il faut déplacer la question de l'objectivité. Dans un souci d'information et d'honnêteté intellectuelle, l'auteur doit être le plus objectif possible. Mais il peut choisir d'avoir une démarche plus subjective, pour partager son opinion et ses émotions. Il peut aussi inventer un voyage, pour mettre son récit imaginaire au service d'une argumentation. C'est alors au lecteur de faire preuve d'objectivité. A moi, au cours de ma lecture, de faire la part des choses : qu'est-ce qui relève de l'information ? Qu'est-ce qui relève de l'opinion ? Qu'est-ce qui provoque une émotion ? Rousseau parle dans son texte de « l'art de penser » et de la volonté « de s'instruire ». C'est alors ma responsabilité de trouver dans le récit sa part d'objectivité.

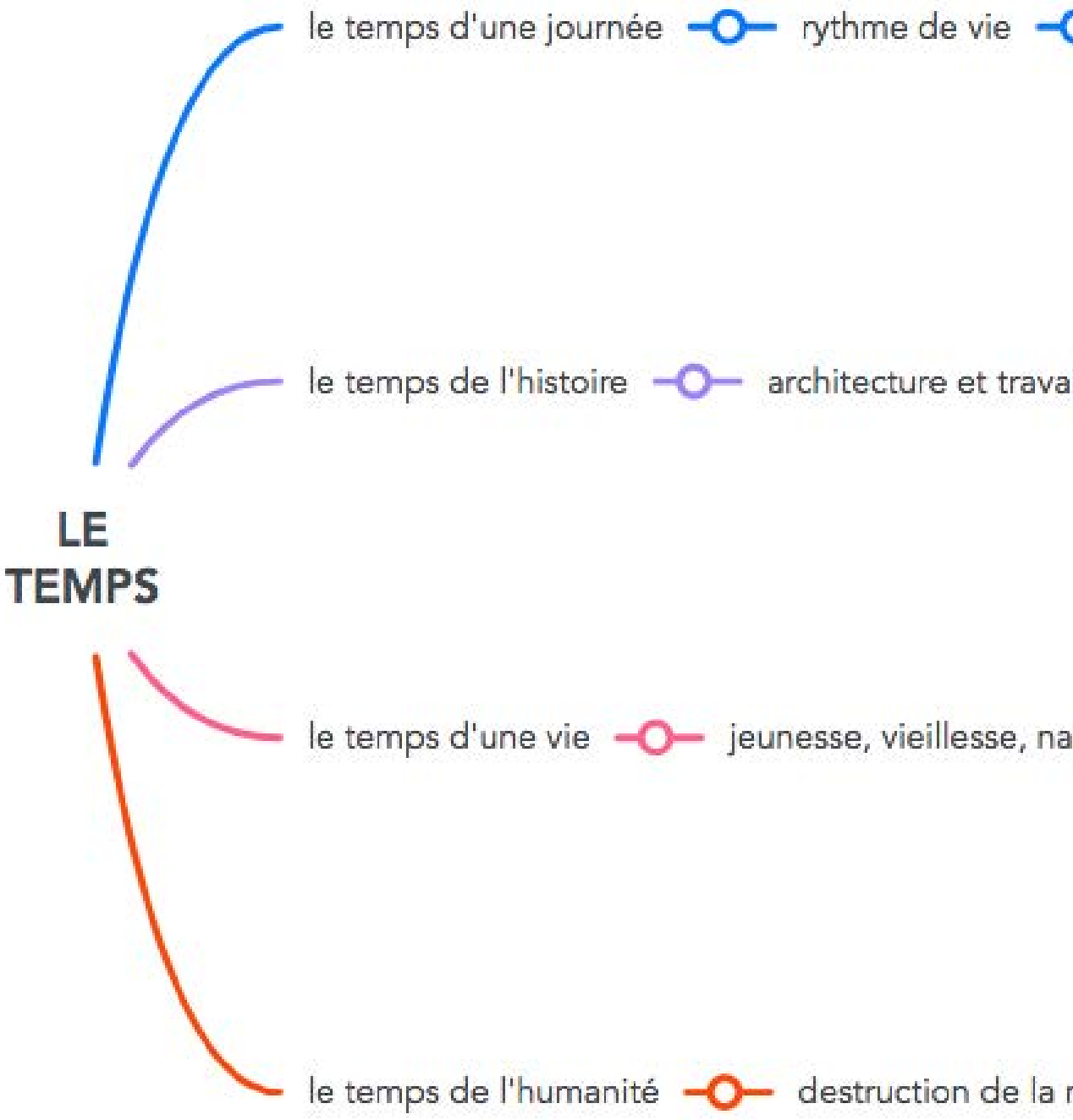
Je dirai donc qu'un récit de voyage est en soi intéressant, pour la part d'objectivité qu'il comporte mais aussi pour tous ses autres aspects. Il m'apporte des connaissances, mais évoque également un imaginaire, transmet des émotions, contient une certaine poésie. L'intérêt est multiple pour celui qui « se soucie (...) de regarder » et d'aller à la rencontre de l'autre.

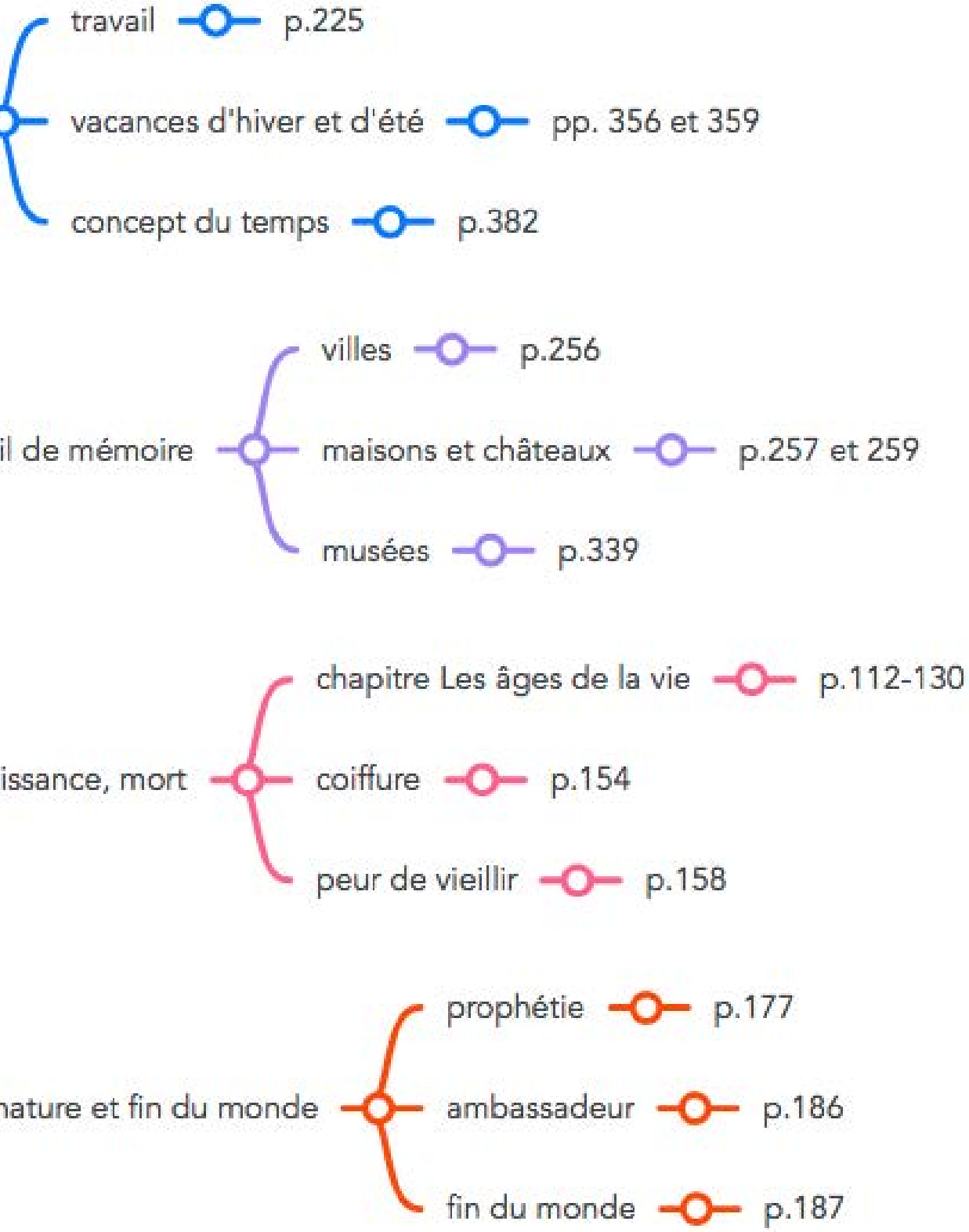


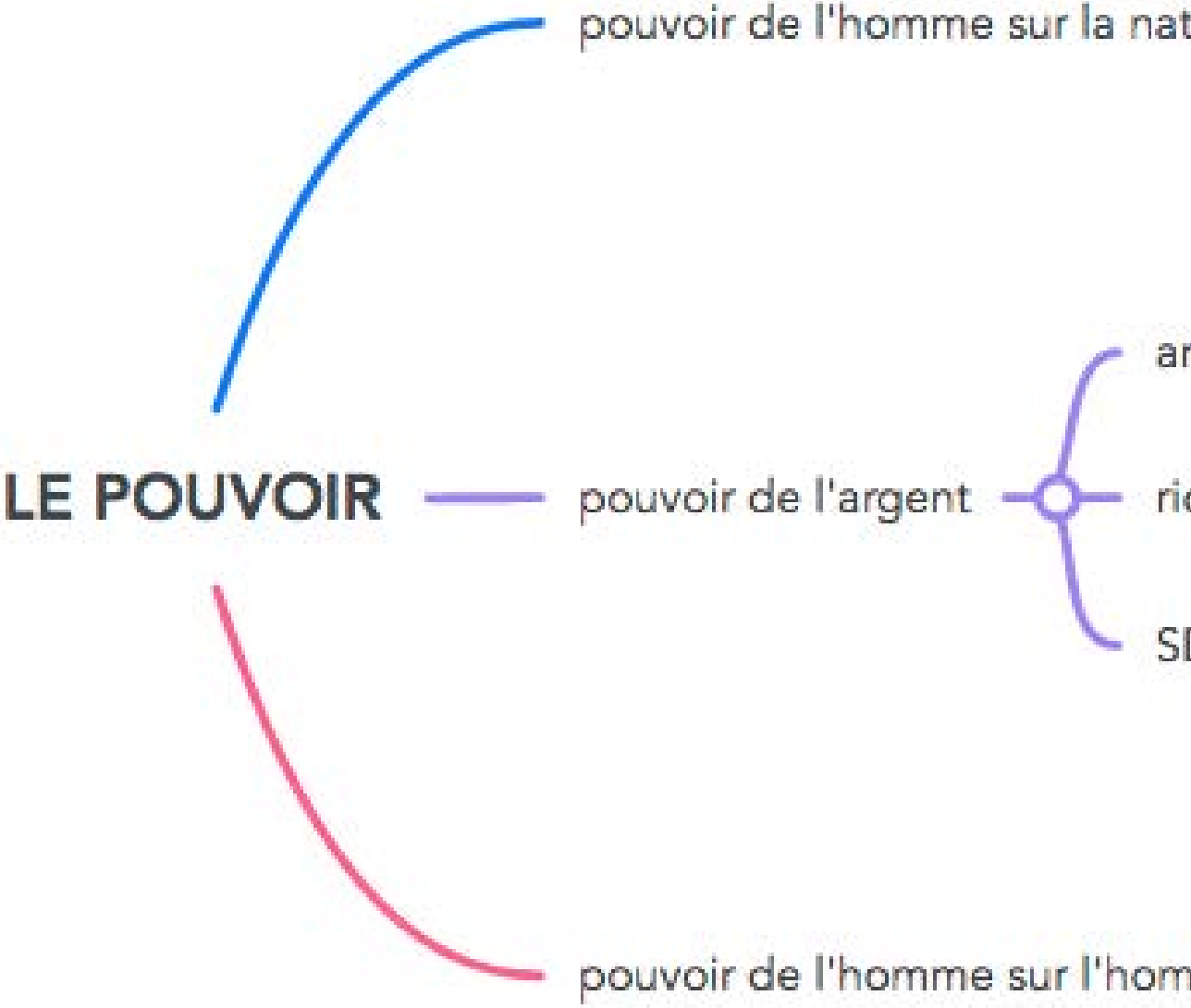
© Marc Dozier

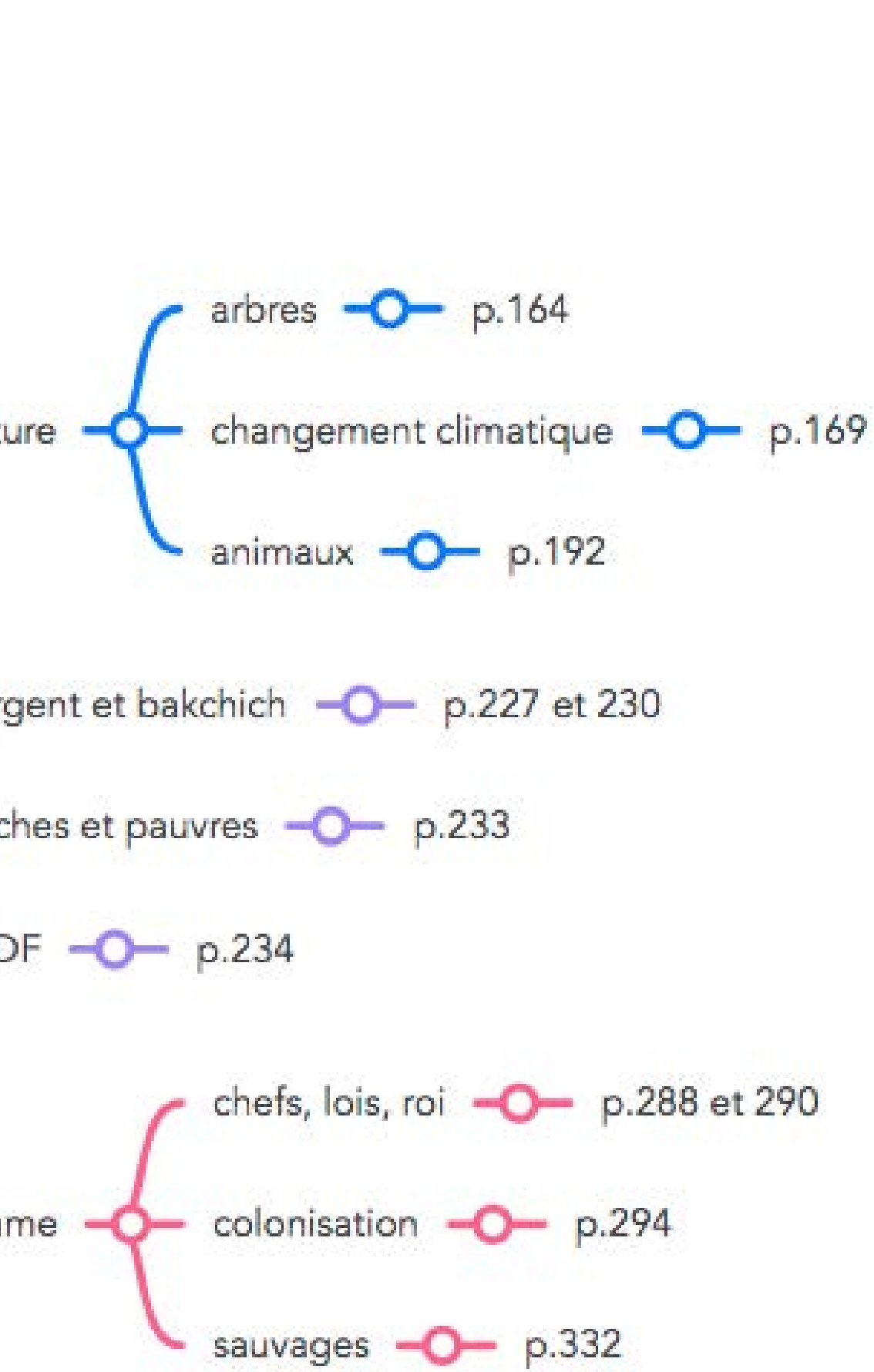
POUR ALLER PLUS LOIN

À l'issue de ce travail, on pourra utiliser les cartes mentales qui suivent pour proposer aux élèves d'autres parcours de lecture dans *Au pays des hommes blancs*.




travail p.225
vacances d'hiver et d'été pp. 356 et 359
concept du temps p.382
il de mémoire
villes p.256
maisons et châteaux p.257 et 259
musées p.339
issance, mort
chapitre Les âges de la vie p.112-130
coiffure p.154
peur de vieillir p.158
nature et fin du monde
prophétie p.177
ambassadeur p.186
fin du monde p.187


pouvoir de l'homme sur la nat
LE POUVOIR
pouvoir de l'argent
ar
ri
SI
pouvoir de l'homme sur l'hom


arbres p.164
ure
changement climatique p.169
animaux p.192
gent et bakchich p.227 et 230
ches et pauvres p.233
DF p.234
chefs, lois, roi p.288 et 290
me
colonisation p.294
sauvages p.332



III – PROLONGEMENTS

90 Des Océaniens en Europe au siècle des Lumières
100 Omai : portraits d'un Océanien du XVIII^{e} siècle
108 Le Papalagui, ce curieux homme blanc
116 Exploration inversée et regards étrangers





THÈME

DES OCÉANIENS EN EUROPE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Le siècle des Lumières voit se multiplier les expéditions scientifiques et les voyages de circumnavigation. Bougainville puis Cook, accompagnés de géographes, d'astronomes, de naturalistes et de dessinateurs, explorent l'hémisphère austral et témoignent à leur retour des contrées qu'ils ont atteintes et de leurs habitants. Mais c'est aussi à travers la rencontre avec des autochtones revenus avec eux – Aotourou et Omai - que les Parisiens et les Londoniens découvrent la lointaine Océanie.

PISTES D'EXPLOITATION DES DOCUMENTS

On peut demander aux élèves d'effectuer par groupe des recherches sur :

- les voyages d'exploration de Bougainville et Cook dans l'hémisphère austral
- les récits de voyage publiés au retour de ces expéditions
- les Océaniens venus en Europe à l'occasion de ces expéditions (Aotourou et Omai)
- le mythe du bon sauvage

La lecture comparée des extraits de Bougainville et de Diderot permet aux élèves de s'interroger sur la question du langage et de sa maîtrise.

1 - LE VÉRITABLE AOTOUROU

L'orthographe de ce nom varie : Aotourou dans les écrits du XVIII[e] siècle, Ahutoru dans les études actuelles.

Lorsque le 16 mars 1769 Bougainville achève le premier voyage français de circumnavigation entrepris trois ans auparavant, il ramène à son bord un autochtone de Tahiti, cette île qui a enchanté le navigateur au point qu'il l'a baptisée la Nouvelle Cythère.
Le séjour d'Aotourou en France va durer un an, pendant lequel il suscite dans un premier temps la curiosité de la société parisienne qui se passionne pour les récits de voyage et l'exploration de l'hémisphère austral. Il est introduit dans les salons, présenté à Louis XV, il rencontre des savants et des philosophes, découvre les mœurs françaises.
Il repart en 1770 sur une frégate affrétée par Bougainville sur ses fonds propres, fait escale à l'île de France (île Maurice) où il est l'hôte de Pierre Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon, reprend la mer en 1771 pour rejoindre Tahiti mais meurt en route de la petite vérole.

Dans un ouvrage collectif intitulé *Paris et ses peuples au XVIII[e] siècle*, Antoine Lilti rend compte du séjour français d'Aotourou dans le chapitre « Comment peut-on être Tahitien ? Ahutoru à Paris (1769) » et cherche à comprendre comment ce dernier a été perçu par la société parisienne. Il explique l'indifférence qui a succédé à l'intérêt initial pour Aotourou par le fait qu'il s'agissait d'une curiosité mondaine et superficielle plutôt que savante. Il montre également l'ambiguïté du statut de cet étranger : « était-il un sauvage, amené à Paris comme une curiosité, ou un voyageur exotique, une sorte d'ambassadeur ? ». Enfin, il parle tout simplement de la déception des Parisiens devant cet homme dont le physique ne correspond pas à l'idéalisation des insulaires par Bougainville et Commerson, le naturaliste de l'expédition, et dont l'incapacité à apprendre le français est un obstacle à l'échange. Les témoignages de contemporains qui sont cités traduisent cette déconvenue : ils peinent à croire qu'Aotourou ait de l'esprit, sont gênés par certaines de ses réactions. Tout ceci justifie pour Antoine Lilti l'idée d'une rencontre manquée.

LA GAZETTE DE FRANCE

La présence d'Aotourou à bord de *La Boudeuse* est signalée dans *La Gazette* du 27 mars 1769 qui informe ses lecteurs du retour de l'expédition.

Le sieur de Bougainville est revenu dernièrement au Port de Saint-Malo sur l'une des deux Frégates dont il avait le commandement. Il s'est rendu ici et a rapporté qu'il avait découvert dans la Mer du Sud une île jusqu'à présent inconnue, très vaste et très agréable par la beauté du climat, la fertilité de la terre et la douceur singulière des mœurs des habitants. Le sieur de Bougainville a emmené avec lui un de ces habitants qui a, dit-on, beaucoup d'intelligence et paraît avoir quelques connaissances d'Astronomie.

La Gazette, 27 mars 1769

Ce document est extrait du Site RetroNews et est accessible à l'adresse : https://www.retronews.fr/journal/la-gazette/27-mars-1769/4/9e570656-73e3-4549-9ac4-f1c2ff94af09

Nº. 254 101

GAZETTE DE FRANCE,

DU LUNDI 27 MARS 1769.

De Petersbourg, le 17 Février 1769.

ON va faire de nouvelles levées dans les différens endroits de l'Empire, attendu que l'Impératrice a, dit-on, résolu d'augmenter la grande armée destinée à marcher contre les Turcs, ainsi que les deux Corps de troupes qui doivent se rendre en Volhinie & dans la Grande & la Petite-Pologne.

On apprend que le Prince de Gallitzin, Général en Chef, est arrivé à Kiovie & que la plupart des Régimens qui vont se réunir à ceux qui sont déjà en Podolie entrent successivement dans le District de Lubno.

Le Comte de Romanzow restera en Ukraine pour s'opposer aux incursions des Tartares.

Le sieur Gmelin, chargé par l'Académie des Sciences de cette Ville de faire des recherches botaniques dans les Provinces de ce vaste Empire, a découvert, près de Woranecz une nombreuse famille de cochenilles, lesquelles s'attachent aux racines du fraisier. Ces cochenilles paroissent être de la même espece que celles que le sieur Rytickow a trouvées à Orenbourg & qui donnent une belle couleur de pourpre.

De Warsovie, le 5 Mars 1769.

Nous venons d'apprendre que les nouveaux Confédérés de Lenczyce ont été battus, près de Kuno, par les Russes & que les Cosaques ont massacré une soixantaine de nouveaux enrôlés qui n'avoient pas encore reçu leurs armes. On dit aussi que les Confédérés de Dobrzin, au Palatinat de Plocko, ont été dispersés par le Major Drewitz & que le sieur Malezewiki se rapproche des frontieres de la Silésie; mais on ne sçait pas encore si c'est pour éviter la poursuite des Russes, ou pour se mettre à portée de donner la main aux nouveaux Confédérés de Cracovie dont plusieurs troupes sont entrées, dit-on, dans le Palatinat de Sendomir. La Confédération est une hydre toujours renaissante. On mande que le Prince Sapieha s'est mis à la tête d'un parti dans la Volhinie: les dernieres lettres qu'on a reçues de cette Province nous apprennent que les Tartares ont rompu le cordon que les Russes formoient de ce côté là & qu'ils se sont approchés du Nieper vers Biala, Arkiew & Kiovie. Une division de ce Corps campe à Kserkaffy; un autre Corps est resté à Balta & le reste campe à Human dans l'Ukraine, à cinq lieues des Russes. Ces trois Corps réunis forment une armée de plus de quatre-vingt mille hommes.

On n'a point encore de nouvelles bien positives concernant le prétendu échec que le Kan a reçu dans la Nouvelle-Servie: tout ce qu'on en sçait jusqu'à présent c'est que Krim-Gueray s'est effectivement approché du Fort Sainte-Elisabeth & des lignes qui viennent aboutir à cette Forteresse; qu'il a ravagé toute cette contrée & qu'il s'est retiré. Comme il auroit été facile aux Russes de pénétrer, par la Nouvelle-Servie, dans les terres du Kan, on prétend qu'il n'a fait cette course que pour dévaster le Pays par lequel ils eussent été obligés de passer pour arriver à ses Frontieres. En effet, suivant plusieurs lettres reçues du Corps d'armée commandé par le Général Iskow, la partie de la Nouvelle-Servie que les Tartares ont parcourue n'est plus qu'un désert affreux; toutes les habitations ont été pillées & brûlées, & les habitans que l'Impératrice Elisabeth y avoit rassemblés & établis

par le Marquis de Dreux, Grand-Maître des Cérémonies, par le sieur de Nantouillet, Maître des Cérémonies, & par le sieur de Watronville, Aide des Cérémonies. Les plats furent portés par Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Comte de Provence & Monseigneur le Comte d'Artois, ainsi que par le Duc de Chartres, le Duc de Bourbon, le Prince de Conty, le Comte de la Marche, le Comte d'Eu, le Duc de Penthievre & par les principaux Officiers de Sa Majesté. Après cette cérémonie, le Roi, accompagné de Monseigneur le Dauphin, de Monseigneur le Comte de Provence & de Monseigneur le Comte d'Artois, de Madame Adelaïde & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, ainsi que du Prince de Condé & du Duc de Bourbon, se rendit à la Chapelle & y entendit la Grand'Messe qui fut chantée par la Musique de Sa Majesté. L'Abbé Ducluseau, Chapelain Ordinaire de la Grande Chapelle, officia, & la quête fut faite par la Comtesse de Cucé, Dame pour accompagner Mesdames. Madame assista à l'Office dans la Tribune.

Le Marquis de Blosset, Ministre Plénipotentiaire du Roi à la Cour de Danemarck, qui avoit obtenu la permission de faire un voyage en France, a pris congé de Sa Majesté, le même jour, pour se rendre à sa destination. Il a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Duc de Choiseul, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangeres & de la Guerre.

Mercredi dernier, la Marquise de Jaucourt eut l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la Princesse de Beaufremont; la Marquise d'Aiogny, par la Marquise de Perusse d'Escars, & la Comtesse de Custine, par la Marquise de Custine.

Sa Majesté vient d'accorder au Marquis de Fleury les honneurs du Louvre.

Aujourd'hui, Monseigneur le Dauphin & Madame ont tenu sur les Fonts de Baptême, en présence du Roi & de la Famille Royale, Abraham Glogauer, Juif, âgé de vingt-un ans, né à Glogau en Silésie. Il a été nommé *Louis-Marie*. Le Baptême & la Confirmation lui ont été administrés par l'Archevêque de Reims, Grand Aumônier de France, en présence du sieur Allart, Curé de la Paroisse de Notre Dame, & après cette cérémonie, il a fait sa premiere Communion.

De Paris, le 27 Mars 1769.

Il paroît un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, en date du 21 de ce mois, *portant suppression, à compter du 1er Avril 1769, de la Caisse d'Escompte établie par celui du 1er Janvier 1767.*

Le sieur de Bougainville est revenu dernierement au Port de Saint-Malo sur l'une des deux Frégates dont il avoit le commandement. Il s'est rendu ici & a rapporté qu'il avoit découvert dans la Mer du Sud une Isle jusqu'à présent inconnue, très-vaste & très-agréable par la beauté du climat, la fertilité de la terre & la douceur singuliere des mœurs des habitans. Le sieur de Bougainville a emmené avec lui un de ces habitans qui a, dit-on, beaucoup d'intelligence & paroît avoir quelques connoissances d'Astronomie.

Nota. Dans la Gazette du 17 de ce mois, Art. de la population de Naples, ligne 19e, on lit 3, 015, 755, lisez: 3, 813, 754.

Cours des Effets Commerçables, le 25 Mars.

ACTIONS des Indes	1060 liv. 65. 70.
Promesses au denier 10	24 ½. 25 p. ⅝. p.
Idem à 4 pour cent	43 ½. 46. p. ⅝. p.
Actions des Fermes	840. 42 ½. 45
Coupons	19 ½.
4e. Loterie R. Epoques.	
4e. à 12e. 12e	15 ½. 20 ½. p. ⅝. p.
50 millions	41 p. ⅝ p.
Canada	40 ½. 42 p. ⅝. p.
Emprunt de trente millions sur Strasbourg	47 ½. p. ⅝. p.
Billets de Nouette	46 ½. 46 p. ⅝. p.
Billets de la Loterie de la Compagnie des Indes.	
2e tirage	405
5e tirage	340.
Act. de la Caisse d'Esc.	997 ½.
Les autres Effets sans prix fixe.	

Expériences & Observations sur la cause de la mort des Noyés, faites publiquement à l'Ecole Vétérinaire de Lyon, par MM. Faisole & Champeaux, Chirurgiens. Chez Didot le jeune, Quai des Augustins.

On trouve chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, des *Mémoires & Plaidoyers à l'occasion d'une Femme Noyée dans le Rhône & qui, au rapport des Chirurgiens, paroissoit avoir été assassinée avant d'avoir été jettée dans l'eau.*

Archives Historique de la France Ancienne & Moderne contenant les événemens de notre Histoire & faisant suite de l'Abrégé Chronologique de M. le Président Haynaut. Chez Desnos, Ingénieur-Géographe du Roi de Danemarck, rue Saint-Jacques. Prix 18 liv.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre, le 27 Mars 1769.

LA RELATION DE VOYAGE DE BOUGAINVILLE

En 1771, Bougainville publie la relation de son voyage sous le titre *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile, en 1766, 1767, 1768 & 1769*.

Dans le chapitre III de la deuxième partie, il répond aux nombreuses critiques dont il a fait l'objet, défend Aotourou contre ses détracteurs, souligne sa propre implication dans l'organisation de son séjour à Paris et de son retour à Tahiti. Au moment où il écrit cela, il ignore encore qu'Aotourou a trouvé la mort en chemin.

Je terminerai ce chapitre en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne croyait pas devoir être aussi long, et en rendant compte des connaissances qu'il m'a données sur son pays pendant le séjour qu'il a fait avec moi.
Le zèle de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taïti, il nous l'a manifesté de la manière la plus expressive, et sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, et certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir les secours et les rafraîchissements dont notre vie dépendait, il nous était essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parlait la même langue que ses voisins, que ses mœurs étaient les mêmes, et que son crédit auprès d'eux serait décisif en notre faveur quand il détaillerait et notre conduite avec ses compatriotes et nos procédés à son égard ? D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage, pour cimenter l'alliance, que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous, et enrichi de connaissances utiles qu'il leur porterait ! Dieu veuille que le besoin et le zèle qui nous ont inspirés ne soient pas funestes au courageux Aotourou.
Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif, curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés et décident cependant avec sévérité et sans appel. Comment ! par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni français ni anglais ni espagnol ? Que pouvais-je répondre ? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée plusieurs de ceux mêmes qui passent pour instruits soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été en Chine. D'autres, aristarques tranchants, prenaient et répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des Français il parlait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français ? J'aurais pu répondre, peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avait au moins trente ans, que jamais sa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à

Suite >>>

aucun travail ; qu'à la vérité un Italien, un Anglais, un Allemand, pouvaient en un an jargonner passablement le français ; mais que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres et toutes exprimées par des mots dans leur langue comme elles le sont dans la langue française ; qu'ainsi ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taïtien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple et la plus bornée, de l'autre à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre, mais ce détail demandait quelques minutes, et j'ai presque toujours remarqué qu'accablé de questions comme je l'étais, quand je me disposais à y satisfaire, les personnes qui m'en avaient honoré étaient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales de trouver des gens qui questionnent, non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer : alors qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.
Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'opéra, car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle ; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à Madame la duchesse de Choiseul, qui l'a comblé de bienfaits et surtout de marques d'intérêt et d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présents. Aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.
Il en est parti au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à La Rochelle sur le navire *Le Brisson*, qui a dû le transporter à l'Île de France. Il a été confié pendant cette traversée aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment, dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'ïle de France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux, et le roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines.
J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'Île de France. On m'a écrit depuis de l'Île de France une lettre datée du mois d'août 1771, dans laquelle on me mande qu'on y armait le bâtiment destiné à ramener Aotourou à Taïti. Puisse-t-il revoir enfin ses compatriotes !

2 - AOTOUROU DANS LA LITTÉRATURE

Si le véritable Aotourou, au-delà de la curiosité passagère qu'il a suscitée, n'a pas fait l'objet de nombreux commentaires, il a en revanche inspiré à quelques auteurs des écrits où le mythe du bon sauvage et la fantaisie l'emportent sur la réalité et s'inscrivent dans la vogue de Tahiti déclenchée par les voyages d'exploration du XVIII[e] siècle.

LE SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE, DIDEROT

Dans le prologue du *Supplément au Voyage de Bougainville*, rédigé en 1772 mais publié en 1796 à titre posthume, Diderot brosse un portrait d'Aotourou qui restitue assez fidèlement la perception que ses contemporains ont eue du Tahitien. On retrouve en particulier l'étonnement des Parisiens - évoqué par Bougainville lui-même - devant l'incapacité d'Aotourou à apprendre le français et à en maîtriser la prononciation. L'expérience européenne du Tahitien, intransmissible à ses compatriotes, selon Diderot, fournit à ce dernier l'occasion de produire une réflexion philosophique sur la vie sauvage et la vie civilisée, qui apporte sa contribution au débat sur le bon sauvage.

A. […] Avez-vous vu le Taïtien que Bougainville avait pris sur son bord, et transporté dans ce pays-ci ?
B. Je l'ai vu ; il s'appelait Aotourou. À la première terre qu'il aperçut, il la prit pour la patrie des voyageurs ; soit qu'on lui en eût imposé sur la longueur du voyage ; soit que, trompé naturellement par le peu de distance apparente des bords de la mer qu'il habitait, à l'endroit où le ciel semble confiner à l'horizon, il ignorât la véritable étendue de la terre. L'usage commun des femmes était si bien établi dans son esprit, qu'il se jeta sur la première Européenne qui vint à sa rencontre, et qu'il se disposait très-sérieusement à lui faire la politesse de Taïti. Il s'ennuyait parmi nous. L'alphabet taïtien n'ayant ni *b*, ni *c*, ni *d*, ni *f*, ni *g*, ni *q*, ni *x*, ni *y*, ni *z*, il ne put jamais apprendre à parler notre langue, qui offrait à ses organes inflexibles trop d'articulations étrangères et de sons nouveaux. Il ne cessait de soupirer après son pays, et je n'en suis pas étonné. Le voyage de Bougainville est le seul qui m'ait donné du goût pour une autre contrée que la mienne ; jusqu'à cette lecture, j'avais pensé qu'on n'était nulle part aussi bien que chez soi ; résultat que je croyais le même pour chaque habitant de la terre ; effet naturel de l'attrait du sol ; attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu'on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs.
A. Quoi ! vous ne trouvez pas l'habitant de Paris aussi convaincu qu'il croisse des épis dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce ?
B. Ma foi, non. Bougainville a renvoyé Aotourou, après avoir pourvu aux frais et à la sûreté de son retour.
A. Ô Aotourou ! que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, tes maîtresses, tes compatriotes, que leur diras-tu de nous ?
B. Peu de choses, et qu'ils ne croiront pas.
A. Pourquoi peu de choses ?
B. Parce qu'il en a peu conçues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucun terme correspondant à celles dont il a quelques idées.
A. Et pourquoi ne le croiront-ils pas ?
B. Parce qu'en comparant leurs mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur, que de nous croire si fous.
A. En vérité ?
B. Je n'en doute pas : la vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées ! Le Taïtien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de l'enfant qui naît à l'homme décrépit. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses ; entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments.

LE SAUVAGE DE TAÏTI AUX FRANÇAIS, BRICAIRE DE LA DIXMERIE

Nicolas Bricaire de La Dixmerie publie en 1770 *Le Sauvage de Taïti aux Français, avec un envoi au philosophe ami des sauvages*. Le texte se présente comme une lettre d'adieu d'un bon sauvage qui a décidé de retourner dans son île natale. Après un avis de l'éditeur présentant brièvement l'île de Tahiti récemment découverte et ses habitants, « le Sauvage de Taïti aux Français » propose une comparaison entre les mœurs françaises et celles de Tahiti. L'ouvrage se clôt sur un « Envoi au philosophe ami des sauvages », qui cible bien évidemment Rousseau en caricaturant sa pensée.

LETTRES TAHITIENNES, MME DE MONBART

Joséphine de Monbart publie en 1784 *Lettres tahitiennes*, un roman épistolaire qui imagine la correspondance amoureuse entre Zeir et Zulica. Le personnage de Zeir s'inspire directement d'Aotourou, et d'un épisode rapporté par Bougainville : lors de son embarquement à bord de *La Boudeuse*, le navigateur remarque que le Tahitien laisse derrière lui une jolie jeune fille. Le roman de Mme de Monbart imagine à partir de là les lettres de Zeir à Zulica pour lui rendre compte de ses expériences de l'Europe, et les développements d'une intrigue sentimentale.



© Marc Dozier

3 - LE VÉRITABLE OMAI

Son nom est orthographié tantôt Mai tantôt Omai, ou Omaï.

Omai, originaire de Raiatea dans l'archipel de la Société, vit à Huahiné puis à Tahiti. Il quitte cette île en 1773 pour embarquer sur le vaisseau du capitaine Furneaux qui fait partie du deuxième voyage de Cook dans l'hémisphère austral et arrive à Londres en 1774.
Là, introduit dans les salons mondains, il découvre la société occidentale et s'adapte avec une certaine aisance à ses us et coutumes, est invité dans des bals, des dîners, à l'opéra. Il est présenté au roi Georges III par les naturalistes Joseph Banks et Daniel Solander. Une gravure qui figure sur le site de la Médiathèque Historique de Polynésie rend compte de cette entrevue : à gauche, Banks et Solander se tiennent en retrait, tandis qu'Omai met un genou en terre devant le roi et la reine, debout à droite. En revanche, le choix a été fait de le représenter avec ses vêtements traditionnels, alors qu'il portait pour l'occasion l'habit anglais.
Il séjourne en Angleterre jusqu'en 1776, année où il repart avec la troisième expédition de Cook pour retourner à Tahiti, où il meurt deux ans plus tard.

LE DEUXIÈME VOYAGE DE COOK RÉSUMÉ PAR JULES VERNE

Dans *Les grands navigateurs du XVIII^e siècle* (1880), Jules Verne fournit un compte rendu succinct de la venue d'Omai en Angleterre d'après le récit du deuxième voyage de Cook.

> Le capitaine Furneaux avait consenti à prendre à son bord un jeune homme nommé Omaï, dont la retenue et l'intelligence devaient donner une haute idée des habitants des îles de la Société. À son arrivée en Angleterre, ce Taïtien fut présenté au roi par le comte de Sandwich, premier lord de l'Amirauté. En même temps, il trouva en MM. Banks et Solander des protecteurs et des amis, qui lui ménagèrent une réception amicale auprès des premières familles de la Grande-Bretagne. Il résida deux ans dans ce pays, et s'embarqua avec Cook, à son troisième voyage, pour regagner sa patrie.

LE TROISIÈME VOYAGE DE COOK

Lorsque Cook embarque pour son troisième voyage avec Omai à son bord, il note que le Tahitien éprouve « un mélange de regret et de satisfaction ». Il quitte en effet des personnes auprès de qui il a trouvé protection et amitié durant son séjour en Angleterre, mais il est habité par le désir de retrouver son île natale et d'y revenir auréolé du prestige de son voyage et des biens qu'il en rapporte. Cook rend compte du rôle d'interprète joué par Omai dans les îles où l'expédition fait relâche. Il observe la prodigalité dont il fait preuve dans un premier temps à l'égard des siens avant de prendre en main ses propres intérêts, et il redoute pour lui le moment où, n'étant plus protégé par la présence des Anglais, il risque d'être dépouillé de ses biens qui excitent la convoitise. Dans les pages datées du 2 novembre 1777, Cook rapporte la façon dont Omai a su se comporter dignement à l'égard de l'équipage au moment des adieux, mais n'a pas retenu ses larmes en le quittant. Il revient sur le voyage d'Omai, ce qui a pu motiver le jeune homme à venir en Angleterre, sur l'écart que cette expérience a creusé entre ses compatriotes et lui, et sur les dangers liés à son retour.

On pourra lire ce texte dans les *Relations de voyage autour du Monde* de James Cook publiées aux éditons La Découverte/Poche ou dans l'anthologie *Le Voyage en Polynésie* parue dans la collection Bouquins chez Robert Laffont.

AVIS DE CONTEMPORAINS

Dans un article consacré à la représentation raciale d'Aotourou et d'Omai en Europe 1769-1776, Marc-André Desmarais s'intéresse à la façon dont les deux Polynésiens ont été perçus en fonction d'un horizon d'attente créé par les récits qui ont idéalisé la découverte des îles et en particulier de Tahiti, à travers des références à l'Eden, l'Âge d'or et une perfection proche de l'Antique.

Il rapporte les témoignages et commentaires favorables à Omai, à l'opposé de la perception négative que la société parisienne a eue d'Aotourou, une fois passé l'engouement lié à la nouveauté. Apparence physique, aptitude à acquérir la langue de l'autre, capacité à maîtriser des codes sociaux : Omai répond aux attentes alors qu'Aotourou déçoit. Or ce qui se joue à travers ces deux individus, au-delà de leur personne, c'est le regard porté par les Européens sur le Tahitien et son identification, « bon sauvage ou ignoble sauvage ». Tout renvoie Aotourou à un état primitif, quand Omai s'inscrit dans une catégorie noble et vertueuse.

« Ce "bon sauvage", on le définira moins par ses caractères positifs que par les vices qu'il n'a pas et qui sont les nôtres. Preuve qu'il s'agit moins de percevoir l'autre que de l'utiliser pour parler de soi. » C'est par cette citation d'André Akoun en 1991 que s'ouvre la contribution de Tamatoa Bambridge consacrée aux premiers Polynésiens en Europe et à l'imaginaire occidental, dans l'ouvrage collectif *Zoos humains*. Elle y analyse les mécanismes sociaux et culturels de distanciation et de réification qui sont à l'œuvre dans la construction, par rapport à l'altérité, du mythe du paradis perdu. De là vient selon elle la persistance dans l'imaginaire collectif du statut ambivalent des Polynésiens : « à la fois des "sauvages" qu'il faut sauver malgré eux et des témoins vivants d'un passé idyllique révolu. »



© Marc Dozier

4 - OMAI DANS LA LITTÉRATURE

OMAI, OR, A TRIP ROUND THE WORLD

Omai est une pantomime écrite en 1785 par John O'Keeffe avec une musique de William Shield, qui a été jouée au théâtre de Covent Garden. L'auteur s'inspire très librement du séjour d'Omai à Londres ainsi que du troisième voyage de Cook lors duquel celui-ci trouva la mort à Hawaï. L'argument de la pantomime porte sur le projet de mariage d'Omaï, prince tahitien, et de Londina, fille de Britannia. À travers l'union de ces deux jeunes gens se joue celle des deux royaumes, que des rivaux s'efforcent de contrecarrer. Pour échapper à ces derniers, Omaï et Londina se lancent dans un périple qui les entraîne dans des contrées lointaines parcourues par le navigateur James Cook.

NARRATIONS D'OMAÏ, INSULAIRE DE LA MER DU SUD, AMI ET COMPAGNON DE VOYAGE DU CAPITAINE COOK. OUVRAGE TRADUIT DE L'O-TAÏTIEN, PAR M. K***, & PUBLIÉ PAR LE CAPITAINE L. A.B.

Le véritable auteur de ce long ouvrage en quatre volumes, publié en 1790 et prétendument traduit de l'O-Taïtien, est l'abbé Baston. Il dit livrer la traduction d'un manuscrit qu'on lui aurait confié, celui des mémoires d'un insulaire de la mer du sud conduit en Angleterre par le capitaine Furneaux et ramené dans sa patrie par le capitaine Cook. Il prend prétexte du retour d'Omaï à Tahiti pour évoquer de façon très contrastée cette terre, tantôt édénique dans la lignée des récits inspirés par Bougainville, tantôt effrayante de violence et de cruauté, écornant ainsi le mythe du bon sauvage et de l'homme naturel.

Pour approfondir cette présentation d'Omai, on lira avec profit une étude extrêmement riche de Giordana Charuty, intitulée « Les métamorphoses d'Omai ». Elle y détaille l'immense curiosité suscitée par ce voyageur tahitien durant son séjour ainsi que les conditions dans lesquelles il a été reçu dans les différents cercles de sociabilité de la société londonienne, et ce d'autant plus qu'il manifestait une aptitude à adopter leurs codes. Elle analyse la façon dont Omai existe pour ses contemporains non seulement sur la scène sociale mais aussi sur la scène théâtrale et sur celle du texte, et elle développe les enjeux de ces « fictions sérieuses » qui se construisent autour de son personnage.

THÈME

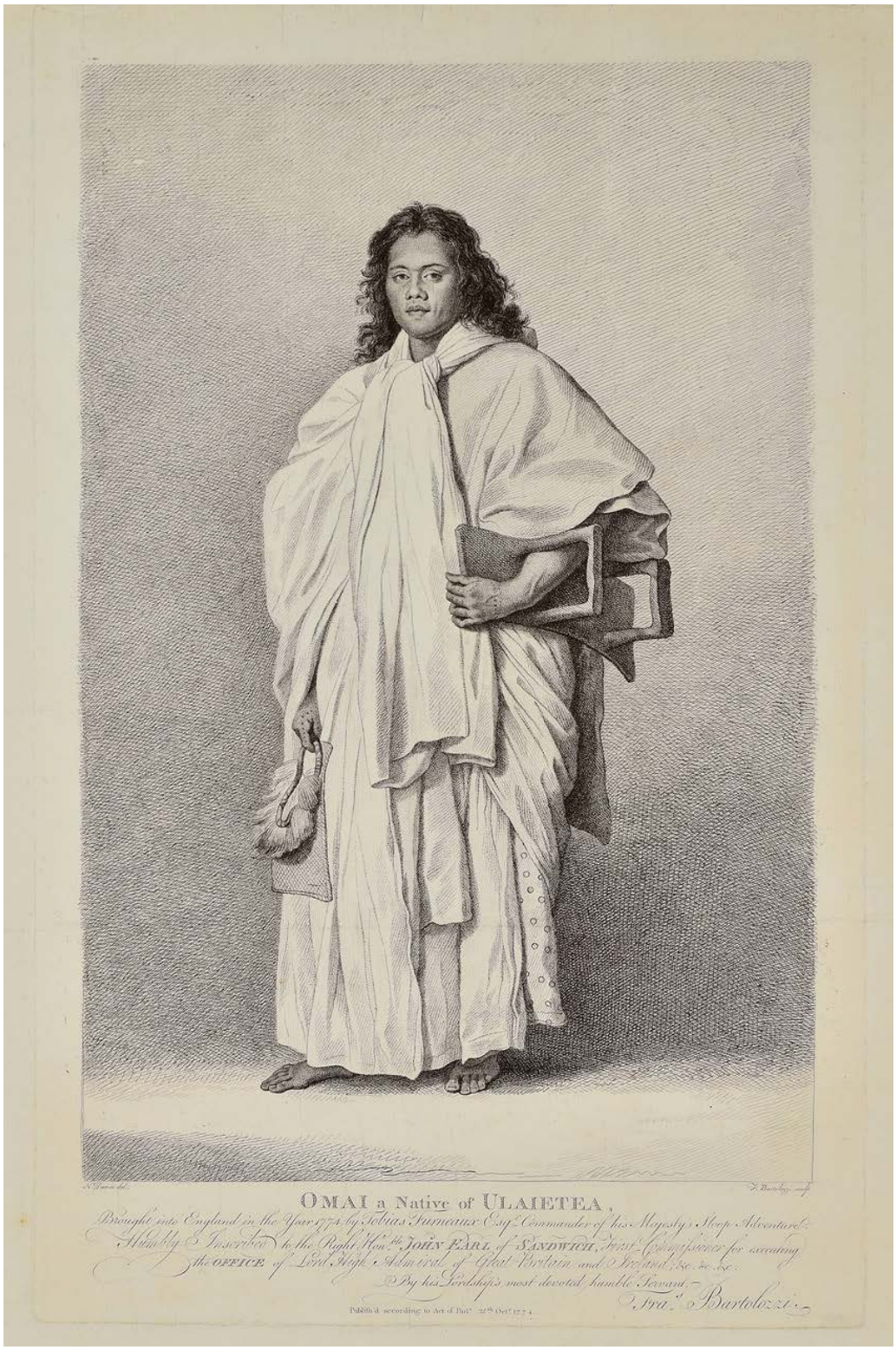
OMAI : PORTRAITS D'UN OCÉANIEN DU XVIIIe SIÈCLE

Les gravures représentant des Océaniens dans les ouvrages publiés à la fin du XVIIIe siècle renvoient souvent à des scènes de groupe illustrant des coutumes. Mais il existe aussi des portraits à partir de dessins exécutés lors des expéditions, qui offrent un aperçu des différents types humains dans les contrées des mers du Sud. Un des portraits d'Omai s'inscrit dans cette série, mais les autres ont ceci de particulier qu'ils ont été réalisés en Angleterre par des peintres renommés qui ont ainsi assuré sa notoriété.

PISTES D'EXPLOITATION DES DOCUMENTS

À partir des différents portraits d'Omai, on peut demander aux élèves d'observer les points communs dans la représentation du personnage et ce qui se dégage des choix qui ont été faits :

- posture
- tenue et accessoires
- visage et expression
- coiffure
- arrière-plan



Ville de Langres/Sylvain Riandet.
Omai a Native of Ulaietea, Francesco Bartolozzi (1727-1815), Londres, 1774. Eau-forte, burin, pointillé
Cette gravure d'après un dessin de Nathaniel Dance (1735-1811) représente le Tahitien Omai (1751 ou 1753-1779 ou 1783), qui fut ramené en Angleterre en 1774 par le navigateur Tobias Furneaux (1735-1781). Portraituré à plusieurs reprises, accueilli par les savants, invité par les notables, il suscite une forte curiosité.
Langres, musées de Langres, 2012.1.1

1 - DIFFÉRENTS PORTRAITS D'OMAI

La gravure intitulée *Omai a Native of Ulaietea* est l'œuvre de Franscesco Bartolozzi d'après un dessin de Nathaniel Dance-Holland, peintre de portrait à succès. Elle date de 1774 et a été commandée par le naturaliste Joseph Banks. Elle est dédiée, comme l'atteste le texte inscrit au-dessous, à Lord Sandwich, premier Lord de l'Amirauté.
Elle représente Omai en pied, debout, de face, avec un léger contrapposto (poids du corps sur une des deux jambes) qui dynamise sa posture. Pieds nus, il porte un ample vêtement blanc dont les plis rappellent le drapé à l'antique. Il s'agit de plusieurs pièces de tapa, une étoffe d'écorce : l'une d'elles est nouée souplement autour de son cou comme une longue écharpe, certains pans sont ornés de petits motifs circulaires. Le bras gauche d'Omai est passé dans un tabouret de bois - iri ou no'onga -. Ce siège de prestige, réservé aux personnages de haut rang, qui les préserve du contact direct avec le sol, atteste de la volonté de reconnaître dans la représentation le statut d'Omai. Sa main droite tient un éventail rectangulaire en fibres tressées et un ornement, peut-être aussi de fibres et de plumes. Le dos de ses mains et ses doigts sont tatoués de lignes de points. Sa longue chevelure brune et bouclée retombe librement sur ses épaules. Son port de tête, la sérénité grave et douce de son visage et la droiture de son regard, tout contribue à faire d'Omai un personnage digne de considération.

A la différence de cette gravure qui représente Omai sur un fond neutre, le tableau *Portrait of Mai*, achevé en 1776 par Joshua Reynolds, le prince des portraits, l'inscrit dans un paysage évoquant sa terre natale, avec la courbe d'un palmier à gauche du personnage, et à droite un arrière-plan de végétation, d'eau et de collines. Ce portrait en pied, à échelle réelle, montre Omai toujours pieds nus, vêtu des mêmes pièces d'étoffe blanc écru, mais la façon dont elles sont resserrées à la taille et le turban qui ceint sa tête donnent une coloration plutôt orientale à la représentation. On aperçoit des tatouages sur le dos de sa main gauche et sur son avant-bras droit, tandis que sa main droite esquisse un geste d'ouverture. On retrouve dans la posture le contrapposto hérité du modèle de la statuaire antique. Quant à l'expression d'Omai, dont la tête est tournée vers son épaule gauche, elle est empreinte d'une gravité songeuse qui idéalise le personnage. Ce tableau figure sur le site de la National Portrait Gallery à Londres. On peut également le trouver dans l'article consacré à Omai dans Wikipedia, de même qu'une étude de visage d'Omai par Reynolds. La National Library of Australia possède quant à elle un croquis au crayon d'Omai par Reynolds, en ligne aussi sur le site de la Médiathèque Historique de Polynésie.

Omai est encore représenté dans un autre tableau, intitulé *Mai (Omai), Sir Joseph Banks and Daniel Solander*, peint par William Parry vers 1775-1776. Il s'agit ici d'une scène d'intérieur, en Angleterre, comme le confirme le paysage entrevu par l'ouverture à droite du tableau. À gauche, Omai est debout, mais cette fois sous son profil droit, la tête et le regard tournés vers nous. À droite, de face, Daniel Solander, botaniste, est assis à un bureau, la plume à la main, et regarde Omai que Joseph Banks, son confrère, debout à sa droite, semble lui désigner de la main, comme s'il était un sujet d'observation. Le choix de peindre Omai pieds nus et dans la tenue de la gravure de Bartolozzi, alors qu'il portait l'habit anglais pendant son séjour, souligne la volonté d'opposer ici l'Océanien aux Occidentaux, en veste, gilet, culotte, bas et chaussures. Ce tableau figure sur le site de la National Portrait Gallery à Londres. On peut également le trouver dans l'article consacré à Omai dans Wikipedia.

Toutes ces représentations rappellent dans les *Lettres persanes* l'étonnement de Rica, constatant que l'on trouve de ses portraits partout à Paris, « dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées ». (Lettre XXX)



Omai, amené en Angleterre par le Capitaine Furneaux [Atlas de Cook composé de 65 planches représentant diverses cartes et figures du second voyage] par James Cook [s.l.], [s.n.], [17-]. BM Louviers

Cette gravure de James Caldwall (Caldwell), d'après un dessin du peintre William Hodges (qui faisait partie de l'expédition de Cook entre 1772 et 1775) figure dans l'atlas qui accompagne la relation de ce deuxième voyage, et dont on peut consulter la version numérisée sur le site de Gallica. On la trouve aussi sur le site de la National Portrait Gallery ou sur Google Art & Culture en associant Omai, Hodges et Caldwell. Il s'agit d'un portrait en buste d'Omai. Le vêtement sur l'épaule est rapidement traité en quelques plis d'un drapé souple. Les boucles libres de la chevelure encadrent le visage et retombent sur le cou. On reconnaît l'expression à la fois sérieuse et songeuse des précédents portraits, le front haut et dégagé, le regard grave.

2 - LES MARQUEURS DE L'ALTÉRITÉ

Toujours dans la lettre XXX des *Lettres persanes*, Rica fait une expérience étonnante. Tant qu'il porte son costume oriental, il est identifié comme Persan. Dès lors qu'il adopte l'habit occidental, il passe inaperçu et se fond dans le paysage parisien.

> Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. […]
> Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement : libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique : car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche.

On pourra prolonger la réflexion sur ce changement de perception et de statut en fonction du costume en observant les photos de Mundiya Kepanga et de son cousin Polobi Palia qui figurent dans le Portfolio « Papous en France » sur le site de Marc Dozier (https://fr.marcdozier.com/portfolio-papous-en-france/).

L'identification est immédiate lorsqu'ils portent leur tenue traditionnelle (photos près de la tour Eiffel ou au sommet de celle-ci devant une longue-vue panoramique ; photo dans le métro). Sur les autres photos, lorsqu'ils sont vêtus à l'occidentale mais arborent une coiffe moins imposante – et pour Mundiya Kepanga un bâton dans le nez –, leur appartenance à une autre culture demeure perceptible. Lorsque cet indicateur disparaît (Polobi Palia sans sa coiffe à côté de Mundiya Kepanga portant la sienne), ils rejoignent Rica dans l'invisibilisation que ce dernier constate après avoir quitté l'habit persan.



© Marc Dozier



© Marc Dozier






FRONT
PERSON
OF 32 KG.
OR MORE







© Marc Dozier

THÈME

LE PAPALAGUI, CE CURIEUX HOMME BLANC

L'homme blanc, c'est celui qui voyage, qui explore, qui découvre d'autres terres et d'autres peuples et décrit leurs coutumes : un homme curieux, mais aussi un curieux homme ! Qu'en est-il en effet lorsqu'un insulaire des mers du Sud, de retour d'Europe, rend compte à ses compatriotes de ce qu'il y a vu et commente les mœurs occidentales ? C'est là tout l'enjeu de l'ouvrage d'Erich Scheurmann publié en 1920, *Le Papalagui, Les paroles de Touiavii chef de la tribu de Tiavéa dans les îles Samoa*.

PISTES D'EXPLOITATION DES DOCUMENTS

On peut demander aux élèves d'effectuer par groupe des recherches sur les Samoa :

- situation géographique
- statut politique au début du XX^{e} siècle
- photographies fin XIX^{e} début XX^{e} siècle

https://www.gettyimages.fr/photos/samoa-tradition
https://picryl.com/topics/historical+images+of+samoa

1 - ERICH SCHEURMANN (1878-1957)

Peintre et écrivain allemand, Scheurmann séjourne dans les années précédant la première guerre mondiale dans l'archipel des Samoa alors en partie sous tutelle de l'Allemagne. En 1920, il publie *Le Papalagui*, qui se présente comme le recueil des paroles de Touiavii, chef de la tribu de Tiavéa dans les îles Samoa. Ce dernier aurait en effet voyagé en Europe au sein d'un groupe de danseurs et ses propos auraient été destinés à ses compatriotes pour les mettre en garde contre les mirages de l'Europe et la domination qu'elle exerçait sur eux. Dans son introduction, Scheurmann reconnaît avoir pris l'initiative de faire imprimer sans l'accord de leur auteur les notes qu'il lui avait confiées. Cet ouvrage, traduit depuis dans une quinzaine de langues, a connu une réception considérable, liée à sa remise en question de la société occidentale et au discours qu'il prône d'un retour à la nature. L'intérêt de Scheurmann pour la culture polynésienne apparaît également dans un ouvrage publié en 1926 intitulé *Samoa*, illustré d'un grand nombre de clichés pris par des compatriotes photographes. On peut voir certaines de ces photos dans un article de Daniel Pardon intitulé « Carnet de voyages – Les Samoa aux temps anciens » sur le site Tahiti Infos.

2 - *LE PAPALAGUI*, UN AUTHENTIQUE FAUX TÉMOIGNAGE ?

Donné par Scheurmann comme une traduction des propos de Touiavii, *Le Papalagui* a longtemps été considéré comme le témoignage authentique d'un chef samoan ayant réellement existé, et il continue d'être présenté comme tel, si l'on considère la postface de Dominique Roudière, traductrice du texte pour l'édition française chez Pocket. Évoquant Touiavii, elle parle en effet de « la voix de cet homme fin et intelligent », des « notes authentiques de l'aborigène », et distingue cet ouvrage du roman de Montesquieu *Lettres persanes*.

Le doute a pourtant plané sur l'authenticité de ce témoignage : le livre de Scheurmann était-il, comme il l'indique dans son introduction, le recueil des pensées de Touiavii et la simple traduction des notes que ce dernier lui avait transmises ? Avait-il été écrit par Scheurmann à partir de discussions qu'il avait eues avec des Samoans ? L'écrivain avait-il eu recours à un artifice littéraire en inventant le personnage de Touiavii et son voyage en Europe afin de délivrer son propre message sur la faillite de la civilisation européenne au sortir de la première guerre mondiale ?

On perçoit en effet à la lecture du *Papalagui* l'héritage littéraire dont le texte est nourri et les réminiscences de certains auteurs.

On trouve à plusieurs reprises l'écho du *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot et du discours du vieillard tahitien à ses compatriotes lors du départ du navigateur, comme en témoignent parmi de nombreux autres les deux exemples suivants.
Dans le chapitre 6 sur la propriété, les éléments de langage de Touiavii sont les mêmes que ceux du vieillard qui dit à Bougainville : « Ici tout est à tous et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. » Ces deux termes apparaissent aussi dans les paroles du Samoan : « Mais dans la langue du Papalagui il n'existe guère de mots qui soient plus éloignés que ce *mien* et ce *tien*. » (p.74) À la fin du chapitre, Scheurmann revient sur cette différence de conception de la propriété : « [...] les aborigènes de Samoa vivent en parfaite communauté de biens. Il n'y a effectivement pas de notion de "mien" et de "tien" pour eux. [...] Tout appartient à tous. Tout appartient à Dieu. » (p.79)
Dans le chapitre 4, Touiavii dénonce les préconisations d'un Occidental à propos des insulaires : "*Nous devons les amener à avoir des besoins*", j'ai entendu dire cela par un homme qui connaît bien notre pays. *Les besoins*, ce sont les objets. "*Ensuite, ils consentiront à travailler !*", a poursuivi l'homme intelligent. » (p.61). On croirait entendre en creux le réquisitoire du vieillard tahitien revendiquant pour son peuple une juste appréciation de ce qui lui est « nécessaire et bon »

et rejetant les « besoins factices » et les « vertus chimériques » des Européens qui ont débarqué à Tahiti.

Un autre exemple de réminiscence littéraire apparaît dans le chapitre 1, où le regard de Touiavii sur le costume occidental du début du XX^e siècle rappelle à certains égards celui de Pierrot sur l'habit de gentilhomme du XVII^e siècle dans le *Dom Juan* de Molière (II,1).
Après avoir sauvé Don Juan de la noyade, Pierrot voit ses serviteurs l'aider à se rhabiller devant le feu, et le rapport qu'il fait à Charlotte de cet épisode témoigne d'un étonnement analogue à celui du Samoan devant le nombre d'éléments qui composent le costume d'un homme blanc. Pour donner à ses compatriotes une idée du costume occidental et de ses spécificités, Touiavii utilise des termes renvoyant à sa culture, parlant de la superposition « de pagnes, de nattes et de peaux » (p.20), ou d'« un morceau de pagne durci à la chaux, de la grandeur d'une feuille de taro. » (p.23) Pour parler à Charlotte de l'habit de courtisan, Pierrot procède par approximations et périphrases, évoquant « des cheveux qui ne tenont point à leur teste » et « des grands entonnois de passement aux jambes ». Il n'y a pas moins de distance entre Don Juan et lui qu'entre un Samoan et un Occidental, comme en témoigne son ébahissement devant des réalités culturelles jusqu'ici ignorées de lui.

Un dernier exemple renvoie à la façon dont Touiavii évoque dans le chapitre 2 l'atmosphère de la rue dans une ville occidentale, saturée de monde, de véhicules, de bruit : « [...] les gens ne font que courir de-ci, de-là [...] les chevaux font sonner leurs sabots sur les pierres du sol [...] On ne peut pas se faire comprendre autrement qu'en criant. C'est un vacarme général, cela siffle, cliquette, piaffe... » (p.36)
Le rapprochement peut être fait avec le texte de Boileau sur les embarras de Paris paru dans les *Satires* en 1666 :
« En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
[...]
Et plus loin des laquais l'un et l'autre s'agaçants,
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
[...]
On n'entend que des cris poussés confusément. »

On peut aussi penser à la lettre XXIV des *Lettres persanes* de Montesquieu, parues en 1721, dans laquelle Rica constate que « quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras. [...] les Français [...] courent, [...] volent. [...] Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour ; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues. »

Au-delà de ces réminiscences littéraires, il semble désormais acquis que Scheurmann est le véritable auteur – et non le simple traducteur – du *Papalagui*, qui ne devait son authenticité qu'à l'introduction écrite par Scheurmann lui-même. C'est la conclusion à laquelle est parvenu dans les années soixante-dix l'ethnologue allemand Horst Cain, spécialiste de la langue samoane, après une analyse du vocabulaire employé dans le récit et des incohérences qui en découlaient. Les termes d'imposture, de supercherie ou de mystification qui ont pu être employés sont probablement excessifs pour désigner un récit qui rejoint finalement dans la fiction littéraire ceux d'auteurs comme Diderot ou Montesquieu.

Le texte du *Papalagui* a donné lieu à deux adaptations théâtrales :

• *Le Papalagui*, d'après Erich Scheurmann, adaptation théâtrale de François de Saint-Georges, mise en scène de de Pietro Varrasso, 2008.
« Notre adaptation théâtrale prend beaucoup de liberté par rapport à cet étrange récit de voyage. Elle se veut une bouffonnerie "historico-anthropologico-spiritualistique" mêlant sérieusement l'imposture à l'authenticité et questionnant le narcissisme de l'Occident...
On y comprendra finalement qu'avant d'être un individu, l'individu est avant tout la vision d'un autre

individu. » (note d'intention de Pietro Varrasso)
« Ce spectacle, mêlant le tragique au grotesque, articulant l'imposture à l'authenticité, questionne l'utilisation de la figure du "bon sauvage" et ses dérivés contemporains, la propension narcissique et maladive de l'Occident à se vautrer dans la figure du "prince de l'infâme" à la seule fin de demeurer à la cime de l'Histoire. » (notice dans SCAPIN, base de données des arts de la scène)

• *Le Papalagui*, d'après Erich Scheurmann, adaptation de Léon Kouyaté, mise en scène de Hassane Kassi Kouyaté, 2012.
« Une question simple se posait à nous : Qui parle ? C'est toujours la question essentielle au théâtre, mais ici elle était redoublée, car Touiavii s'adresse à ses congénères. Il nous a paru inutile et saugrenu de mettre en scène une imagerie d'une communauté des îles Samoa. Le ridicule de l'hypothèse nous aurait vite fait honte. C'est pourquoi nous avons choisi la thématique de la conférence, du récit de voyage comme nous pouvons en voir ici et là sous la forme que nous connaissons bien : connaissance du monde. Et il nous a semblé évident que la représentation du public des îles Samoa ne pouvait être que… le public lui-même. En espérant qu'il pourrait, même si c'est un leurre, se mettre par moments "dans la peau" de ceux qui avaient écouté Touiavii une centaine d'années auparavant. […] [Celui-ci] dissèque, comme le faisait alors l'anthropologie européenne, les mœurs étranges de ces blancs (les Papalaguis) qui vivent les uns au-dessus des autres dans d'immenses huttes de pierres, ce que nous appelons tout simplement des immeubles. Si sa description nous renvoie directement aux méthodes anthropologiques européennes, c'est qu'elle nous montre à quel point, lorsque nous ne possédons ni les codes d'une société, ni son vocabulaire, combien celle-ci nous semble étrangère, car le langage véhicule de la pensée mais aussi de l'a priori. »
(notice sur Théâtre-contemporain.net)



© Marc Dozier

3 - COMPOSITION ET RÉSUMÉ DU *PAPALAGUI*

L'ouvrage de Scheurmann, structuré en onze chapitres, s'ouvre sur l'explication du terme « Papalagui » :

« Le "Papalagui" désigne le Blanc, l'étranger, littéralement : le pourfendeur du ciel. Le premier missionnaire blanc qui débarqua à Samoa, arriva sur un voilier. Les aborigènes prirent de loin les voiles blanches pour un trou dans le ciel, à travers lequel le Blanc venait à eux. Il traversait le ciel. »

Au fil des onze chapitres, Touiavii rend compte des observations qu'il a pu faire en Occident et passe en revue tout ce qui enferme l'homme blanc, le coupe de la nature et de la vraie vie, et s'apparente selon lui à une maladie. Étonnement, inquiétude, indignation et perplexité se mêlent dans les propos du Samoan qui n'a de cesse de mettre en garde ses compatriotes contre la fascination que peut exercer sur eux le Papalagui avec ses prouesses techniques ainsi que les risques qu'il y aurait pour les insulaires des mers du sud à adopter le comportement des Blancs.

1 - Les couvre-chair du Papalagui, ses nombreux pagnes et nattes
Le chapitre 1 analyse le rapport au corps des Occidentaux, lié à la chair et au péché. De là vient selon Touiavii la complexité du costume masculin comme féminin, dont la superposition des éléments et le nombre d'accessoires le laissent perplexe. Les corps ainsi couverts et contraints éloignent les hommes et les femmes de ce qui est naturel et beau.

2 - Les coffres en pierre, les fentes de pierre, les îles de pierre et ce qu'il y a entre elles
Le chapitre 2 porte sur l'habitat urbain, perçu comme une concentration d'espaces d'enfermement : pièces, maisons, appartements, immeubles, lieux de la vie privée ou du travail, tous ont en commun de s'apparenter pour le chef samoan à des coffres. Seules les rues offrent une alternative à cet enfermement, mais elles sont saturées par la foule, le bruit et les dangers de la circulation. À l'opposé, les campagnes sont évoquées rapidement sous l'angle d'une opposition entre les hommes de la terre et ceux de la ville.

3 - Le métal rond et le papier lourd
Le chapitre 3 stigmatise l'argent, qui est devenu « la véritable divinité du Blanc » selon Touiavii. Tout se monnaye dans les pays des Blancs, où la richesse contraste avec la pauvreté, où l'égoïsme va à l'encontre du discours chrétien enseigné. Cette obsession de l'argent est présentée par Touiavii à ses compatriotes comme une maladie qu'ils doivent se garder de contracter.

4 - Le Papalagui devient pauvre à cause du grand nombre de choses
Le chapitre 4 interroge le rapport que les Blancs ont aux objets et établit une corrélation entre la pauvreté des Occidentaux et le nombre d'objets qu'ils ne cessent de fabriquer, de désirer, de posséder. Touiavii met en garde les insulaires contre la duperie de ces prétendus besoins matériels.

5 - Le Papalagui n'a pas le temps
Le chapitre 5 rend compte de ce qui semble plus encore que l'argent obséder le Papalagui : le temps, sa subdivision, sa fuite. Le Samoan observe avec étonnement l'usage d'instruments de mesure, le décompte des années, l'énergie passée à vouloir maîtriser le temps, pour parvenir à la conclusion qu'il s'agit là d'une folie dont il faudrait libérer l'homme blanc.

6 - Le Papalagui a appauvri Dieu
Le chapitre 6 porte un regard critique sur la conception occidentale de la propriété et ce qu'elle entraîne : le désir d'appropriation au mépris des besoins de son prochain, l'inégalité entre les hommes, la crainte permanente de perdre des biens, les lois pour en encadrer la possession, dans un total oubli de Dieu à qui tout appartient.

7 - Le Papalagui est un magicien
Le chapitre 7 s'intéresse aux nombreuses inventions et techniques des Blancs, impressionnantes d'efficacité. Mais Touiavii relativise ces merveilles nées de la volonté démiurgique du Papalagui en rappelant que ces artifices ne sont rien au regard de la création continue de Dieu.

8 - La profession du Papalagui
Le chapitre 8 interroge le rapport au travail et le concept de profession. Touiavii observe les conséquences néfastes de la spécialisation et de la répétition des tâches qui aliènent l'homme blanc et minent sa santé physique comme morale.

9 - Le lieu de la vie factice et les mille papiers du Papalagui
Le chapitre 9 évoque ce que Touiavii nomme « le lieu de la vie factice et les mille papiers ». La première formule désigne le cinéma ; qu'il s'agisse du lieu, des conditions de projection, des films ou de la fascination des spectateurs pour l'illusion, tout confirme au Samoan le caractère maladif de cette passion. La lecture quotidienne des journaux n'est à ses yeux pas moins dangereuse et illusoire, en saturant l'esprit d'informations inutiles, en dictant au Papalagui ses pensées et en le détournant de la vraie vie.

10 - La maladie de penser sans cesse
Le chapitre 10 porte un regard très critique sur la pensée, le savoir et l'insatiable quête de connaissances du Papalagui, perçue par Touiavii comme démiurgique et vaine. Selon lui, les livres contaminent l'homme, l'instruction est une maladie qui asservit le corps et détourne de la joie de vivre.

11 - L'obscurité du Papalagui
Le chapitre 11 s'ouvre sur un discours de gratitude à l'égard du Papalagui qui a transmis aux Samoans la Lumière et l'Amour avec le message de l'Évangile. Il pointe en revanche l'incohérence du Blanc qui, porteur de ces valeurs chrétiennes, ne les respecte pas, a dans les faits remplacé Dieu par un matérialisme idolâtre, et ne se souvient éventuellement de lui qu'à l'approche de la mort.


© Marc Dozier

4 - CONFRONTATION ENTRE *LE PAPALAGUI* ET *AU PAYS DES HOMMES BLANCS*

Marc Dozier souligne dans sa préface que Mundiya Kepanga, à la différence des êtres de papier que sont les deux Persans de Montesquieu ou le chef Touiavii de Scheurmann, est un véritable être de chair et de sang.

La réflexion sur les cultures et sur l'ethnocentrisme s'enrichira de la confrontation de ces regards étrangers, qu'ils soient fictifs ou réels. Elle peut prendre appui dans *Le Papalagui* et *Au pays des hommes blancs* sur de très nombreux passages, dont certains sont répertoriés dans le tableau qui suit.

PISTES D'EXPLOITATION DU TABLEAU

On peut demander aux élèves de choisir un thème et de comparer les propos de Touiavii à ceux de Mundiya Kepanga pour identifier les points communs et les écarts dans la perception de l'Occident.

Thème	***Le Papalagui***	***Au pays des hommes blancs***
Vêtements et costumes	chapitre 1	p. 151 à 157
Villes	chapitre 2	p. 255 à 266
Argent	chapitre 3	p.227 à 230
Objets	chapitre 4	p. 364-365
Temps	chapitre 5	p.382-383
Propriété et égoïsme	chapitre 6	p. 384
Inventions techniques	chapitre 7	p.270 à 284
Professions	chapitre 8	p.237 à 253
Cinéma et journaux	chapitre 9	p.347 à 350
Pensée	chapitre 10	p. 114 à 116 / p. 220 / p. 343
Missionnaires et Évangile	chapitre 11	p. 314 / p. 368 à 370 / p. 384

Si Mundiya Kepanga rejoint Touiavii sur de nombreux points, une différence existe pourtant entre eux, et non des moindres. Précisément parce que le chef papou n'est pas un être de papier, il se distingue du chef samoan en ne rejetant pas en bloc la civilisation occidentale. Il l'observe d'un œil lucide et critique, pointe les incohérences des Blancs, mais son regard pragmatique lui fait accepter leurs réalisations et leurs techniques quand elles vont dans le sens d'une amélioration de la vie quotidienne, invalidant ainsi une vision idéalisée de son mode de vie qui relèverait du mythe du bon sauvage.

> Ils n'ont jamais coupé du bois pour se chauffer et faire la cuisine. Ils n'ont jamais dû vivre en mangeant uniquement les produits de leur jardin. Ils n'ont jamais vu d'enfant mourir faute d'antibiotiques. Lorsqu'ils me disent que mon pays est un vrai paradis, je leur réponds : *« Venez donc chez moi un ou deux mois. Habitez dans ma case, travaillez dans mon jardin, mangez des patates douces tous les jours… Après vous pourrez dire que mon pays est un paradis ! »*
>
> Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, Nuigini Édition 2025, p. 387

Il sera intéressant pour finir d'observer les parallélismes entre les inventions langagières de Mundiya Kepanga et celles de Touiavii pour désigner des réalités inconnues découvertes au cours de leurs voyages. Marc Dozier parle à propos de Mundiya Kepanga de « ses plus belles trouvailles lexicales » telles que chaussures-collines (escarpins), soupe de fromage (fondue), maison des anciens (maison de retraite), médicament contre les enfants (pilule) ou opération de la vieillesse (chirurgie esthétique) et il souligne « la poésie et de la force évocatrice de ces néologismes ». On trouve dans les propos de Touiavii le même recours à des métaphores et des périphrases révélatrices de la culture d'origine du locuteur et de sa perception du monde : bateaux pour pieds (chaussures), habit d'oiseau (queue-de-pie), fente de pierre (rue), gentille copie d'un téton féminin (sonnette), bouclier de poitrine (plastron), lieu de la vie factice (cinéma), mille papiers (journaux).
On notera que l'écrivain anglais Joseph Cradock s'était déjà intéressé au XVIII[e] siècle aux inventions langagières d'Omai, les piqûres de guêpe étant nommées par ce dernier celles d'un « oiseau-soldat », ou la vache une « sorte de chien qui donne du lait ».

THÈME

EXPLORATION INVERSÉE ET REGARDS ÉTRANGERS

Voyager, laisser derrière soi ses repères, tout en continuant de penser et de percevoir le monde en fonction d'eux ; découvrir un ailleurs, aller à la rencontre de l'autre, se confronter à la différence : l'expérience de Mundiya Kepanga relatée dans *Au pays des hommes blancs* fait écho à celle d'autres voyageurs, réels ou fictifs, qui l'ont précédé, et donne à voir aussi bien les écarts culturels que les invariants de la nature humaine.

PISTES D'EXPLOITATION DES DOCUMENTS

La confrontation des textes proposés dans cette dernière partie permet de demander aux élèves un travail de réflexion sur les analogies observées quant à :

- la situation
- la perception par le personnage étranger des réalités qu'il découvre
- les termes qui rendent perceptible le regard inversé
- les références à la culture du voyageur.

Une recherche lexicale sur les termes anthropologie, ethnologie et ethnographie permettra de conclure ce travail sur le regard inversé.

1 - NOURRITURES

S'il est un élément qui modèle l'identité et définit l'appartenance à une culture, c'est bien la nourriture et la façon dont on la prépare. Mundiya Kepanga ne manque pas de manifester son goût ou son dégoût pour des plats auxquels il a pu goûter lors de ses voyages en Occident. Certaines pratiques alimentaires des Blancs les renvoient à ses yeux à une forme de barbarie.

LES ALIMENTS

La nourriture des hommes blancs est délicieuse. J'adore les pizzas, les pâtes, les pommes de terre, les frites, les crêpes… En revanche, certains plats sont vraiment dégoûtants. En France, ils avalent vraiment n'importe quoi : des *champignons avec des poils qui piquent*[1], *des foies d'oiseaux*[2] et même des jambes de grenouilles. Je crois que le plus terrible de tout, c'est qu'ils ingurgitent des animaux vivants qui s'appellent des moules[3]. J'ai vu de mes propres yeux des hommes avaler d'un trait ces insectes qui bougeaient dans leur coquille. Il faut vraiment être un sauvage pour se nourrir avec des animaux vivants !

[1] Oursins [2] Foie gras [3] Mundiya emploie, par erreur, le terme moules pour désigner les huîtres.

[…]

Il y a un autre aliment particulièrement dégoûtant qui s'appelle le fromage. C'est une sorte de pâte qui sent très fort. Les Français en raffolent. Le pire, c'est la *soupe de fromage*[1]. Ce potage sent le vomi et les pieds sales. Rien qu'en voyant les bulles de cette soupe, j'ai l'estomac qui se noue, la gorge qui se serre et le nez qui me brûle. Lorsque je dis aux Français que je n'aime pas le fromage, ils me regardent comme si j'étais fou, car eux ne peuvent pas vivre sans. Alors je leur demande quelle tête ils feraient si je leur servais une friture de *binatang*[2]. Est-ce qu'ils trouveraient cela élégant de forcer un invité à manger des vers de sagou[3] ?

[1] Fondue [2] Insectes [3] Nommées vers de sagou, les larves de charançon rouge sont une friandise très appréciée des Papous.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, Nuigini Édition 2025, p. 208-209.

On pourra confronter ce texte à un passage de *La Controverse de Valladolid*, de Jean-Claude Carrière, parue en 1992, qui met en scène le débat opposant en 1550 le dominicain Las Casas, défenseur des Indiens, et le jésuite Sepulveda, convaincu de leur infériorité. Le cardinal Roncieri, légat du pape et arbitre de cette controverse, vient de rappeler qu'à juger des coutumes des autres peuples, « nous risquons d'être constamment ensorcelés par l'habitude, prise depuis l'enfance, que nous avons de nos propres usages, lesquels nous semblent de ce fait très supérieurs aux usages des autres. » La discussion venant sur le terrain de la nourriture, Sepulveda la juge détestable (« Ils mangent des œufs de fourmi, des tripes d'oiseau… »). Las Casas lui oppose des pratiques alimentaires occidentales aussi peu ragoûtantes (« Nous mangeons des tripes de porc ! Et des escargots ! ») et fait au contraire l'éloge de certains produits amérindiens, savoureux et inconnus des Occidentaux.

2 - VILLES

Les villes occidentales suscitent chez Mundiya Kepanga un étonnement doublé d'admiration devant la densité et l'extension de l'espace urbain, ainsi que la prouesse technique qui se manifeste aussi bien dans la hauteur des bâtiments que dans la complexité des réseaux de circulation.

LES VILLES

Chez les hommes blancs, les villes sont incroyables. Les immeubles touchent le ciel. Les maisons sont collées les unes aux autres. Parfois, la route s'enfonce sous terre et passe sous les immeubles. Au-dessous, il y a des milliers de voitures qui circulent et au-dessus, il y a une ville tellement grande qu'il faudrait plusieurs jours de marche pour la traverser. On peut s'y égarer comme dans une forêt. On dirait que les hommes blancs peuvent tout faire, tout construire : des ponts immenses, des tunnels interminables, des maisons qui se perdent dans les nuages ! C'est très impressionnant.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, Nuigini Édition 2025, p. 256.

Dans la lettre XXIV des *Lettres persanes* publiées en 1721 par Montesquieu, Rica, pourtant originaire d'une ville, Ispahan, est lui aussi frappé à son arrivée à Paris par la hauteur des maisons qui lui semblent tutoyer le ciel.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée : et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721.



© Marc Dozier

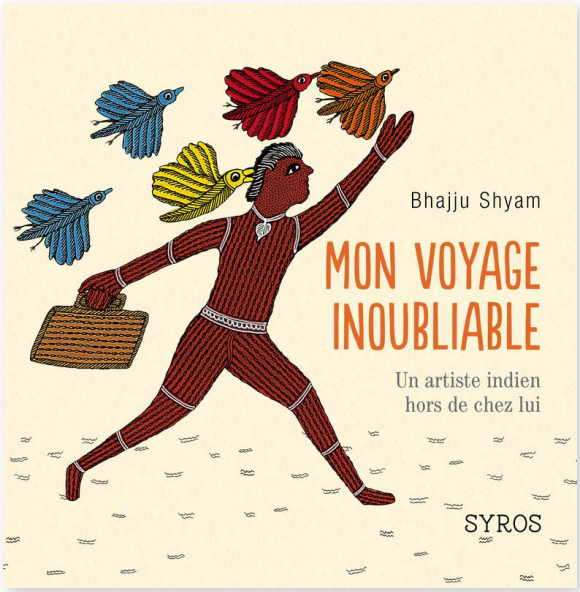
3 - MÉTRO

Une chose frappe Mundiya Kepanga, le fait que le métro parisien soit un indicateur social, puisqu'il abrite apparemment des gens sans abri mais aussi sans profession.

> En France, à Paris, ceux qui n'ont pas de métier doivent vivre dans un endroit qui s'appelle le métro. Voilà pourquoi les hommes blancs courent : parce qu'ils ont peur d'habiter sous terre !
>
> Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, Nuigini Édition 2025, p.226.

Dans *Cannibale*, de Didier Daeninckx, dont l'intrigue se situe en 1931 lors de l'Exposition coloniale, deux Canaques, Badimoin et Gocéné, se sont enfuis du village dans lequel leur groupe est parqué, pour rechercher certains des leurs emmenés dans Paris. Pour s'abriter d'une pluie diluvienne, ils descendent dans le métro, malgré l'appréhension de Badimoin pour qui aller sous terre signifie pénétrer dans le domaine des morts. Dans leur perception du métro se mêlent le bruit des machines et l'anonymat de la foule.

> Il s'est laissé faire. Je l'ai senti se figer à nouveau quand un vacarme assourdissant est monté des profondeurs. À vrai dire, j'ai moi-même eu un mouvement de recul mais il était impossible de repartir en arrière, nous étions pris dans une foule humide, impatiente d'échapper au déluge. Un couloir voûté recouvert de céramique blanche menait à une vaste salle violemment éclairée au milieu de laquelle trônait une sorte de petite maison. Les gens venaient y faire la queue avant de descendre d'autres marches. C'est de là que montait le bruit. Nous avons suivi le mouvement. Un homme habillé de bleu, assis sur un strapontin, a tendu la main gauche.
>
> — Ticket, s'il vous plaît...
>
> — Ticket ! C'est quoi « ticket » ?
>
> Il a relevé le bord de sa casquette avec l'extrémité de la pince qu'il tenait dans son autre main, pour me toiser.
>
> — Pour prendre le métro, il faut un ticket ! Ils en vendent derrière, au guichet…
>
> Les gens s'agglutinaient en protestant contre le piétinement que nous leur imposions. Le poinçonneur a capitulé.
>
> — On ne va pas bloquer toute la station, vous n'avez qu'à y aller ! Si vous vous faites arrêter par un contrôleur, tant pis pour vous, je vous aurai prévenus.
>
> Nous sommes arrivés sur le quai à l'instant où une rame débouchait du tunnel. Le train a freiné dans un fracas métallique assourdissant. Des gerbes d'étincelles illuminaient la fosse dans laquelle il glissait. Toutes les portes se sont ouvertes en même temps, et des gens sont descendus, semblables en tout point à ceux qui se pressaient pour monter. Les bancs de bois qui longeaient le mur s'étaient libérés de leurs occupants. Nous nous y sommes installés tandis que la rumeur du métro s'estompait dans le souterrain. Badimoin n'avait plus peur ; il bâillait sans retenue, la tête bloquée dans l'encoignure d'une armoire de matériel. Il n'a pas tardé à s'endormir, et j'ai veillé sur son sommeil le temps qu'une quinzaine de rames de métro se vident puis s'emplissent de voyageurs.
>
> Didier Daeninckx, *Cannibale*, suivi de *Le retour d'Ataï*, Verdier/poche 2015, p.41-42.



En 2002, Bhajju Shyam, un jeune et brillant artiste aborigène du groupe tribal gond, en Inde centrale, est invité à Londres par le créateur Rajeev Sethi pour décorer un grand restaurant indien du quartier d'Islington. Dans *Mon Voyage inoubliable*, l'album qui rend compte de son expérience, il fait part de son émerveillement devant le métro londonien et le monde souterrain auquel il donne accès, et il commente la façon dont il a représenté ce monde d'en bas qui fait écho à celui des mythes de sa culture.

L'album étant épuisé, on pourra toutefois se faire une idée des dessins de Bhajju Shyam en feuilletant un extrait accessible sur le site de Syros dans un calameo. Il est également possible d'acquérir l'ouvrage sur les sites internet proposant des livres d'occasion comme AbeBooks, Ebay, Amazon, Rakuten, Ammareal, RecycLivre, la bourse aux livres, Fnac…

IL EXISTE UN AUTRE MONDE SOUS NOS PIEDS

Le jour suivant, quelqu'un est venu me chercher pour me montrer le restaurant que je devais décorer. Il m'avait dit qu'on prendrait le train. J'ai été bien étonné quand il m'a conduit à un grand escalier qui s'enfonçait sous terre.

L'escalier bougeait tout seul. Il allait chercher des piétons dans la rue pour les emmener dans un tunnel souterrain.

C'était magique ! Le plus étonnant, c'est qu'il y avait plus de monde en bas qu'en haut. Et brusquement, j'ai vu passer un train. D'abord un avion m'avait emporté au-dessus des nuages, et voilà qu'un train allait me faire traverser la ville sous terre. Qui avait eu l'idée de creuser en bas parce qu'il n'y avait plus assez de place en haut ?

Ces longues galeries se faufilant dans les profondeurs du monde sont l'une des plus belles choses que j'aie vues à Londres. Je ne les oublierai jamais.

Le roi du monde d'en bas

Dans nos mythes gond, il existe un autre monde caché sous celui que nous habitons. C'est le monde d'en bas. Il est gouverné par le ver de terre. Sur mon dessin, le train est représenté comme un ver qui règne sur le monde souterrain du métro. Les serpents, ce sont les lignes qui se croisent et s'entrecroisent, et les araignées assises sur leur toile, les stations. Je voulais aussi qu'il y ait un chanteur ambulant, parce que sa musique donne du bonheur aux gens. Il est le seul être humain qui semble détendu. Les autres avancent à toute allure, pressés de retourner dans le monde d'en haut.

Bhajju Shyam, Fenn Troller, *Mon voyage inoubliable*, Syros 2006, p. 17.

4 - RICHESSE ET PAUVRETÉ

L'un des motifs d'étonnement de Mundiya Kepanga est de constater que tout Blanc n'est pas riche et qu'il existe dans les sociétés occidentales des personnes démunies qui vivent dans la rue. Sa perplexité le pousse à chercher une explication rationnelle à cet état de fait, et à deux reprises il formule l'hypothèse que ces gens seraient là pour incarner l'exemple à ne pas suivre.

LES RICHES ET LES PAUVRES

Avant de venir en Europe, je croyais que tous les Blancs étaient très riches, qu'ils avaient tous leur propre voiture, leur avion personnel et même leur train privé… En réalité, j'ai découvert que, partout autour du monde, il y a des riches et des pauvres exactement comme chez moi.

[…]

LES SDF

Lorsque j'ai voyagé en Europe et en Amérique, ce qui m'a le plus choqué est que les hommes blancs laissent des hommes et des femmes vivre dans la rue. Qu'il fasse froid, qu'il pleuve ou qu'il neige, ils vivent dans la rue, dehors, sans abri pour se protéger. Je suis désolé de vous dire ça. Je ne critique pas vos façons de faire mais je trouve cela très étonnant. Au cours de mes voyages, je me suis demandé pourquoi les Blancs laissent ainsi les miséreux dehors. J'y ai beaucoup réfléchi et je crois que j'ai compris. En fait, ce sont les professeurs et les parents des enfants qui ont décidé de laisser les plus pauvres dehors. Comme ça, ils peuvent dire à leurs enfants et à leurs élèves : *« Vous voyez les gens qui vivent dehors ? Eh bien, si vous ne travaillez pas bien à l'école, vous finirez comme eux… Si tu n'apprends pas ta leçon, tu dormiras dehors ! »* Je crois qu'ils n'aident pas les gens qui vivent dehors pour qu'ils soient un exemple pour leurs enfants. Chez moi, si on ne va pas à l'école, on peut vivre en faisant pousser son jardin et en construisant soi-même sa maison. Mais chez les hommes blancs, si on ne travaille pas à l'école, on ne trouve pas de travail et on meurt de faim. Les SDF sont donc sacrifiés pour en faire des exemples à ne pas suivre. Je ne vois pas d'autre explication.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, Nuigini Édition 2025, p. 233-235.

LE PARTAGE

Les Blancs ne sont pas partageurs. J'ai beaucoup de respect pour les coutumes des Occidentaux et je regrette de devoir dire cela. Chez moi, la compassion est quelque chose de très important. Si quelqu'un n'a pas de nourriture, nous lui en donnons. S'il lui manque un pantalon, nous lui en cédons un. Les Blancs, eux, n'ont aucune pitié et laissent leurs frères dormir dehors. On dirait qu'ils n'ont pas de cœur. La religion des Blancs ne dit-elle pas qu'il faut partager avec les siens ? C'est écrit dans la Bible. Matthieu 22, verset 39[1] : *« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »* Les missionnaires blancs nous le répètent souvent dans mon village. Ce n'est pas un Papou qui a écrit la Bible. Alors je ne comprends pas pourquoi les Blancs ne respectent pas leur propre dieu. Leurs coutumes ne sont pas très logiques. D'un côté, ils sont très charitables : ils donnent de l'argent pour aider d'autres pays très éloignés lorsqu'il y a des catastrophes comme des tremblements de terre, des tsunamis et des tornades. Je l'ai vu à la télévision. D'un autre côté, ils laissent les gens pauvres de leur propre pays dehors. *« Si tu ne vas pas à l'école, tu finiras comme ça ! »* Je suppose que c'est ce que les parents disent lorsqu'ils passent devant un mendiant qui leur tend la main. Voilà pourquoi ils n'aident pas les pauvres chez eux. C'est pour donner une leçon à leurs enfants.

[1] NDT : Contre toute attente, Mundiya Kepanga est bien capable de citer avec précision ce passage de l'Évangile.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, Nuigini Édition 2025, p.384.

Au XVI^e^ siècle, trois Indiens d'Amérique, dont Montaigne relate dans les *Essais* la venue à Rouen sous le règne de Charles IX, s'interrogent déjà sur l'étrange partition dans le royaume de France entre ceux qui vivent dans l'opulence et ceux qui, dans la plus grande misère, tentent simplement de survivre.

Après cela, quelqu'un en demanda à leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Montaigne, « Des Cannibales », *Essais*, 1588.

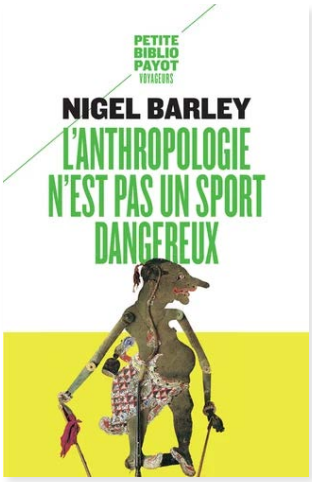


Illustration © Stefano Bianchetti, conception graphique © Sara Deux

En 1987, l'anthropologue britannique Nigel Barley, après avoir séjourné sur l'île indonésienne de Sulawesi, invite à Londres quatre sculpteurs torajas pour construire un grenier à riz dans le cadre d'une exposition au British Museum. Eux aussi découvrent qu'être Blanc n'est pas synonyme d'être riche, et que la rue abrite en Occident des formes de misère sociale.

Le premier choc de mes invités fut de découvrir que tous les Britanniques n'étaient pas blancs. Pour eux, les Antillais ressemblaient à des habitants d'Irian Jaya, la moitié indonésienne de la Nouvelle-Guinée, aussi s'attendaient-ils à les entendre parler indonésien. Chinatown ne les surprit pas. « Les Chinois sont bons en affaires. Ils vont partout. » Ils prenaient les Indiens pour des Arabes. L'expérience la plus mortifiante fut pour eux de constater qu'il n'existait pas de case « Indonésien » dans les catégories ethniques anglaises et qu'on les considérait comme des Chinois.

Leur deuxième choc fut d'apprendre que tous les Européens n'étaient pas riches. D'accord, ils avaient croisé à Tana Toraja de jeunes *puttymen* qui jouaient aux pauvres, mais tout le monde savait qu'ils dissimulaient sur eux des sommes d'argent plus importantes que ce que verrait jamais un fermier toraja au cours de son existence. Pourquoi n'avais-je ni serviteurs, ni voiture avec chauffeur ?

Ils furent affligés aussi par les poivrots qui traînaient dans les rues de Londres, car ils n'avaient pas l'habitude des situations où l'on fait semblant de ne pas voir des gens qui hurlent derrière vous. Ils furent tout aussi atterrés que nos tories de constater que certaines personnes pouvaient ne pas avoir de travail et recevoir tout de même de l'argent du gouvernement. Ils avaient certainement mal compris ? Ces personnes n'étaient-elles pas titulaires d'une pension militaire ? N'avaient-elles pas à un moment ou à un autre servi dans l'armée ? Ne touchaient-elles pas cet argent pour leurs blessures ?

from *Not a hazardous sport* by Nigel Barley © Nigel Barley, 1988, published by Penguin, reproduced by kind permission by David Higham Associates.

Nigel Barley, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, trad. Bernard Blanc © Éditions Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot 2001.

5 - ANIMAUX

L'incompréhension de Mundiya Kepanga devant l'existence des SDF réapparaît dans ses réflexions à propos des animaux domestiques. L'attention qu'on leur porte, qui lui semble déjà en soi disproportionnée, devient à ses yeux choquante lorsqu'il la compare avec l'abandon dans lequel on laisse des êtres humains.

LE CHIEN, ANCÊTRE DE L'HOMME BLANC

[…] nous avons beaucoup d'affection pour le chien. Mais j'ai remarqué que les Blancs ont encore plus de respect pour cet animal. Ils prennent soin de lui comme de leur fils aîné. Ces bêtes ont le droit de porter des habits lorsqu'il fait froid ; elles ont des couvertures et des matelas ; on leur donne de bonnes choses à manger et elles vont même chez le coiffeur ! En Europe, tout le monde se promène avec un chien au bout d'une corde et ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Ils sont même autorisés à faire leurs besoins n'importe où ! Je trouve ça vraiment dégoûtant.
[…]
Le plus incroyable, c'est que les hommes blancs prennent soin de leurs chiens, mais qu'ils laissent leurs véritables frères et sœurs, d'autres êtres humains, vivre dans la rue. Chez les Blancs, il y a beaucoup d'hommes et de femmes qui n'ont pas de maison, pas d'argent, pas de voiture et qui dorment dehors. À eux, on ne donne pas d'habits ni de nourriture. Pourquoi traitent-ils les chiens beaucoup mieux que les êtres humains ? Franchement, je l'ignore. Dans mon village, nous avons aussi des chiens, mais ils dorment à l'extérieur des maisons. Seuls les hommes dorment dans des cases et les animaux ne sont pas mieux traités que les êtres humains. Je ne vois qu'une seule explication : les Blancs doivent considérer que leurs ancêtres étaient des chiens.

Mundiya Kepanga, *Au pays des hommes blancs*, Nuigini Édition 2025, p.196-197.

Pour d'autres raisons, ce statut privilégié des chiens en Occident sidère également les invités de Nigel Barley, qui trouvent incongru de voir des hommes les promener en laisse dans les parcs londoniens.

Les Torajas sont relativement gentils avec les chiens. Ils les mangent, mais ça ne les empêche ni de les caresser ni de leur parler. La plupart des chiens torajas ne sont pas très différents des créatures rabougries, aux oreilles droites, qui sont la norme dans toute l'Asie du Sud-Est, mais les Hollandais ont aussi importé dans l'île quelques spécimens très admirés, avec leurs absurdes poils pelucheux. La diversité des chiens anglais et leur droit de circuler librement dans les maisons les étonnèrent. Leur rencontre avec un danois fut extraordinaire.

« Ça, c'est un *chien* ? »

Effectivement, il était presque aussi gros qu'un cheval toraja. D'abord terrifiés, ils furent vite conquis par son bon caractère. Au bout de cinq minutes, Nenek le caressait, mais on avait l'impression qu'il réfléchissait au meilleur moyen de le découper aux articulations.

Ce ne fut pourtant pas le danois qui les marqua le plus. Un jour, à leur retour, ils étaient vraiment hilares.

« Le parc, dirent-ils, est plein de fous. »

Oh, Seigneur !

« Qu'est-ce qu'ils faisaient ?»

Nouveaux gloussements.

« Ils tournaient en rond... avec des chiens... au bout de morceaux de ficelles. »

Le rire les reprit.

« Mais vous faites la même chose avec les buffles. Vous les emmenez se baigner. J'ai vu des gens passer de l'huile sur leurs sabots et brosser leurs cils. »

Ils durent en convenir d'un ton vexé. Mais c'était différent. Faire ça avec un chien, c'était comme de le faire avec une souris. Dingue !

from *Not a hazardous sport* by Nigel Barley © Nigel Barley, 1988, published by Penguin, reproduced by kind permission by David Higham Associates. Nigel Barley, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, trad. Bernard Blanc © Éditions Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot 2001.

EN GUISE DE CONCLUSION À CETTE ETHNOLOGIE INVERSÉE

Nigel Barley évoque ici la difficulté qu'il y a à troquer le statut d'anthropologue pour celui de représentant de sa propre culture.

Nos positions étaient soudain inversées jusqu'au ridicule. Je suis devenu *leur* informateur qui essayait d'expliquer *sa* culture en répondant à *leurs* questions incessantes. Ils ont souvent trouvé mes explications insuffisantes, ce qui n'a rien d'étonnant. L'un des éléments de l'exposition était un épouvantail à oiseaux toraja mû par l'eau. L'eau qui coule d'un niveau à un autre dans leurs rizières en terrasses actionne un astucieux mécanisme pivotant qui produit un bruit violent, suffisant pour effrayer les oiseaux et autres prédateurs. Au pied de notre version, il y avait un bassin. Tous les jours, les gens y jetaient des pièces, ce qui intrigua Nenek. Pourquoi faisaient-ils cela ? Pensaient-ils qu'un esprit de la terre y vivait ? Je fus incapable de l'éclairer vraiment à ce sujet. « Ils le font parce que ça porte bonheur », ou « C'est notre coutume ». Aucune des deux réponses ne l'a satisfait. Il faisait le tour de la galerie tous les jours pour le contempler et demander la valeur de chaque pièce, en marmonnant sa stupéfaction.

« Quand je serai vieux, disait-il en secouant ses mèches grises, je viendrai vivre ici et je creuserai des bassins pour que les gens puissent jeter leur argent dedans. »

from *Not a hazardous sport* by Nigel Barley © Nigel Barley, 1988, published by Penguin, reproduced by kind permission by David Higham Associates.

Nigel Barley, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, trad. Bernard Blanc © Éditions Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot 2001.



© Bertrand Rieger

CONCLUSION

Alors qu'il pourrait être considéré comme un simple récit de voyage, *Au pays des hommes blancs* de Mundiya Kepanga se révèle être bien plus que cela : l'expérience du Papou voyageur invite en effet à réfléchir, à débattre et à agir.

Si la littérature a toujours su jouer du regard éloigné pour faire la critique ou la satire d'une société et en dénoncer les travers, *Au pays des hommes blancs* présente pour les élèves un intérêt tout particulier. Mundiya Kepanga est leur contemporain, il existe, il voyage, il observe, rend compte de ce qu'il voit, constate les écarts entre sa culture et la nôtre et s'en étonne souvent, sans pour autant juger ou condamner. Il le fait à travers ce récit mais aussi lors de ses interventions en milieu scolaire, où la magie de la rencontre opère auprès des élèves, réceptifs à son discours et curieux de comprendre cet étranger dont le parcours les interpelle.

Son engagement en faveur de l'environnement ainsi que le message dont il est porteur à l'échelle internationale pour la préservation des forêts primaires rencontrent un écho véritable chez des jeunes de plus en plus sensibilisés aux problématiques de l'écologie et conscients des dangers qui menacent le vivant. Sa parole suscite leur intérêt précisément parce qu'elle est actuelle, pointe les contradictions de la société dans laquelle ils vivent, les incite à la remise en question et à l'engagement pour un avenir plus respectueux des hommes et de la nature.

De l'exploration inversée à la cause environnementale, nous vous souhaitons autant de plaisir à faire découvrir cet ouvrage à vos élèves que nous en avons pris à travailler avec les nôtres sur ces mémoires qui favorisent une réflexion sur le monde dans lequel nous vivons et sur celui dans lequel nous voulons vivre.

Michèle Delaporte, Charlotte Horvat et Hélène Moreau

POUR ALLER PLUS LOIN

BIBLIOGRAPHIE

1- PROGRAMMES OFFICIELS

COLLÈGE

BO Programme d'enseignement du cycle des approfondissements (cycle 4)
• https://eduscol.education.fr/3866/francais-cycle-4

Culture littéraire et artistique
• https://cache.media.education.gouv.fr/file/31/89/1/ensel714_annexe3_1312891.pdf
Cinquième : pages 27 à 29
Troisième : pages 31-32

LYCÉE

Programme d'humanités, littérature et philosophie de première générale
• https://eduscol.education.fr/document/24328/download

Sujets indexés de la Banque d'épreuves d'Humanités, Littérature, Philosophie
Classe de Première E3C2
• https://ww2.ac-poitiers.fr/philosophie/sites/philosophie/IMG/pdf/sujetshlp2.pdf

2- BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

I- DES OCÉANIENS EN EUROPE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Ouvrages et articles

• Bambridge, Tamatoa. « Les premiers *Polynésiens* en Europe et l'imaginaire occidental », in *Zoos humains, Au temps des exhibitions humaines*, sous la direction de Nicolas Bancel, Éditions La Découverte/Poche, 2004
• Bougainville, Louis Antoine de, *Voyage autour du monde par la frégate La Boudeuse et la flûte L'Étoile*, Éditions La Découverte/Poche, 2006
• Cook, James, *Relations de voyage autour du monde,* Éditions La Découverte/Poche, 2005
• Lilti, Antoine. « Pacifique : Des Tahitiens en Europe », L'Histoire n° 514, 12/2023, pp. 32-41
• Scemla, Jean-Jo, *Le voyage en Polynésie*, Anthologie des voyageurs occidentaux de Cook à Segalen, Éditions Robert Laffont, Bouquins,1994

Chapitres ou articles consultables en ligne
• Charuty, Giordana. « Les métamorphoses d'Omai » Gradhiva,13 | 2011, 182-203
http://journals.openedition.org/gradhiva/2079
• Desmarais, Marc-André, « De Polynésie à l'Europe des Lumières. Représentation raciale d'Aotourou et d'Omai en Europe 1769-1776. In Cahiers d'histoire, Volume 33, numéro 2, automne 2016, p. 15–43
https://www.erudit.org/fr/revues/histoire/2016-v33-n2-histoire02889/1038553ar/
• Dorbe-Larcade, Véronique. « Ahutoru, ou l'envers du voyage de Bougainville à Tahiti », AHMUF _ *Association des Historiens Modernistes des Universités de France.* AHMUF (19 avril 2023).
https://ahmuf.hypotheses.org/11474
• Gautier Jean-Maurice. Apogée et déclin du mirage tahitien en Angleterre et en France (1766-1802). In *Journal de la Société des océanistes,* tome 7, 1951. pp. 270-273.
www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1951_num_7_7_1718
• Gautier Jean. Tahiti dans la littérature française à la fin du XVIIIe siècle. Quelques ouvrages oubliés. In *Journal de la Société des océanistes,* tome 3, 1947. pp. 43-56.
www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1947_num_3_3_1562
• Lamy, Florence. « Le tatouage : média de la culture polynésienne ». In Hermès, La Revue, 2013/1 n° 65 *Le monde Pacifique dans la mondialisation*.pp.165-170
https://shs.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-1-page-165?lang=fr
• Lilti, Antoine. « Comment peut-on être Tahitien ? ». *Paris et ses peuples au XVIIIe siècle*, édité par Pascal Bastien et Simon Macdonald, Éditions de la Sorbonne, 2020
https://books.openedition.org/psorbonne/104872
• Tremblay, Isabelle. IV. « Les Lettres tahitiennes (1784) de Mme de Monbart ou l'éthique sentimentale ». In *Fiction et morale au siècle des Lumières*, 2023. pp. 155-171
https://shs.cairn.info/fiction-et-morale-au-siecle-des-lumieres--9791037029898-page-155?lang=fr

Sites
• https://detoursdesmondes.typepad.com/dtours_des_mondes/2018/04/les-reliques-d-omai-3.html
• https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1053626s
• https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k844689.image
• http://medias.hachette-livre.fr/media/contenuNumerique/600/4189558461.pdf
• https://mediatheque-polynesie.org/bricaire-de-dixmerie-sauvage-de-taiti-aux-francais-1770-presenattion/
• https://www.retronews.fr/sciences/echo-de-presse/2017/07/12/le-tour-du-monde-de-bougainville
• https://www.retronews.fr/journal/la-gazette/27-mars-1769/38/879671/4
• https://en.wikipedia.org/wiki/Omai_(play)
• https://fr.wikisource.org/wiki/Voyage_de_Bougainville_autour_du_monde/II/III
• https://fr.wikisource.org/wiki/Suppl%C3%A9ment_au_voyage_de_Bougainville

II - OMAI : PORTRAITS D'UN OCÉANIEN DU XVIIIe SIÈCLE

Sites
• https://www.musees-langres.fr/maison-des-lumieres/collection-permanente/omai-a-native-of-ulaietea/
• https://www.museesgrandest.org/les-collections/omai-a-native-of-ulaietea/
• https://www.portrait.gov.au/portraits/2007.29/omai-a-native-of-ulaietea
• https://www.npg.org.uk/collections/search/portrait/mw69742/Mai-Omai-Sir-Joseph-Banks-and-Daniel-Solander
• https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/3/35/Omai_%28Mai%29%2C_Sir_Joseph_Banks_and_Daniel_Charles_Solander_by_William_Parry.jpg
• https://www.portrait.gov.au/people/omai-1750
• https://catalogue.nla.gov.au/catalog/212017
• https://www.npg.org.uk/schools-hub/mai-omai-by-joshua-reynolds#acc264
• https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/96/Joshua_Reynolds_-_Portrait_of_Omai.jpg

III - LE PAPALAGUI, CE CURIEUX HOMME BLANC

Ouvrage
• Scheurman, Erich, *Le Papalagui*, Présence Image Éditions, Pocket, 2001

Chapitres ou articles consultables en ligne
• https://jeangiraudoux.org/wp-content/uploads/2021/02/CjgMS05_4_Odile-Gannier.pdf
• https://journals.openedition.org/rg/459

Sites
• https://serieslitteraires.org/site/Le-Papalagi-Reflexions-sur-le-voyage-en-Polynesie
• https://www.tahiti-infos.com/Carnet-de-voyage-Les-Samoa-aux-temps-anciens_a179521.html

IV - EXPLORATION INVERSÉE ET REGARDS ÉTRANGERS

Ouvrages
• Bhajju, Shyam, *Mon voyage inoubliable*, Éditions Syros, 2006
• Barley, Nigel, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, Éditions Payot & Rivages, 1999
• Carrière, Jean-Claude, *La Controverse de Valladolid*, Edition Le Pré aux clercs, 1992
• Daeninckx, Didier, *Cannibale,* suivi de *Le retour d'Ataï*, Éditions Verdier/poche, 2015
• Kepanga, Mundiya, *Au Pays des hommes blancs, les mémoires d'un Papou voyageur*, Niugini Édition, 2025

Article en ligne
• https://www.lemonde.fr/vous/article/2007/03/14/deux-papous-a-paris_882964_3238.html

Sites
• https://lettres.ac-versailles.fr/spip.php?article143
• http://blog.ac-versailles.fr/lelu/public/Montaigne/01_Montaigne_texte_Cannibales_Coches.pdf
• https://fr.wikisource.org/wiki/Lettres_persanes/Lettre_24
• https://fr.wikisource.org/wiki/Lettres_persanes/Lettre_30
• https://jeangiraudoux.org/wp-content/uploads/2021/02/CjgMS05_4_Odile-Gannier.pdf



© Marc Dozier

MUNDIYA KEPANGA

BIBLIOGRAPHIE



© Mélanie Chaigneau

Mundiya Kepanga dédicace ses ouvrages après une conférence à Niort.

L'ENGAGEMENT ET LA VIE DE MUNDIYA KEPANGA ONT INSPIRÉ DE NOMBREUX OUVRAGES AUTOUR DE LA PRÉSERVATION DES FORÊTS. SON LIVRE DE POCHE *AU PAYS DES HOMMES BLANCS* EST NOTAMMENT ÉTUDIÉ PAR LES ÉLÈVES ET PRÉSENTÉ AU BACCALAURÉAT.

LIVRE DE POCHE

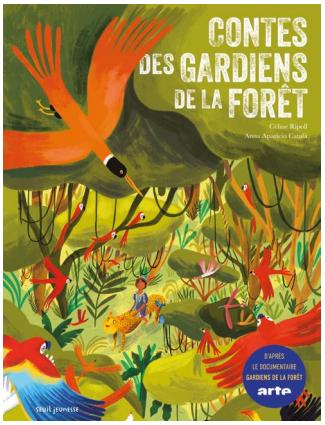


AU PAYS DES HOMMES BLANCS, LES MÉMOIRES D'UN PAPOU VOYAGEUR

Un livre de Mundiya Kepanga. Éditions Niugini (2025). 408 pages. 15€.

Avec cet ouvrage touchant, Mundiya Kepanga livre ses mémoires d'un Papou en Occident. Agriculteur originaire des Hautes-Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée, Mundiya Kepanga n'est jamais allé à l'école et n'était pas destiné à écrire un livre. Observateur perspicace, il pose pourtant un regard plein de fraîcheur sur notre société moderne. Rédigé avec la complicité de Marc Dozier, le récit de ses aventures « au pays des hommes blancs » dévoile ainsi sa conception pleine d'humour et de philosophie du monde occidental.

LIVRE POUR ENFANTS

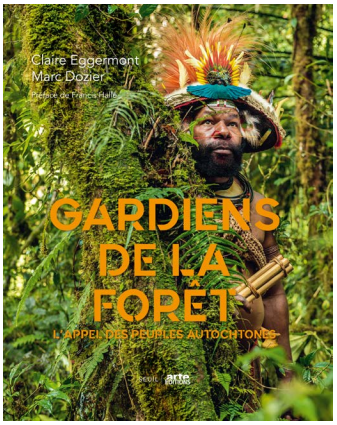


CONTES DES GARDIENS DE LA FORÊT

Un livre de Céline Ripoll (autrice) et Anna Aparicio Català (illustratrice). Éditions Seuil Jeunesse (2023). À partir de 3 ans. 56 pages. 17€.

Inspiré par l'univers de la série *Gardiens de la forêt*, ce recueil de contes écrits par Céline Ripoll et illustrés par Anna Aparicio Català dévoile le parcours de jeunes héros qui ont grandi au milieu des arbres. De la Papouasie-Nouvelle-Guinée au Canada en passant par le Gabon, le Brésil et la Mongolie, ces récits montrent comment ils sont devenus des gardiens de la forêt. Cinq jeunes personnages, cinq forêts et cinq contes pour découvrir la vie des peuples racines.

ALBUM



GARDIENS DE LA FORÊT, L'APPEL DES PEUPLES AUTOCHTONES

Un livre de Claire Eggermont et Marc Dozier - préface de Francis Hallé. ARTE Éditions et les Éditions du Seuil (2023). 216 pages. 42€.

Magnifiquement illustré, le livre *Gardiens de la forêt* invite à découvrir, à travers le regard personnel de cinq représentants des communautés autochtones, la biodiversité, les peuples, les rituels mais aussi les menaces et les perspectives de sauvegarde des forêts primaires. Avec leurs mots et leur sensibilité, ils nous invitent à aimer la forêt, à la comprendre et à la respecter.

DOCUMENT EDUCATIF



VALISE PÉDAGOGIQUE AUTOUR DE LA COLLECTION GARDIENS DE LA FORÊT

Un document de Marc Alibert, Carole Alibert-Vabre, Fatima Meddahi, Maryline Groussac et Pascale Groussac. 140 pages. Éditions Niugini (2023). Gratuit.

Avec plus de 14 extraits vidéo, un conte complet issu du livre pour enfants *Contes des gardiens de la forêt*, de nombreux extraits du livre *Gardiens de la forêt* publié aux Éditions du Seuil, un rallye-lecture et des fiches prêtes à l'emploi pour les cycles 2, 3 et 4, tout cela accessible gratuitement, ce document très complet permet aux enseignants et aux élèves de mieux comprendre les enjeux de la préservation des forêts primaires.

→ ***Dossier téléchargeable ici :*** *https://bit.ly/46af9nu*

LIVRE POUR ENFANTS



LA FABULEUSE TRIBU DES PAPOUS

Un livre de Mundiya Kepanga. Livre cartonné de 56 pages avec livret de 24 pages. Éditions Plume de carotte (2021). 16€.

Destiné aux enfants de 6 à 12 ans, cet ouvrage drôle et sensible nous plonge dans l'univers de la tribu des Hulis en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Au fil d'une série de photomontages, le chef papou Mundiya Kepanga nous fait découvrir les mœurs et les traditions de son peuple. Un récit empreint d'humour et de philosophie qui nous éveille à l'existence d'autres modes de vie et invite au respect et à la tolérance.

LIVRE POUR ENFANTS

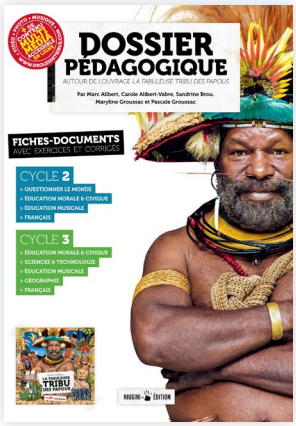


L'ÉTRANGE TRIBU DES FRANÇAIS

Un livre de Mundiya Kepanga. Livre cartonné de 56 pages avec livret de 24 pages. Éditions Plume de carotte (2021). 16€.

Avec l'ouvrage *L'Étrange Tribu des Français* spécialement destiné aux enfants de 6 à 12 ans, le chef papou Mundiya Kepanga dévoile sa vision poétique du monde. Les villes, la nourriture, l'argent, l'histoire, le temps, les voitures… Au fil d'une série de collages de photographies, il commente nos usages et invite à réfléchir aux grandes questions de notre temps : la défense de l'environnement, la tolérance, la citoyenneté, les inégalités, etc. Un récit à la fois drôle et profond sur cette étrange tribu des Français !

DOCUMENT EDUCATIF



DOSSIER PÉDAGOGIQUE AUTOUR DE LA FABULEUSE TRIBU DES PAPOUS

Un document de Marc Alibert, Carole Alibert-Vabre, Sandrine Brou, Maryline Groussac et Pascale Groussac. 68 pages. Éditions Niugini (2021). 15€ (numérique). 30€ (papier).

Destiné aux cycles 2 et 3, ce dossier consacré à l'ouvrage *La Fabuleuse Tribu des Papous* regroupe un florilège de fiches-documents (français, géographie, sciences, éducation morale et civique et éducation musicale) proposant des exercices à partir de supports variés : textes, photographies, vidéos mais également extraits musicaux rassemblés sur un site internet accessible aux enseignants. Livret de 68 pages avec fiches-documents prêtes à l'emploi en classe.



AUTRES OUVRAGES

→ **La Tribu des Américains**
Éditions Niugini,
320 pages, 2017

→ **Le Cabaret du bout du monde**
Éditions Niugini,
164 pages, 2013

→ **La Tribu des Français**
Dakota Éditions,
288 pages, 2009

→ **Le Long-Long Voyage**
Dakota Éditions,
200 pages, 2006

POUR COMMANDER
LIVRES, DVD ET DOSSIERS PÉDAGOGIQUES

Les ouvrages et les films de Mundiya Kepanga peuvent être commandés ici : https://bit.ly/409aGQr.
Il est également possible de télécharger les dossiers pédagogiques qui accompagnent livres et documentaires.

MUNDIYA KEPANGA

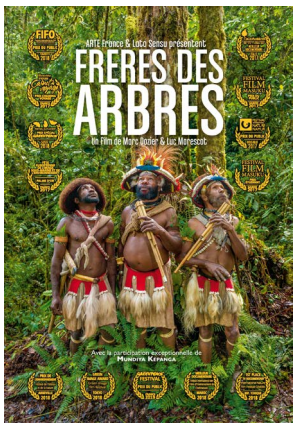
FILMOGRAPHIE



© Bertrand Rieger

Mundiya Kepanga dans le grand auditorium de l'UNESCO à Paris à l'occasion de la soirée *Université de la Terre*.

MUNDIYA KEPANGA A ÉTÉ LE PERSONNAGE PRINCIPAL DE NOMBREUX DOCUMENTAIRES PRIMÉS. IL A REÇU QUINZE RÉCOMPENSES INTERNATIONALES, DONT DEUX PRIX GREENPEACE POUR LE FILM *FRÈRES DES ARBRES*.

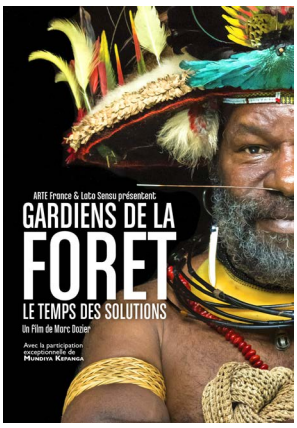


FRÈRES DES ARBRES

Documentaire de 90 mn et 52 mn diffusé sur Arte en prime time. Un film de Marc Dozier et Luc Marescot.

Chef papou originaire de la tribu des Hulis en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Mundiya Kepanga est un enfant de la forêt né sur le tapis de feuilles d'un ficus séculaire. Avec poésie et tendresse, il partage son amour de la forêt mais dévoile également les ravages de la déforestation qui s'est dramatiquement accélérée dans son pays au cours des dix dernières années. Du Sénat à la COP21 en passant par l'UNESCO, Mundiya invite à porter un nouveau regard sur la nature et les éléments. Avec beaucoup de simplicité, il porte un message dédié à tous les hommes de la planète : sa forêt est un patrimoine universel qui produit l'oxygène que nous respirons tous et qu'il faut sauvegarder. Un appel à protéger toutes les forêts primaires du globe qui nous rappelle que nous sommes, tous, les frères des arbres.

→ *Teaser :* https://vimeo.com/208119888

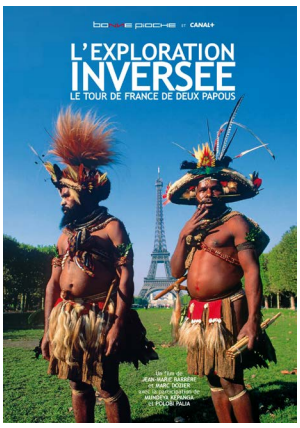


GARDIENS DE LA FORÊT, LE TEMPS DES SOLUTIONS

Documentaire de 52 mn diffusé sur Arte. Un film de Marc Dozier.

Né au cœur de la forêt de Papouasie-Nouvelle-Guinée, Mundiya Kepanga est un chef papou de la tribu des Hulis devenu un défenseur des forêts primaires de stature internationale. Après des années de lutte contre la déforestation dont témoigne son premier documentaire *Frères des arbres*, Mundiya se réjouit qu'un nouveau gouvernement aspire à faire de son pays un exemple mondial d'une gestion raisonnée des forêts. Enthousiaste à l'idée qu'est enfin venu le temps des solutions, il entame un grand voyage afin de découvrir les projets qui permettent de protéger les forêts. Au terme de son périple, il partage avec sa communauté les alternatives à la déforestation qu'il a découvertes, et espère ainsi participer à cette petite révolution verte afin qu'elle porte ses fruits.

→ *Teaser :* http://bit.ly/44y94UT



L'EXPLORATION INVERSÉE

Documentaire de 110 mn diffusé sur Canal+ en prime time. Un film de Jean-Marie Barrère et Marc Dozier. Version alternative de 52 mn.

Invités par leur ami photographe Marc Dozier, les deux Papous Polobi Palia et Mundiya Kepanga sont partis durant quatre mois à la découverte d'une étonnante tribu : les Français ! Des profondeurs du métro parisien aux sommets des Alpes, des coulisses du Moulin-Rouge au sommet de la tour Eiffel, des cimetières normands de la Seconde Guerre mondiale à l'Assemblée nationale, ils ont voulu tout voir, tout goûter, tout expérimenter ! À la façon des *Lettres persanes* de Montesquieu, les deux explorateurs papous posent un regard décapant, plein d'humour, de sagesse et de philosophie sur notre monde, ses règles, ses excès et ses contradictions. Une délicieuse exploration inversée à la découverte de l'étrange pays des hommes blancs.

→ *Teaser :* http://fr.marcdozier.com/2014/08/teaser-reverse-exploration/



NIUGINI ÉDITION